

LE TEMPS D'UNE MOUSSON

MAI-OCTOBRE 1948

EN COCHINCHINE

AVEC LE 1^{er} COMMANDO FRANCO-VIETNAMEIEN

*

* *

SOUVENIRS D'INDOCHINE

de René Moreau



À Xavier, Matthias, Laurent,

en souvenir d'une guerre oubliée et d'une unité d'élite que leur grand père a eu l'honneur de commander.

À Mamette,

pour le magnifique courage avec lequel elle a traversé cette épreuve et pour la remercier d'avoir conservé tous les documents que je lui ai envoyés.

Aux sous-officiers de la gendarmerie et aux deux caporaux qui encadraient le commando

dont le courage poussé jusqu'au sacrifice, le dynamisme, le patriotisme, devraient être cités en exemple.

Et surtout

À tous les partisans du commando, tant Annamites que Cambodgiens,

À tous ces partisans dont les tombes anonymes, qui disparaissent sous la végétation, montrent combien la France les a oubliés et délaissés,

eux dont le dévouement, la fidélité, l'héroïsme tranquille, le sacrifice, auraient dû recevoir une Reconnaissance toute particulière de la nation.

TABLE DES MATIERES

Avant-propos
Carte du delta du Mékong

CHAPITRE I: De l'Algérie à BenTré

SECTION I-Le voyage

- A -La maintenance pour l'Indochine
- B -La vie à bord du Maréchal Joffre I
- C -Mes deux escales
- D -Premier contact avec l'Indochine

SECTION II -Ambiance dans la région de Mv Tho

- A -Les marécages du Sud-Cochinchinois
- B -Les pertes en officiers dans le Sud-Cochinchinois
- C -Les raisons du pourcentage élevé de nos pertes
- D -La désinformation en France

CHAPITRE II -Les forces du Secteur de BenTré

SECTION I -Le corps expéditionnaire dans le Secteur de BenTré

- A -L'état-major mixte de BenTré
- B -Nos gendarmes
- C -La garnison du Secteur de BenTré

SECTION II -Le I^{er} commando franco-vietnamien

- A -Son personnel
- B -Son cantonnement
- C -Son armement

SECTION III -Le commando et la rizière

- A -La rizière zone V.M.
- B -Le commando-canard

CHAPITRE III -En opération avec le commando

SECTION I -Souvenirs de diverses embuscades

- A -L'embuscade du jour de mon arrivée
- B -L'embuscade du 18 juin 1948
- C -Autres souvenirs d'embuscades

SECTION II -Quelques opérations menées jusqu'à la mi-août

- A -La prise de Than Phu par le commando
- B -Le commando bombardé par l'artillerie de marine

SECTION III -Un article publié dans le journal Le Populaire d'Indochine

- A -L'article
- B -La tenue noire

SECTION IV -Quelques opérations entre le 15 août et le 15 septembre

- A -Opérations de la fin août
- B -Deux opérations montées par le Secteur en septembre

CHAPITRE IV -De BenTré à l'Algérie

SECTION I -Mon dernier combat

- A -Débarquement en zone V.M.
- B -Ma blessure
- C -Mon transport à l'hôpital

SECTION II -De l'hôpital de campagne au navire hôpital

SECTION III -Mon rapatriement

- A -À bord du navire hôpital Le Chantilly
- B -L'arrivée en France
- C -Mon séjour à l'hôpital du Val de Grâce

SECTION IV -La fin du commando

ANNEXES

- Annexe I -Ephémérides
- Annexe II -Retour à BenTré
- Annexe III -Répertoire des photographies illustrant le récit
- Annexe IV -Le chant du commando

Avant-propos

Fin 1985, peu après sa parution, j'ai lu le livre d'Erwan Bergot "Gendarmes au combat" (Presses de la Cité -1985). Dans ce livre est cité d'une façon très élogieuse le 1^{er} commando franco-vietnamien, le seul commando qui, en Indochine, fut une unité officielle de la Gendarmerie. Il appartenait à la 3^e Légion de Garde Républicaine de Marche et recevait ses ordres directement du Colonel commandant cette Légion. De nombreuses louanges concernent également un lieutenant René Moreau qui, pendant son bref séjour en Indochine, le temps d'une mousson, en fut le chef, mais la description que Bergot donne, du passé, du physique, des actions, de la présence en Indochine, de ce lieutenant me sont totalement étrangers et je n'ai pu prononcer les paroles qu'il lui prête.

Ce récit prétendument historique ignore, tout au moins en ce qui concerne en Indochine le 1^{er} commando et le Secteur de Ben Tré, les principaux combats qui y furent menés et ne mentionne même pas certaines opérations menées par le commando comme celles qui, sous mon commandement, lui valurent d'être cité par Radio Saïgon ou celles pour lesquelles le Haut Commandement des troupes d'Indochine du Sud me demanda de publier dans le Populaire d'Indochine du 3 septembre 1948 un article intitulé "Dans le Secteur de Ben Tré, avec le 1^{er} commando franco-vietnamien".

Le livre de Bergot est un roman. Bergot imagine des scénarios au cours desquels, comme je le relève dans mon récit, non seulement il lui arrive souvent de se contredire d'une page à une autre, mais; de plus, il rapporte des paroles des uns ou des autres, qui n'ont jamais pu être prononcées ne serait-ce que parce que les situations dans lesquelles il les place n'ont, comme je le montrerai pour le commando, jamais existé.

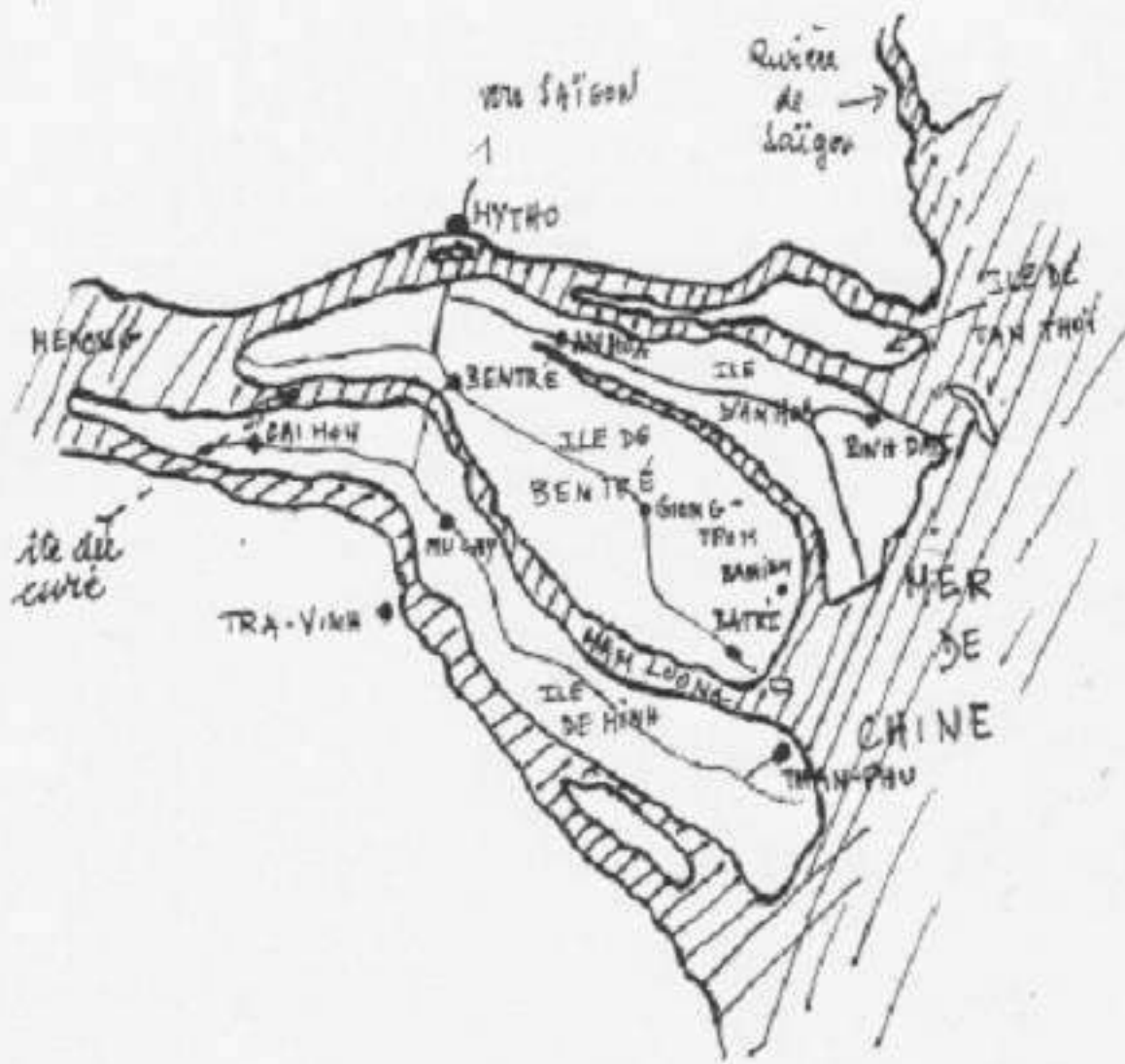
Mais, surtout, ce livre ne montre pas que le commando était une vraie famille, étroitement soudée, de six gendarmes dont l'officier, de deux caporaux de la Coloniale et de 120 partisans, et que c'est l'étroite et fraternelle cohésion de tous ses membres, qui leur a permis de survivre à des situations où nous pouvions tous périr.

Le 10 décembre 1985 j'ai écrit à Bergot pour lui proposer de lui communiquer tous les documents que je possédais sur cette période. Il ne m'a pas répondu et a continué à publier son livre en ne sachant pas combien d'éditions, sans le modifier. La Direction de la Gendarmerie à qui j'avais signalé la non historicité de ce récit n'a pu ou n'a pas voulu intervenir.

En 1986, profitant de ma retraite d'IBM, j'ai décidé d'écrire le récit de mes trois mois et demi passés à la tête du commando en utilisant mes souvenirs ravivés par l'utilisation de ces documents que Bergot n'avait pas jugé utile de consulter. Ils comprennent les lettres que j'avais pris l'habitude, après chaque opération, d'écrire à Mamette pour la lui raconter en détail. Je sais que ces lettres pouvaient l'inquiéter, mais elle préférait cela que de ne pas savoir. Ils comprennent également les brouillons des comptes rendus reproduits dans le journal de bord du commando, brouillons que mes hommes m'ont envoyés en France après ma blessure. Enfin j'ai recopié les comptes rendus du Capitaine Gerald pour le quartier de Giong Trom et mon article sur le commando publié par le journal Le Populaire d'Indochine.

Dans mon récit j'ai reproduit sans les modifier les commentaires que j'avais faits lorsque je rédigeais ces documents. Ecrits sur le vif ils sont souvent assez peu flatteurs pour mes camarades de l'Etat-Major. Il faut dire qu'ils n'étaient pas avares de conseils quand je revenais à Ben Tré amenant des blessés et des morts. Je remarque que pas un d'entre eux n'a cherché à mettre en pratique ses théories, que ce soit en prenant la place de Xéri, mon prédécesseur, quand il fut blessé, ou en prenant ma place quand, à mon tour, j'ai été blessé. Ils ont peut-être même trouvé normal qu'on fasse alors appel, en dehors du Secteur de Ben Tré, à un lieutenant de cavalerie pour commander le commando de la Gendarmerie.

Profitant de ce que je possède aujourd'hui un scanner je viens d'illustrer ce récit par les photos que j'envoyais à Mamette ou à mes parents. C'est l'objet de cette nouvelle édition.



Carte du delta du Mékong

CHAPITRE I

DE L'ALGERIE A BEN TRÉ

SECTION I-Le voyage

En Juillet 1947, à ma sortie de l'École supérieure d'électricité, mon diplôme d'Ingénieur Radio en poche, la Direction de la Gendarmerie m'avait affecté en Algérie, à Maison Carrée comme commandant d'un peloton de chars de l'Escadron blindé de la Légion de Garde Républicaine d'Algérie, alors que j'ignorais évidemment tout des chars,. Avec femme, enfant et meubles,j'ai donc fait, en Septembre 1947,le trajet Paris-Algérie.

La Direction de la Gendarmerie m'avait donné un ordre de mission me chargeant d'aider à l'installation sur tout le territoire algérien d'un réseau radio interconnectant les différentes brigades de gendarmerie.Or le Colonel Colonna d'Istria, commandant la Légion de Garde Républicaine,et le Colonel Roubaud, commandant la Légion de Gendarmerie, ne faisant pas bon ménage, le Colonel Roubaud n'avait pas du tout apprécié qu'un officier soit affecté à la Garde pour s'occuper du réseau radio de la Gendarmerie. En 6 mois de présence en Algérie ma mission radio ne se traduit donc que par une seule inspection, en Kabylie, en novembre 1947.

Mon séjour là-bas se passa comme un rêve. Nous étions magnifiquement logés dans une villa où le marbre regorgeait et les restrictions alimentaires encore en vigueur en France n'existaient plus en Algérie. D'autre part, le Capitaine Joseph qui commandait l'escadron était un ancien cyrard et un chef parfait, les gradés et gardes de l'escadron avaient un professionnalisme exemplaire et les commander était un véritable plaisir (avant de rejoindre Maison-Carrée j'avais étudié par moi-même, en piochant dans des bouquins, les techniques et la tactique des unités blindées).

A. La maintenance pour l'Indochine

Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes lorsque, le 17 Mars 1948, me fut communiquée la décision de la Direction de la Gendarmerie, du 9 Février 1948, m'indiquant que je figurais "en tête de la liste de départ pour servir aux TOE (Territoires d'Opérations Extérieures)", ce pourquoi, "après avoir subi toutes les vaccinations réglementaires", je devais prendre un mois de permission et rejoindre, au début Avril, la maintenance de Garde Républicaine de Marche d'EO (Extrême-Orient), en formation au fort de Charenton, près de Paris. Ce n'était pas pour moi une surprise car cette liste de départ était établie en fonction de l'ancienneté et la plupart de mes camarades nommés lieutenant en même temps que moi, au début 1946, étaient déjà partis. Le cas du lieutenant Tucoulou-Tachouère que j'évoquerai tout à l'heure en est un exemple.

Comme il n'était pas question de laisser ma famille en Algérie, avec femme, enfant et meubles je traversais la Méditerranée dans le sens Algérie-Paris cette fois, 6 mois après la traversée dans le sens inverse. et cela de nouveau aux frais de la Gendarmerie.

'Pour "maintenir" les effectifs des troupes d'Extrême-Orient (EO) des "maintenances" composées de militaires de tous grades étaient régulièrement envoyées en Indochine.

La maintenance qui se rassemblait au fort de Charenton était commandée par un ivrogne, le Capitaine Dodey, dont on disait qu'il avait acquis ses galons par la grâce de la résistance ce qui expliquait que la Gendarmerie n'ait pu le chasser. La maintenance comprenait une quinzaine de lieutenants. J'étais le seul Saint-Cyrien si l'on ne tient pas compte de Louis Saurel qui était de ma promotion de Saint-Cyr et de celle de l'École d'officiers de Gendarmerie, mais qui, avant notre départ pour Marseille, se fit affecter au Liban. Je me suis alors trouvé être le lieutenant le plus ancien.

Pendant les huit jours de ce séjour au fort de Charenton j'avais loué une chambre dans Maisons-Alfort pour y attendre le grand départ.

Au fort, j'avais eu connaissance d'une circulaire du Ministère de la France d'Outre Mer, Direction des Affaires Militaires, du 2 janvier 1948, autorisant les militaires affectés en Indochine à y faire venir leur famille. Une telle circulaire, en un tel moment, montre, ou bien que les fonctionnaires de ce Ministère ignoraient tout de la guerre qui se déroulait en 1948 en Indochine, ou bien qu'ils étaient inconscients. Je crois qu'il y avait un peu des deux. J'avais donc, de bonne foi, adressé, le 30 Avril 1948,au dit Ministère, une demande pour faire venir en Indochine femme et enfant, m'imaginant que nous allions pouvoir continuer le rêve de notre vie en Algérie. En faisant cette demande il me fallait m'engager,si elle était acceptée, à ce que ma famille reste en Indochine au minimum pendant une durée égale à la moitié de mon séjour réglementaire, c'est à dire un an. Dieu merci ! la dite demande n'a pas eu le temps de franchir les arcanes des bureaucraties militaires et de la France d'Outre Mer avant que je ne sois blessé ! Sinon, dans le cas où elle aurait été acceptée, et nous verrons que certaines femmes avaient pu rejoindre leurs maris en Indochine, que seraient devenus Jacqueline et Guy, moi à l'hôpital à Saïgon, puis embarqué sur un navire hôpital, eux, à BenTré, sans possibilité d'aller à Saïgon en dehors des quelques jours où un convoi joignait les deux villes. Pire ! En fonction du règlement précité, cet isolement risquait de durer un an !!! Et pourtant, si j'en juge à partir des lettres que je lui ai envoyées d'Indochine, j'avais conservé l'espoir, une fois là-bas, d'être un jour muté à Saïgon ou dans une grande ville et de pouvoir la faire venir. Il faut dire que je n'ai jamais eu une réelle conscience du danger que nous courions et que j'avais à l'époque l'impression que les Russes allaient envahir la France !!!

Le 4 Mai 1948, toute la maintenance a quitté le fort de Charenton à bord de camions qui nous ont conduits à la gare de Lyon. Mamette, venue assister à notre départ,se souvient de ce que, en passant la porte du fort, nous chantions "Ce n'est qu'un au

revoir mes frères". Elle est montée sur le marchepied du camion qui m'emmenait pour me donner un dernier baiser. Je ne devais la revoir que 6 mois et demi plus tard. Nous sœurs arrivés à la gare de Lyon à 15h40, vingt minutes avant le départ du train. Une vingtaine de femmes s'y trouvaient. La maîtresse du capitaine est arrivée au dernier moment. Tout le monde l'a remarquée car, à l'époque, il n'était pas courant de s'afficher avec une "maîtresse". Quand le train est parti toutes les femmes se sont mises à pleurer et certaines ont couru le long de la voie pour nous suivre le plus loin possible. C'était assez pénible. Je me suis félicité d'avoir demandé à Mamette de ne pas venir.

Nous avons roulé toute la nuit avec des arrêts de plus d'une heure dans de nombreuses gares de triage si bien que nous ne sommes arrivés à Marseille que le 5 Mai, à 18h, après 24 heures de voyage pendant lesquelles nous n'avions pas pu nous laver. Nous avons été emmenés dans un camp militaire où nous sommes arrivés à 20h. Il a fallu distribuer aux hommes leurs paquetages ce qui a pris une bonne partie de la nuit. A 7 heures du matin, nous avons distribué une avance de solde et, épuisés par ces deux nuits blanches, nous avons embarqué, à 13h30, le 6 Mai 1948, à bord du "Maréchal Joffre", ancien paquebot transformé en transport de troupes à la manière de tous les transports de troupe américains de la seconde guerre mondiale. Il a levé l'ancre à 19 heures. Dès le premier repas extrêmement copieux, avec deux plats de viande et du vin vieux à volonté, nous avons oublié notre fatigue.

B. La vie à bord du «Maréchal Joffre»

Le bateau transportait, en plus des militaires, 230 civils dont de nombreuses femmes allant rejoindre leurs maris ou des fonctionnaires rejoignant leurs postes en Indochine après un court séjour en France.

Les lieutenants avaient une cabine normalement faite pour deux personnes. Transformée en cabine pour six elle restait néanmoins très confortable. Je partageais la mienne avec, deux autres lieutenants de gendarmerie, un lieutenant d'aviation et deux lieutenants du matériel. Il faut ajouter parmi les occupants de notre cabine deux superbes chiens que Saubion, un des deux lieutenants de Gendarmerie, avait réussi à faire monter à bord en dépit de toutes les interdictions. Ils dormaient sur la couchette de leur patron auquel il ne restait plus beaucoup de place. Pour leur faire faire leurs besoins nous utilisions des ruses de sioux, mais tout cela nous occupait. Saubion sortait du rang. Il avait commandé la brigade de Gendarmerie de La Villegle dont dépendait Nieuil-L'Espoir (*lieu de naissance de l'auteur*) et nous parlions d'autant plus souvent du Poitou que le lieutenant du matériel était originaire de Châtelleraud. Les officiers, les adjudants-chefs et adjudants qui avaient eux aussi une cabine pour six, avaient une salle de restaurant et un pont-promenade qui leur étaient réservés. Ils pouvaient aller à volonté sur le pont-promenade.

La France refusant d'envoyer le contingent en Indochine, à bord se trouvaient principalement des soldats, dits sénégalais, alors qu'ils venaient de tous les pays de l'Afrique Noire française. Plus tard, nécessité faisant loi, il sera fait systématiquement appel aux Indochinois, mais, en 1948, le haut commandement ne leur faisait pas confiance ce qui, je le dirai souvent, était une erreur grossière. La troupe était logée dans les cales du bateau transformées en dortoirs formés de rangées de trois couchettes superposées avec un espace de l'ordre d'un mètre, un mètre et demi, entre deux rangées. Un pont était réservé aux deux ou trois mille hommes installés dans les cales, mais ils ne pouvaient y avoir accès au même moment, sa superficie étant insuffisante. Une rotation était donc organisée pour leur permettre, à tour de rôle, d'aller respirer un peu d'air pur. Les sous-officiers qui n'avaient pas le grade d'adjudant, y compris nos gendarmes, étaient logés dans une partie aménagée des dortoirs de la troupe.

Le Maréchal Joffre n'avait pas été construit pour naviguer sous les tropiques, aussi, dès le canal de Suez franchi, nous commençons à souffrir de la chaleur: il faisait 40° sur le pont, en Mer Rouge. Il n'y avait pas de ventilateurs dans les cabines et l'eau était rationnée si bien que, certains jours, il était impossible de prendre une douche. D'autre part nous ne pouvions boire frais car la glacière du bord était insuffisante. Chacun fredonnait: "Boire un petit coup est agréable...". Malgré la rareté de l'eau il était possible, dans certaines limites, de laver notre linge. Un sénégalais se chargeait du mien, plus ou moins bien. Dans une lettre à Mamette je dis qu'il vient de me rendre mon linge plus sale que je ne lui avais donné. Pour le payer je lui donnais des cigarettes et 15 francs (de l'époque) par pièce lavée. Je repassais moi-même mon linge car "Mon lieutenant li tirailleur y sait pas ripasser". Pour cela j'utilisais le fer à repasser qu'un lieutenant de la cabine avait eu la précaution d'emporter.

La vie des hommes de troupe étant difficile, les officiers considéraient comme un devoir d'aller dans leurs cales, ou dans leurs lieux de promenade, pour leur remonter le moral.

Plusieurs "Sénégalais" en ont profité pour nous demander de leur apprendre à lire. Avec d'autres officiers je me suis ainsi transformé, pendant quelques temps, en instituteur.

Chaque jour, chaque détachement, à tour de rôle, fournissait, d'une part un officier de garde et dix sous-officiers qui veillaient à la tenue et à la propreté et, d'autre part, un ensemble de sentinelles pour la discipline générale. Lorsque les sénégalais montaient la garde il était difficile de circuler dans le bateau: "mon lieutenant, t'y passeras pas, mon lieutenant à moi y m'a dit que même le colonel y passe pas". Notre tenue était très surveillée. A notre arrivée dans la salle du petit-déjeuner le lieutenant de jour vérifiait si nous étions bien sinon nous étions renvoyés. Comme le petit déjeuner se prenait exactement à 7 heures et que nous ne pouvions avoir accès tous les six à la fois à l'unique lavabo de notre cabine, nous devions nous lever à 6 heures. La tenue que nous portions à bord était soigneusement réglementée: dans la journée, chemisette, short et calot; pour le petit déjeuner, le déjeuner et le dîner, chemise à manche longue et pantalon de toile; pour le dîner nous devions avoir une cravate.

Nous passions la plus grande partie de notre temps en jouant à différents jeux, principalement aux cartes ou aux dames. De temps en temps les "Sénégalais" nous présentaient des danses africaines au son d'une musique improvisée. Nous nous réunissions également quelques fois entre cyrards, une quarantaine sur environ 70 officiers, et nous chantions "La Galette" ou "Le Pékin de Bahut". Nous organisions également des canulars. C'est ainsi que, à notre arrivée à Port-Saïd, l'officier de jour devait être le lieutenant d'aviation qui logeait dans ma cabine. Nous avons fait taper à la machine, par un gendarme, sur un

papier à en-tête du commandant de bord, une note de service qui portait sa signature bien imitée et la marque de son tampon. Le Lieutenant Montagne de la Gendarmerie s'était procuré, en cachette, papier à en-tête et tampon. La note de service ordonnait à l'officier qui serait de jour à l'arrivée à Port-Saïd de rassembler les armes dans la salle à manger des premières et de faire un état en trois exemplaires du tabac anglais que les hommes désiraient acheter, état qui devait être subdivisé, par détachement et par homme, par marque de cigarettes, par nombre de cigarettes de chaque marque, etc. Elle précisait que l'officier de garde descendrait à terre pour acheter le tabac correspondant. Tout heureux à la perspective de pouvoir descendre à terre, notre aviateur a rencontré tous les chefs de détachement, nous les avons évidemment prévenus, et il a visité tous les hommes les uns après les autres, ce qui l'a occupé au moins pendant deux jours. Muni de l'état détaillé il est allé en grande tenue présenter l'état au Colonel Commandant d'Armes. Celui-là, ne comprenant pas, a cherché dans le registre de bord le double de la note. Ne l'y trouvant pas, il s'est adressé au commandant de bord. Ce dernier, d'abord furieux, voulait mettre aux fers celui qui l'avait écrite. Montagne est allé se dénoncer. Le commandant de bord l'a d'abord copieusement insulté, puis, après coup, il en a bien ri et l'a pardonné.

Moins risible était l'attitude du capitaine Dodey. En état constant d'ébriété, il mettait les officiers de Gendarmerie dans des situations dont nous nous serions bien passés. Pendant ses crises d'éthylisme il allait jouer du saxo sur le pont supérieur, à la grande risée des autres officiers. Un jour où le colonel commandant d'Armes l'avait chassé du pont, il était descendu jouer du saxo dans les dortoirs des "Sénégalais" et il a fallu qu'avec Montagne nous allions le chercher pour le remonter dans sa cabine. Puisque je parle de Montagne j'ai appris, longtemps après, qu'en revenant d'Indochine, il avait quitté la Gendarmerie, avait fait une agrégation de Droit et était Professeur dans une Faculté de Droit.

Deux autres distractions relevaient de deux domaines très différents. la messe et la "Radio Maréchal Joffre". Tout d'abord, la messe. Le curé trouvait astucieux de ne dire que des messes des morts en souvenir de tous nos camarades tombés là-bas. Il n'y avait rien de tel pour remonter le moral. Je n'y suis donc allé qu'une fois. La Radio Maréchal Joffre nous divertissait tous les après-midi, à 16 heures, avec un petit discours du genre: "Allo ! Ici Radio Maréchal Joffre. Le colonel commandant d'Armes vous parle:

1° Conseil; avancez vos montres d'une demi-heure.

2° Conseil: Prenez votre quinine tous les soirs.

3° Conseil : Méfiez-vous des femmes, encore plus de s non prostituées que des prostituées. Elles vous passeront elles aussi la vérole, mais, de plus, elles vous donneront un coup de poignard dans le dos.

4° Conseil: Dans la brousse regardez bien les merdes de l'ennemi, elles vous renseigneront non seulement sur son nombre, mais aussi sur son état sanitaire.

5° Conseil: Si vous vous trouvez face à face avec un tigre et que vous êtes désarmé mettez lui votre couteau dans la gueule.
etc.

Le premier conseil tenait compte de la marche du bateau autour de la terre. Les deux derniers conseils étaient tirés de l'expérience de la guérilla menée par les troupes anglaises en Birmanie. Ils étaient connus des Viêt-minhs (les V.M..) qui, comme je le faisais faire au commando, cachaient soigneusement leurs "merdes" en les enterrant et les recouvant de feuilles. Quant au face à face avec un tigre il ne s'en est jamais produit dans les zones de combat. Ces animaux, s'il en existait, n'étaient pas assez stupides pour rester dans des endroits aussi dangereux. Il faut noter que le petit manuel de guérilla intitulé "guérilla-contre-guérilla", que je possède encore, est plus catégorique. Il préconise d'attendre que le tigre ouvre la gueule pour vous mordre et, alors, d'un mouvement rapide, de lui saisir la langue et de la lui tordre dans la bouche !!!!

En ce qui concerne les femmes non prostituées, si elles avaient réellement poignardé les éléments du corps expéditionnaire qui les fréquentaient assidûment ou vivaient avec elles, le corps expéditionnaire aurait été vite réduit à sa plus simple expression.

C. Mes deux escales

A Port-Saïd, comme ce fut d'ailleurs le cas à toutes les escales, des foules de marchands accostaient leurs barcasses le long du bateau et nous proposaient toutes sortes de produits locaux. Je me suis laissé aller à acheter quelque chose qui avait la forme d'un poignard, ce qui me sert aujourd'hui à désherber le jardin, et une paire de souliers dont l'épaisseur de la semelle en crêpe d'au moins 3cm m'avait séduit.

Entre Port-Saïd et Suez le parcours sur le canal de Suez était fantastique.

Le bateau donnait l'impression de se déplacer sur le sable du désert et il fallait se pencher pour voir l'eau du canal. En mer Rouge, avant Djibouti, nous avons été comme assaillis par une nuée de poissons volants dont quelques uns sont venus s'échouer sur le pont. Je n'en avais jamais vus et je n'en ai plus vus depuis. Ils ressemblent à de grosses sardines qui auraient deux ailes. Puis, dans l'Océan Indien, pendant les jours de navigation vers Colombo, des groupes de dauphins sont venus nous distraire en effectuant de savantes cabrioles autour du bateau.

Il est bien évident que le bateau faisait un certain nombre d'escales pour se ravitailler en vivres, mazout etc. Pour autant que je me souvienne, nous avons fait escale à Port-Saïd, Suez, Djibouti, Colombo et Singapour. Pour éviter que des bagarres éclatent entre la troupe et les habitants des ports d'escale, personne, en principe, ne descendait à terre, sauf évidemment à Djibouti, terre française à l'époque.

Nous sommes arrivés à Djibouti, le 14 mai au soir, mais nous n'avons été autorisés à débarquer que le 15 à 8 heures du matin, avec obligation de réembarquer dès 10h30. Nous ne pouvions mettre pied à terre que coiffés d'un casque colonial. Pour cela un certain nombre en avaient été distribués le 13 mai. Nous nous sommes débrouillés pour que tous les membres de la maintenance de gendarmerie en reçoivent un. Celui qui m'a été donné est aujourd'hui à la Grande Motte. Le rendez-vous

général était au célèbre bistrot "Le palmier en zinc" qui ressemblait, en aussi petit, à l'hôtel de la Poste à Chantelle avec, en plus, moult ventilateurs car la température était très élevée. Comme je débarquais, un gendarme de la brigade locale se met au garde-à-vous devant moi et me serre la main avec effusion. C'était Guéguen, un garde de mon escadron à Plessis Robinson. Il nous a fait visiter le pays à bord de sa jeep. La ville, très pauvre, m'a semblé composée seulement de quelques maisons en dur construites au milieu d'un désert de sable. Ce qui devait arriver arriva, quelques soldats sont allés au bordel et des cas de syphilis se sont déclarés avant notre arrivée à Saïgon.

Entre Djibouti et Singapour nous avons essuyé une tempête qui a duré environ trois jours. J'ai été malade, mais je n'ai pas vomi. Après la tempête, le moral des troupes était très bas. En tant que Lieutenant le plus ancien de tous ceux de la maintenance de Gendarmerie, j'ai réuni nos hommes et leur ai tenu un petit discours en leur rappelant que notre sacrifice était fait pour la France, notre chère patrie, et qu'en entrant dans l'Armée nous l'avions par avance accepté. Je crois les avoir regonflés. Peu de temps avant l'arrivée à Singapour nous avons eu une fausse alerte. Le bateau s'est arrêté et une barque a été mise à l'eau pour rechercher un passager qui se serait jeté par dessus bord. En fait il s'agissait d'un sous-officier qui avait voulu se suicider, mais qui avait été rattrapé au dessus du bastingage par ses camarades.

A Singapour, le paquebot était ancré au mouillage à un ou deux kilomètres d'un quai.

Seuls les officiers avaient été autorisés à débarquer à condition d'être revenus à 17 heures, heure prévue du départ du bateau, ce qui, depuis 8 heures le matin, permettait de visiter cette ville d'apparence chinoise qui ne possédait à l'époque que peu d'immeubles modernes. Pour aller à terre ou en revenir il fallait emprunter une barcasse malaise qui servait de taxi. Je suis donc parti avec 4 ou 5 camarades. Ce fut mon premier contact avec l'Asie. En vue de faire quelques achats, j'ai échangé de l'argent contre des livres malaises. Au cours de notre promenade nous nous sommes arrêtés pour déjeuner dans le restaurant d'un grand magasin.

Une ou deux heures plus tard, donc peu avant 17 heures, en voulant acheter je ne sais quoi, je me suis aperçu que j'avais perdu mon portefeuille qui contenait tous mes papiers et tout mon argent. J'ai donc décidé, malgré l'heure tardive, d'aller demander dans quelques uns des endroits où nous nous étions arrêtés s'il n'avait pas été trouvé. Les 4 autres officiers m'ont laissé seul car ils avaient peur de manquer le départ du bateau. A Singapour, évidemment, personne ne parlait français ou allemand, les deux seules langues dans lesquelles je pouvais m'exprimer à l'époque car j'ignorais alors tout de l'anglais, la seule langue connue là-bas en dehors du malais. A 17 heures, je n'avais rien trouvé et j'entendais la sirène du bateau appelant avec insistance les retardataires. Abandonnant mes recherches, je me suis précipité sur le quai où se trouvaient les barcasses. J'ai demandé à un marinier de me conduire en lui faisant comprendre que je le réglerais une fois arrivé au bateau. Il a exigé, pour me laisser monter dans son esquif que je lui paye d'abord la course. Aucun autre marinier n'a voulu me prendre.

La sirène n'arrêtait pas de hurler. Je me faisais un souci monstre. A ce moment, dieu merci!, un lieutenant parachutiste, encore plus en retard que moi, est arrivé en courant. Je lui ai demandé de payer mon transport, ce qu'il a fait sans hésiter. Nous avons pu partir tous les deux et sommes arrivés au bateau alors que l'échelle de coupé commençait à être retirée. Il s'en est fallu de peu que je sois porté déserteur ! Sur le bateau les officiers de gendarmerie se sont cotisés pour rembourser le parachutiste et me donner un peu d'argent.

J'étais persuadé d'avoir été volé dans cette foule asiatique grouillante. Or, un an et demi plus tard, en vacances à Chantelle avant de rejoindre de nouveau l'Algérie, j'ai été averti que j'avais un colis qui m'était envoyé par le consulat de France à Singapour. C'était mon portefeuille avec tout l'argent et les papiers. Le consul de France me signalait qu'un garçon malais du restaurant où j'avais déjeuné était venu le lui rapporter et que, pour le remercier, il lui avait remis les livres malaises qui se trouvaient dans le portefeuille. Il les méritait bien ! Le colis m'avait cherché en Indochine, puis à BenTré, puis à l'hôpital à Saïgon, puis au Val de Grâce, puis à travers la Gendarmerie en France, et il avait fini par arriver à Chantelle. Avec Mamette, heureux de cette aubaine inattendue, nous qui ne recevions qu'une solde de lieutenant, très faible à l'époque, nous sommes allés immédiatement m'acheter un costume.

D. Premier contact avec l'Indochine

Le bateau, un des plus rapides de l'époque, mais, malgré le raccourci du canal de Suez, il y a plus de 10.000 kilomètres de mer entre Marseille et Saïgon, est arrivé à Saïgon, après 23 jours de mer, le 29 mai 1948. C'était le début de la mousson.

Avant même l'accostage, un capitaine de l'état-major de la Gendarmerie en Indochine-Sud a réussi à monter à bord. Sa mission était en effet vitale, essentielle et urgente. Il s'agissait de savoir si, dans la maintenance, il n'y avait pas des sportifs, joueurs de foot, de rugby, même de ping-pong, pour les affecter dans les équipes de la Gendarmerie qui avaient la tâche si difficile de disputer les différents championnats inter-régimentaires. Les quelques braves gens qui répondaient à ces conditions ont passé deux bonnes années bien tranquilles en Indochine.

La guerre, comme chacun sait, ne peut pas être faite par des sportifs. Un « sportif » n'aurait d'ailleurs certainement pas été capable de faire chaque jour les dizaines de kilomètres de rizières et de marais qu'effectuait le commando: les footballeurs devaient avoir le mollet trop gros pour pouvoir l'extraire de la vase des marais, les pongistes l'avant-bras trop développé pour tirer au fusil, etc. Il est vrai que ce brillant capitaine de l'état-major de Saïgon recherchait également des musiciens, évidemment pas des pianistes, mais des joueurs de tambour ou de trompette, pour être intégrés dans la musique de la Garde. Mais il n'a pas eu de chance, il n'y en avait pas dans la maintenance.

Il me semble que le quai le long duquel le bateau a accosté était situé dans le prolongement de la fameuse rue Catinat. Sur ce quai se trouvait une tente de la Croix Rouge à l'intérieur de laquelle la passerelle de débarquement conduisait directement. En passant sous cette tente 300 grammes de sang destinés aux blessés était prélevés sur chacun de nous, content ou non, malade ou non. Je ne pensais pas que j'en profiterais peu de temps après.

Le jour même de mon arrivée à Saïgon j'ai perdu mon porte-cartes avec toutes les photos de Mamette et de Guy et le peu d'argent qui m'avait été donné sur le bateau à Singapour. Il ne me restait strictement plus rien. J'avais vraiment la scoumoune.

Mais, le jour même, j'ai reçu l'avance de solde qui était versée à tous les arrivants et j'ai écrit à Mamette en lui demandant de m'envoyer d'urgence d'autres photos.

En attendant leur affectation, les gendarmes et gardes de la maintenance couchaient dans un hangar transformé en dortoir et les officiers dans une pièce séparée attenante à ce hangar.

Nous dormions, complètement nus, sur des lits de camp. Chaque lit avait sa moustiquaire et rappelait, en plus grand évidemment, un de nos garde-manger de cette époque où le réfrigérateur était à peu près inconnu. C'est dans cette chambre que j'ai vu pour la première fois des margouillats. En Indochine l'on appelle ainsi de petits lézards de 4 à 5 centimètres de long qui abondent sur tous les murs et plafonds et auxquels on ne touche pas car ils se nourrissent exclusivement de moustiques. Pour nous, ce petit margouillat symbolisait l'Indochine. Il a donné son nom à de nombreux journaux de guerre.

Le soir du mercredi 2 Juin j'ai reçu mon affectation pour la 3^e Légion de Garde Républicaine de Marche, dont le siège était à BenTré. Comme on ne se déplaçait en Cochinchine qu'en formation de convois, il m'a fallu attendre à Saigon, ce qui n'était pas désagréable, qu'un convoi me prenne pour aller à BenTré. Il m'avait été dit que ce serait celui du 4 Juin, mais les choses se sont passées autrement. Le vendredi, valise et cantine bouclées, j'embarque le tout dans un Dodge et m'appête à aller coucher chez France, un camarade de ma promotion de Gendarmerie, en charge de la garde de Bollaert. Le convoi partait de son cantonnement. Au moment de monter dans le Dodge un capitaine me court après pour me dire que ce sont deux autres lieutenants de la maintenance, Schmitt et Thiétard, affectés également à la 3^e Légion de Garde Républicaine de Marche qui partiront pour BenTré par ce convoi et que mon départ était reporté au 7 Juin. Je n'ai jamais su la raison de ce contre-ordre qui m'a permis de rester quelques jours supplémentaires à Saigon. Je n'ai plus revu Schmitt et Thiétard en Extrême Orient. Ils avaient quitté BenTré à mon arrivée. Chacun d'eux avait été affecté dans un coin tranquille de l'Indochine!!

Les heures de cette semaine sont les seuls moments où j'ai vraiment visité Saigon puisque je n'y suis retourné, fin Août, qu'une seule journée, avant d'y aller en Octobre sur un brancard. J'ai un vague souvenir de la Rue Catinat et de la cathédrale. J'écrivais à Mamette qu'il existait encore des pousse-pousse tirés par un homme à pied, mais que la grande mode était aux cyclo-pousse tels qu'on les avait connus à Paris pendant les années noires. Je lui disais que le quartier européen était relativement bien, mais que la partie asiatique de la ville était beaucoup plus crasseuse et grouillante que ce que nous avions connu en Afrique. J'étais surpris par la tenue des européennes car elles étaient vêtues de robes très légères à travers lesquelles il était possible de distinguer la culotte et le soutien-gorge. En 1948 rien de pareil n'aurait été toléré en France ou en Algérie. Les femmes vietnamiennes, par contre, étaient toutes vêtues de leur costume traditionnel ce qui leur allait magnifiquement bien. J'ai profité de ce séjour à Saigon pour envoyer trois kilos de riz à Mamette à un prix voisin de celui de France, mais c'était du riz venant d'Indochine.

La route de Saigon à BenTré passe par My Tho. De Saigon à My Tho le parcours était impressionnant pour le nouvel arrivant venant de France où la guerre d'Indochine était ignorée. Sur le bord de la route, dans un paysage très dégagé de rizières, de nombreuses carcasses de véhicules détruits émergeaient de l'eau. Tous les villages traversés ne semblaient peuplés que de petits cochons noirs si caractéristiques et de petits chiens blancs au poil ras dont mon Bobby fut un délicieux représentant. Seuls quelques postes tenus par des partisans donnaient un peu de vie. Leurs fortifications sommaires n'inspiraient guère confiance. A My Tho on traversait le Mékong sur des pontons manœuvrés par des légionnaires. Entre My Tho et BenTré le paysage était différent. La route était bordée de nombreuses cocoteraies, endroits magnifiques pour des embuscades: au cours de l'une d'elles le lieutenant Tucoulou fut tué.

BenTré, petite ville coquette avec ses jolies maisons, son stade et ses bâtiments administratifs, devait avoir 5 à 6.000 habitants. Ce chef lieu de province était administré par un Indochinois. C'était un port fluvial construit sur la rive nord d'une branche du Mékong assez large pour permettre d'accoster à des bateaux de la taille du Commandant Pimaudan, navire de guerre doté d'une tourelle avec quelques canons. La brousse bordait l'autre rive.

BenTré n'était pas fortifiée. Aucune surveillance spéciale ne s'exerçait à ses alentours, notamment la nuit, et cependant le V.M. rôdait. Il est d'ailleurs étonnant qu'il n'ait jamais attaqué la cité ou ses principaux bâtiments. Certes de nombreuses troupes résidaient dans les différents casernements mais, faute de plan, car rien de tel n'était prévu par l'état-major qui, nous le verrons, ne prévoyait en général pas grand chose, il aurait fallu tellement de temps pour organiser une réaction coordonnée que les V.M. auraient pu causer beaucoup de mal avant de se sauver en toute impunité. Mystères de la guerre d'Indochine!!!

A mon arrivée à BenTré je me suis présenté au Colonel Daubigny commandant la 3^e Légion. Il m'a tenu à peu près ce langage. "Vous êtes Ingénieur Radio et Licencié en Mathématiques, mais nous n'avons rien à faire, en Indochine, d'un Ingénieur Radio et encore moins d'un mathématicien. Par contre, vous êtes Saint-Cyrien, alors je vous donne le commandement d'un commando dont l'officier qui le commandait, le Lieutenant Xerri, a été blessé il y a un peu plus d'un mois. En tant que tel vous dépendrez directement de moi et, le commando devant être normalement commandé par un capitaine, vous serez nommé capitaine à titre fictif. Attribuer un grade à titre fictif relève de l'escroquerie. Vous n'en avez pas la solde et vous n'êtes pas inscrit avec ce grade à l'annuaire des officiers. Vous êtes seulement autorisé à en porter les galons et à vous faire appeler de son titre. La même promesse avait dû être faite à Xerri car il avait fait imprimer un papier officiel ayant comme en-tête "Le Capitaine commandant le 1^{er} Commando". Je possède une lettre que j'ai écrite à Mamette sur un tel papier. De toutes façons, ni Xerri, ni moi, n'avons pu vérifier la sincérité de ces promesses puisque et l'un et l'autre avons été blessés avant d'avoir été nommés. Le Colonel m'a ensuite annoncé que, pour me former à la guerre dans ce pays, il me détachait pendant quelques jours dans le quartier de Giong Trom, commandé par le Capitaine Gerald, et que je devais y partir dès le lendemain.

Refuser un tel commandement aurait été une lâcheté, mais, aujourd'hui, je ne peux m'empêcher de me poser des questions sur les critères à l'origine de cette affectation. La maintenance dont je faisais partie comprenait, comme je l'ai déjà dit, une quinzaine de lieutenants de Gendarmerie. J'étais certes le plus ancien, mais le seul père de famille et le seul ayant un titre d'Ingénieur et une licence. De plus, il y avait dans les forces de Gendarmerie d'Indochine de très nombreux officiers dont l'utilisation pouvait ne pas paraître vitale pour le déroulement des opérations et qui, ayant séjourné en Indochine depuis

quelques temps, connaissaient bien le pays. Le capitaine qui était monté à bord du Maréchal Joffre pour recenser les sportifs en était un parfait exemple. Il peut sembler qu'ils étaient bien plus qualifiés que moi pour diriger un commando. Il est vrai que tous étaient tellement indispensables dans leur poste qu'après ma blessure il faudra, pour me remplacer, aller chercher un officier en dehors de la Gendarmerie. Cependant, affecter au commandement d'une unité aussi spéciale qu'un commando, cela sans lui faire subir une formation préliminaire convenable, un officier qui n'avait qu'une formation scientifique et qui ignorait tout de l'Indochine ainsi que du combat dans la brousse, était faire preuve d'un certain mépris pour la vie des hommes qu'il aurait à conduire au combat.

En sortant de cette entrevue j'ai d'abord confié mes affaires à un partisan du commando venu les chercher pour les porter dans ce qui serait désormais ma chambre, puis je suis allé au mess des officiers pour y attendre le dîner. Quand je suis arrivé au mess les deux épouses de capitaines, Madame Plémeur et Madame Teuillière, les seules européennes présentes à BenTré, passaient prendre l'apéritif en revenant du tennis. Elles étaient en jupette blanche. Après les présentations d'usage elles ont disparu et sont revenues habillées d'une robe de dîner. Un dîner en ce mess donnait une parfaite impression de temps de paix. La table agréable et bien approvisionnée était servie par des boys en tenue blanche. Chaque convive faisait assaut de galanterie auprès de ces dames.

La guerre semblait bien loin ! Et pourtant elle allait me rejoindre dès ma sortie du mess.

D'une part, car j'étais attendu par deux partisans, non seulement pour me montrer le chemin, mais aussi pour m'escorter: se déplacer la nuit, seul, pendant deux kilomètres, à la limite de BenTré, étant très dangereux. D'autre part, car, quelques minutes après avoir quitté le mess, dès mon arrivée au commando, j'allais, comme je le raconterai plus loin, participer, à la lisière de BenTré, à ma première embuscade et à mon premier combat en Indochine. Ces dames du mess en ont certainement entendu les coups de feu. Il est d'ailleurs très probable, cela d'autant plus que le son se propage très loin dans la rizière, que, quelques semaines plus tard, Madame Plémeur ait entendu depuis BenTré le bruit du combat au cours duquel son mari a été tué. Les femmes ayant suivi en Indochine un mari appartenant à une unité combattante menaient vraiment une drôle de vie!

SECTION II - Ambiance dans la région de My Tho au moment de mon arrivée

Il existe peu de livres sur la guerre qui se déroulait en Indochine pendant l'année 1948 et, parmi ces rares ouvrages, je n'en connais que deux donnant quelques détails sur les opérations qui avaient alors lieu en Cochinchine, les autres parlent presque exclusivement du Tonkin. L'un de ces deux ouvrages consacre plusieurs pages au 1^o Commando, à Xerri et à moi-même. Publié aux Presses de la Cité, en 1985, par Erwan Bergot, il est intitulé "**Gendarmes au Combat**". Ce panégyrique est un roman ayant l'apparence d'un livre d'histoire.

En effet si les dates et les noms sont à peu près exacts, les faits rapportés, tout au moins ceux concernant le commando, sont, comme nous le verrons, faux pour la plupart. L'autre livre, "**La Guerre d'Indochine**" - tome I - "L'enlèvement", qui évoque quelquefois la guerre livrée, en 1948, en Cochinchine, a été publié par NRF, dans la collection Documents. Ecrit avec beaucoup de sérieux par un journaliste, Lucien Bodard, il peut servir de référence. Il m'arrivera de citer un troisième livre, celui d'un historien, Jacques Dalloz, "**La guerre d'Indochine**" (éditions Point -1987), qui ne parle pas des opérations se déroulant en Cochinchine en 1948, mais place les événements de cette année dans une perspective générale. La guerre menée par la France en Indochine de 1945 à 1954 n'a d'ailleurs donné lieu qu'à un nombre très restreint de publications. Elle est encore à peu près ignorée du public français.

Les anciens ont un sentiment de malaise lorsque ce conflit est évoqué. En effet, cette guerre a commencé sous le gouvernement socialiste¹ de Léon Blum, investi le 12 décembre 1946 par la chambre des députés. Elle a ensuite été constamment "dirigée" (?) par des gouvernements comprenant un grand nombre d'hommes de gauche, François Mitterrand a d'ailleurs fait partie de certains d'entre eux. Guerre apparemment de gauche, elle a cependant été violemment critiquée par l'intelligentsia² qui était alors communiste dans sa grande majorité. Il ne faut pas oublier que Sartre, son porte-drapeau, écrivait que «seuls, les imbéciles ne sont pas communistes». Comme l'indique J. Dalloz (p. 169): «(c'est) le Parti Communiste, (qui) en développant par sa propagande obsédante une mauvaise conscience quasi-générale, a largement contribué à faire du conflit une guerre honteuse». Les médias parlaient de la «sale» guerre, adoptant ainsi l'expression parue dans le journal Le Monde, le 17 Janvier 1948, sous la plume de Beuve Mery. Il est vrai que, à la fin de la guerre d'Indochine, lorsque le V.M. entra victorieux dans Saïgon, Le Monde déclara que la population de la ville l'avait accueilli avec enthousiasme!!! La désinformation a toujours été le procédé de ces gens-là.

Ce malaise des anciens a fait que les «jeunes» n'ont guère entendu parler du conflit. Bien souvent ils ne l'ont fait qu'en regardant des films américains qui, évidemment, ne traitent que de la guerre américaine, dite du Viêt Nam, et ils n'ont aucune idée de la guerre française qui l'avait précédée. Personne ne leur en a parlé ou, les rares fois où cela a été fait, la présentation en a presque toujours été déformée.

Il est certain qu'en 1948 la France ignorait ou ne voulait pas connaître les événements d'Indochine. Comme le signale Jacques Dalloz, le 22 Novembre 1947, Robert Schuman ne prononce même pas le mot Indochine dans son discours d'investiture de nouveau chef du gouvernement. Notons que le gouvernement Schuman sera renversé, en juillet 1948, par les socialistes qui lui refusèrent l'augmentation des crédits militaires nécessaires pour faire face aux besoins de nos troupes en Extrême Orient. Toujours dans le même livre, Dalloz rappelle que, en Novembre 1948, amenés à classer les problèmes du pays par ordre

¹ Comme le note J. Dalloz, la guerre du Vietnam et la guerre d'Algérie, cette dernière sous un gouvernement Mendès-France, ayant François Mitterrand comme ministre, se sont produites alors que la France était gouvernée par les socialistes. Il pense qu'une des raisons en est que le Viêt-minh d'abord, et le FLN ensuite, ont voulu profiter de la faiblesse de ces gouvernements minés par leurs contradictions. Ce fut également le cas de la guerre de 1939, déclenchée par Hitler pour exploiter toutes les contradictions du gouvernement Daladier issu d'une chambre élue par le Front Populaire.

² Il est possible de se demander si l'intelligentsia est intelligente.

d'importance, les français placent l'Indochine au dernier rang de leurs préoccupations. Et cependant une guerre d'embuscades sanglantes se déroulait notamment en Cochinchine. Dans le Sud-Cochinchinois, en moyenne, un officier par semaine sacrifiait alors sa vie sur l'autel de la patrie dans un combat qui lui semblait juste, car décidé par le gouvernement français et dont, croyait-il, la raison profonde était de sauver l'empire auquel le peuple français était alors très attaché³!!!

A. Les marécages du sud-cochinchinois

Puisque les faits que je vais rapporter se sont tous déroulés dans le sud-cochinchinois, dans le delta du Mékong, il n'est peut-être pas inutile de commencer par présenter cette région.

Après Saïgon, la ville la plus importante de Cochinchine est My Tho, à soixante dix kilomètres au Sud. My Tho, port sur un bras du Mékong, avait à l'époque de nombreux habitants, peut être une centaine de milles. Le delta du Mékong au sud de My Tho est formé d'innombrables îles. Quatre d'entre elles, les plus vastes, ont chacune une soixantaine de kilomètres de longueur pour vingt à quarante kilomètres de large. Elles sont séparées les unes des autres par des branches du Mékong souvent larges de 2 kilomètres. De ces quatre îles, la plus au Nord et la plus petite est celle de An Hoa, puis, plus au Sud, se trouve celle de BenTré, plus au Sud encore celle de Than Phu, enfin la plus méridionale et en même temps la plus grande est celle de Tra Vinh. A chacune correspondait une division administrative. Toutes ces îles sont absolument plates et, dans une lettre à Mamette, après quelques mois de crapahutage dans le delta, je disais que le jour où je verrai une butte de 10 mètres de hauteur je la considérerai comme une montagne.

Tout le pays était coupé par d'innombrables arroyos, certains larges d'un mètre, d'autres d'une quinzaine de mètres, d'autres encore de plus de cent mètres, ceux-là étaient souvent dits être des rachs. Le marais était en perpétuelle évolution, un arroyo pouvait changer son cours rapidement, quelques fois même d'un jour à l'autre. De cette façon, naturellement ou sous l'action des hommes, certaines petites îles figurant sur nos cartes d'état-major pouvaient s'être soudées depuis qu'elles avaient été relevées et d'autres au contraire s'être formées. Aussi, lorsque nous naviguions sur le Som Ham Luong, la branche du Mékong séparant l'île de BenTré de celle de Than Phu, il était difficile de se repérer en recherchant les embouchures des arroyos figurant sur la carte: certaines avaient disparu et d'autres étaient apparues ce qui entraînait parfois des erreurs tragiques. Le VM en profitait pour essayer de faire tomber dans des embuscades les navires à fond plat, LCM ou LCVP, que, souvent, nous empruntions pour nous rendre en opération car seuls capables de naviguer dans ces arroyos.

La région était riche. La colonisation française avait, en moins d'un siècle, tout d'abord apporté la paix en faisant cesser la guerre larvée qui existait depuis le XVII^{ème} siècle entre les premiers habitants des îles du delta, les cambodgiens, et leurs envahisseurs annamites. D'autre part, la France avait transformé les marais en zone cultivable, par construction de canaux, de diguettes, de routes, de ponts, etc. Ce qui avait rendu le pays extrêmement prospère et exportateur de riz dans tout le Sud-Est asiatique. Et cependant j'ai lu dans un des numéros de 1992 de la revue OKAPI, à laquelle était abonné un de mes petits-fils, qu'une famine en Indochine avait, en 1936, entraîné la mort d'un million d'habitants dans ce pays qui, à cette époque, devait en compter un peu moins de 20 millions. Jamais la propagande viêtminh la plus anti-française n'a affirmé de telles stupidités.

Notre présence avait donc amené non seulement ce formidable développement économique, mais également la fin des conflits inter-ethniques. Aussi ne faut-il pas s'étonner que de très nombreux indochinois aient été francophiles. C'est parmi eux que seront recrutées la plupart des troupes qui permettront à la France de livrer sa guerre d'Indochine sans faire appel au contingent.

Le développement économique avait multiplié les gros propriétaires terriens. Or le V.M. qui avait, en 1947, en dehors des villes et des gros villages, mis la main, à quelques exceptions près, sur le delta du Mékong, avait, selon sa logique, fait le partage des terres.

L'armée française se trouvait ainsi devant une situation absurde: alors qu'en France les épurations, celle qui avait dit son nom en 1945, puis celle plus déguisée qui avait été dissimulée sous le nom de «profil», en 1947, en avaient chassé tous les officiers qui avaient semblé «politiquement non corrects», elle apparaissait, en Indochine, comme défendant les gros propriétaires au détriment du paysan de base. Les cadres V.M., formés dans nos écoles où leur avait été enseignée la grandeur de la révolution, profitaient largement de cette contradiction pour maintenir le moral des paysans qui formaient le gros de leur troupe.

Dans le delta du Mékong le riz était la principale culture. Les rizières étaient délimitées par des diguettes larges d'un mètre environ. Elles facilitaient la circulation car, pour traverser les rizières en dehors d'elles, il fallait s'enfoncer dans la vase au moins jusqu'aux genoux et ... se faire attaquer par les sangsues. Mais, pour les utiliser, il fallait marcher à la queue leu leu et offrir ainsi une cible magnifique aux tireurs viêt-minh.

Une autre culture, beaucoup moins développée que celle du riz, était celle du café. J'ai un mauvais souvenir des plantations de café des environs de BenTré car les traverser était un véritable calvaire. Le café ne poussant pas dans l'eau, il faut, pour le planter dans un marais, créer des emplacements de terre sèche en prélevant dans l'eau, de part et d'autre, de la terre, si bien que la profondeur du marais entre ces emplacements, qui forment en général des rangées parallèles de terre, est supérieure à celle habituelle dans les rizières et atteint la ceinture d'un homme moyen. Pour traverser une plantation de café, perpendiculairement à ses rangées, il fallait, en portant fusil et munitions, gamelle, sac avec les affaires personnelles, etc., faire un rétablissement sur les bras, enjamber la rangée et recommencer aussitôt, un mètre plus loin, pour franchir la rangée suivante. Lorsque la plantation avait plusieurs centaines de mètres de large il est inutile de dire dans quel état physique nous arrivions au bout.

³ J. Dalloz citant (P. 104) un sondage IPSOS de septembre 1945 relève que « le maintien de l'empire et le maintien de la puissance sont liés dans l'opinion. C'est d'abord par l'ampleur de ses territoires d'Outre Mer que le pays garde un rôle mondial »

Quand le marais y était trop profond, certaines zones du delta n'avaient pas été mises en culture. C'était le domaine des palétuviers, habités en masse par des serpents, des crustacés de différentes formes, des sangsues évidemment, et par toutes sortes d'autres espèces répugnantes. Ces zones étaient si touffues qu'elles étaient très difficiles à traverser par des troupes relativement lourdes comme celles du corps expéditionnaire si bien qu'elles étaient réservées au commando. Mais la densité des palétuviers rendait très difficile d'y déceler un mouvement. Dans les îles de Ben Tré et de Than Phu ces zones se trouvaient principalement en bord de mer, aussi le V.M. les utilisait pour dissimuler les débarquements de son matériel et de ses cadres qu'il amenait par mer depuis le Tonkin. J'en citerai un exemple à la fin de ce récit.

Dès qu'une partie sèche existait elle était occupée par une cocoteraie, le plus souvent formée d'aréquier. Ces arbres étaient une providence pour leurs possesseurs puisque, disait-on, un aréquier fournissait vingt produits différents. Je me souviens de quelques uns: leurs feuilles étaient un légume très apprécié, notamment sous forme de ce que l'on appelle en France des coeurs de palmiers; leurs fibres, une fois tressées, permettaient de façonner des liens plus ou moins épais; leur bois était utilisé, entre autres, dans la construction des paillotes ou des sampans, enfin leurs noix «de coco» fournissaient au moins trois produits, leur chair, leur jus, leur coque que les V.M. utilisaient quelques fois pour fabriquer leurs chapeaux de brousse.

Dans les cocoteraies, entre les arbres, se développait une végétation luxuriante qui dépassait fréquemment la hauteur d'un homme et était si épaisse que l'on pouvait passer à deux mètres de quelqu'un sans le voir. Ce n'était pas le résultat d'un manque de soin, mais, dans ce pays, surtout pendant la mousson, en 15 jours, la végétation parasite est haute de deux mètres. Cette luxuriance obligeait d'ailleurs nos postes à désherber leurs glacis, tous les deux ou trois jours, pour éviter qu'un ennemi puisse, sans être vu, s'approcher d'eux.

D'innombrables bandes de plusieurs centaines de canards parcouraient le delta. Pour en tuer au moins un, il suffisait de tirer vers la bande sans viser. Naturellement les canards étaient la principale nourriture du commando en opération avec, de-ci, de-là, quelques serpents. Les partisans faisaient souvent frire les serpents sur un feu de bois, de la même manière que, dans ma jeunesse, les marchands qui venaient sur les marchés de Nieuil-l'Espoir faisaient, en public, frire des anguilles. Etant donné qu'en opération je partageais la nourriture des partisans, il m'est arrivé assez souvent de manger du serpent. Leur goût est voisin de celui des anguilles d'eau douce de Nieuil-l'Espoir.

Mais les plus beaux serpents que j'ai vus en Indochine sont ceux venus en visite, à Giong Trom, alors qu'avec d'autres officiers nous arrosions la fête du Capitaine Gerald. Pendant que nous étions à table, deux de ces reptiles, mesurant chacun plus d'un mètre, sont passés par une fenêtre de la salle à manger, ont traversé cette salle en glissant sous la table entre nos jambes, puis ont quitté la pièce par la fenêtre d'en face. Le boy de service nous avait dit de ne pas bouger, car «ils n'étaient pas méchants». Cependant j'en ressens encore une impression bizarre.

Le delta était donc formé pour plus de 80% de marais. La colonisation française avait transformé en zones cultivables les terres émergées des 20% restants. De nombreuses cocoteraies y avaient été plantées. Chaque village se trouvait, soit en bordure, soit dans l'une d'entre elles. Etant donnée la densité de leur végétation, il était très difficile de voir de loin ce qui s'y passait. Par contre, les habitants des villages en bordure de rizières apercevaient immédiatement toute troupe qui s'y déplaçait. Ils avaient ainsi largement le temps de se cacher dans les abris, difficilement détectables, qu'ils avaient soigneusement préparés. Le plus souvent il s'agissait de trous aménagés dans le sol qu'ils recouvraient de végétation. La plupart des villages que nous traversions en zone V.M. nous semblaient donc vides d'habitants.

Il était très rare, pendant nos patrouilles, de voir ou rencontrer un paysan, homme ou femme. Dans la zone V.M. les seules personnes qui nous attendaient étaient des chinois⁴. Pour bien montrer qu'ils étaient étrangers au conflit, les communistes chinois n'ayant pas encore complètement vaincu Tchang Kai Tchek, ces commerçants nous accueillaient, sur le pas de leurs portes, avec de beaux sourires. Je me demande quelle a été leur attitude après 1954

Dans les petites villes souvent coquettes, comme Ben Tré, les maisons étaient pour la plupart construites en dur. Mais comme il était très difficile, dans cette région de marais, de se procurer de la pierre, les habitations des villages moins importants étaient des paillotes. Elles pouvaient d'ailleurs être très confortables si l'on se réfère aux critères locaux.

Dans les villages catholiques, l'église était toujours construite en dur et avait la forme des petites églises de nos campagnes de France ce qui donnait le mal du pays lorsque nous en apercevions une. Je n'en ai cependant vu que deux ou trois car les villages catholiques, sous l'influence de quelques hommes ou curés de choc, avaient pour la plupart formé des groupes d'autodéfense et, s'étant autopacifiés, n'avaient en principe plus besoin de nous. Nous verrons, quand je parlerai de l'«opération du curé», qu'il n'en allait cependant pas toujours ainsi.

Un cas typique de ces hommes et de ces villages est celui de Binh Dai où était né le célèbre colonel Jean Leroy, fils d'un adjudant retraité de la coloniale et d'une vietnamienne. Binh Dai était un village de l'île de An Hoa. Leroy en avait fait sa base d'opérations pour les milices très particulières qu'il avait créées, les Unités Mobiles de Défense des Chrétientés, (UMDC) qui, en 1951, regrouperont quelques 25.000 hommes. Grâce aux UMDC, disait-il, il était possible de se promener la nuit dans l'île de An Hoa, partout, sans aucun problème. Il a d'ailleurs publié, en 1977, aux éditions Robert Laffont, un livre « *fils de la rizière*» qui décrit sa guerre contre le V.M. Sur invitation de Leroy, le Commandant Dupuy et moi avons été, le 8 Août 1948, rendre visite à An Hoa aux unités de l'UMDC.

⁴ Les chinois, jusque dans les villages les plus reculés, tenaient la plupart des petits commerces: épicerie, bureaux locaux de banques, etc. Les indochinois n'avaient pour eux qu'un profond mépris. Il a fallu la puissance unificatrice du communisme pour que le V.M. accepte l'aide chinoise de Mao Tsé-Toung.

Sur l'une on voit le drapeau des UMDC, sur l'autre le colonel Leroy passe en revue ses unités en compagnie du Commandant Dupuy qui est à sa gauche. Il faut remarquer que les UMDC ont une tenue noire identique à celle que je ferai confectionner pour le commando.

B. Les pertes en officiers dans le sud-cochinchinois

Pour montrer qu'il existait bien une guerre en Cochinchine dès les premiers mois de 1948, je vais me placer à la fin du mois de mai et au tout début du mois de juin 1948, au moment de mon arrivée en Indochine. Je parlerai tout d'abord de l'embuscade qui, quatre jours après mon arrivée à Ben Tré, dans le Secteur voisin de My Tho, avait coûté une vingtaine de morts au Corps Expéditionnaire. Ensuite j'évoquerai les pertes dans la région de Ben Tré entre février 1948, moment où le Colonel Daubigny a pris en charge ce Secteur, et celui de mon arrivée.

➤ **Emboscades dans la région de My Tho, le 3 juin 1948**

Pendant le premier semestre 1948 une guerre d'embuscades sanglantes se déroulait dans tout le Sud-Cochinchinois, que ce soit dans la Plaine des Joncs ou, plus au Sud, dans la Région de My Tho/Ben Tré. Je n'aurai plus l'occasion de parler des combats qui se sont déroulés par la suite autour de My Tho, mais, pour bien montrer que non seulement la région de Ben Tré, mais aussi tout le Sud-Cochinchinois n'étaient absolument pas pacifiés, je voudrais dire quelques mots de l'embuscade du 3 Juin 1948 que je peux décrire avec quelque exactitude car j'ai retrouvé dans mes papiers une page d'un journal local la décrivant⁵.

❖ **Un éloge funèbre**

Il s'agit de l'éloge funèbre prononcé par le Lt Colonel Noblet, le 3 Juin 1948, à My Tho

«La date du 2 Juin 1948 restera parmi les plus sombres que le secteur de My Tho ait connu. Le drame avait commencé le matin sur une route où l'embuscade facile nous coûtait déjà des morts. Il se poursuivait toute la journée et l'après-midi nous arrivaient, par une autre route, d'autres corps tombés au champ d'honneur autour de leur chef. Il continuait encore le soir lorsque nous apprenions à Madame Trichet la mort glorieuse de son mari...»

«Voici qu'à nouveau le régiment vient de payer un lourd tribut. Nous sommes réunis ce soir dans ce lieu de repos et de recueillement pour saluer une dernière fois le capitaine Trichet, le lieutenant Closset, le lieutenant Barthélémy, le sous-lieutenant Louise, leurs camarades de combats, sous-officiers et hommes de troupe, européens et indochinois...»

...J'adresse maintenant un dernier adieu à tous ceux sous-officiers, hommes, européens et indochinois, qui, indissolublement unis au combat, sont réunis hélas aussi devant nous. Ils viennent reposer auprès de tous ceux du 4^e RAC qui, depuis 1946, ont payé de leur sang le retour de la paix dans ce pays... Le capitaine Trichet appartenait au même groupe du 4^e RAC depuis trois ans, successivement à la tête de la Batterie de Commandement, puis de la Batterie... Il se passionnait pour cette tâche de pacification. Après une oeuvre marquée de succès durables dans le quartier de Cai Lay, la batterie s'était installée à Ben Tré, fin décembre dernier... Depuis le début de l'année il avait accompli une tâche magnifique, construisant des ponts, installant des postes, réparant des routes, pourchassant sans répit, de jour et de nuit, les bandes rebelles qui se risquaient encore sur son territoire. Il avait eu la grande satisfaction de voir, ... les marchés à nouveau florissants, les écoles s'ouvrir... Le capitaine Trichet est tombé au milieu de ses hommes... Le sous-Lieutenant Louise venait d'arriver au régiment. Il s'était fait remarquer dans sa section d'artillerie détachée dans le secteur de Ben Tré. Hier il accompagnait le lieutenant Closset pour apprendre le dur métier de la rizière.

❖ **Commentaires sur cet éloge**

- Certains officiers, comme le Capitaine Trichet à My Tho ou les Capitaines Teuillière et Plémeur à Ben Tré, avaient réussi à faire venir leur femme en Indochine.

Je voudrais revenir sur le cas de Mme Plémeur. Elle s'était mariée peu avant le déclenchement de la 2^e guerre mondiale. En pleine lune de miel son mari avait dû partir pour le front. Il avait été fait prisonnier et était resté 5 ans en captivité. Cette guerre finie, celle d'Indochine commençait et le Capitaine Plémeur était nommé commandant de la Compagnie de tirailleurs algériens détachée dans le Secteur de Ben Tré. Pour vivre enfin avec elle, il y avait fait venir sa femme. Peu après ma blessure, Mme Plémeur écrivit à Mamette en lui disant que c'était un bien grand malheur d'avoir un mari grièvement blessé, mais qu'elle, au moins, était sûre que je ne serais pas tué. Un mois après cette lettre, Plémeur, son séjour en Indochine terminé, fit le tour de ses postes pour leur dire au revoir avant d'embarquer pour la France. Il fut tué dans une embuscade tendue sur son chemin.

Dieu merci, la demande que j'avais adressée, alors que j'étais au fort de Maisons-Alfort et que j'ignorais la situation en Indochine, pour faire venir en Indochine Mamette et Guy, n'avait pas eu, avant le jour de ma blessure, le temps de franchir tous les échelons nécessaires pour être autorisée, sinon que seraient-ils devenus!!!

- L'éloge funèbre du capitaine Trichet montre comment certains responsables voyaient la pacification. Il n'existait pas toujours une séparation nette, en Indochine Sud, entre la mission pacificatrice des artilleurs et celle des fantassins. Quelle que soit l'Arme cette mission relevait au maximum d'un capitaine. En effet la plupart des officiers supérieurs étaient tout à fait indispensables, principalement à Saïgon, mais aussi quelques fois dans des chefs-lieux de Secteurs, à condition bien sûr que ces Secteurs aient des effectifs suffisants. Lucien Bodard écrit dans son tome I qui concerne cette période: «La vraie guerre c'est surtout celle des sergents, des sous-lieutenants, des lieutenants qui ne se posent pas de question, qui ne font pas encore de philosophie ... Certains de ces petits gradés deviennent un peu asiatiques, arrivent à comprendre la guerre des jaunes, mais ce n'est pas tellement bien vu».

⁵ Ce discours a été reproduit dans le journal "Les Vaicos", publié en 3.000 exemplaires, à My Tho, par le père Chassang, S.P. 52071, un des papiers que j'ai ramenés d'Indochine.

- Le sous-lieutenant Louise avait pendant un temps commandé, l'unique section d'artillerie, deux canons de 105, qui était en permanence à BenTré et dont nous verrons l'utilité. A son départ pour My Tho il avait été remplacé, à BenTré, par le lieutenant Royal⁶ qui y fut en poste pendant tout mon séjour.

- La mort au champ d'honneur, en une seule journée, dans un seul petit secteur de la Cochinchine, de 4 officiers et d'une vingtaine de sous-officiers et soldats, est passée totalement inaperçue en France. Nos hommes politiques avaient bien d'autres chats à fouetter et beaucoup d'entre eux ne voyaient dans l'Indochine qu'un moyen de s'enrichir grâce au trafic des piastres. Et, après tout, ces morts n'étaient que, soit des militaires de carrière, soit des «indigènes» comme ils désignaient nos partisans, donc de la vulgaire chair à canon ! Et puis les vacances approchaient et chacun avait à organiser son futur séjour à la mer ou à la montagne, alors l'Indochine et sa guerre!!!

➤ **Les pertes en officiers dans le secteur de Ben Tré**

Je ne parlerai pas ici du lieutenant Xerri, qui avait été blessé, le 24 Mars 1948, au cours d'une patrouille de l'autre côté du rasher Bentré, car j'aurai l'occasion de revenir sur ce point puisque je l'ai remplacé deux mois plus tard à la tête du 1^{er} Commando. Je ne citerai que le cas des soldats dont la mort au champ d'honneur est encore représentée dans ma mémoire ou dont le hasard a fait que je retrouve aujourd'hui certains papiers qui les tirent de mon oubli.

- La mort de Tucoulou

Je suis arrivé à BenTré cinq semaines après que le Lieutenant de Gendarmerie Tucoulou-Tachouères ait été tué sur la route joignant BenTré à My Tho, le 30 Avril 1948.

Tucoulou était non seulement de la même promotion de Saint-Cyr que moi, «Croix de Provence», mais également de la même Section, la 4 de la 5. A Aix en Provence il couchait juste en face de moi. Il était très fier d'être fils d'un Colonel de Gendarmerie. Nous avons été tous les deux admis en même temps à l'Ecole d'officiers de Gendarmerie qui se trouvait alors à Courbevoie, dans la Caserne Charras et, là encore, nous étions dans la même chambre.

A son arrivée en Indochine il avait été affecté à la 3^e Légion de Garde Républicaine de Marche, à BenTré, où lui avait été confié le commandement de la Compagnie de GVNS (Garde du Vietnam Sud). Il avait magnifiquement réussi. Pour montrer son mépris du danger, il se déplaçait en jeep, la plus souvent en grande tenue blanche. Alors qu'il allait à My Tho dans cette tenue, au milieu d'un convoi, peu avant d'arriver au Mékong, sans doute pour atteindre le bac en premier, il a dépassé le convoi. Il n'a fait ainsi, seul en tête, que quelques dizaines de mètres. Un V.M. qui était là en embuscade l'a tué.

- La mort, de l'enseigne de Vaisseau

A peu près au même moment et dans des conditions voisines, l'enseigne de Vaisseau qui commandait la vedette basée à BenTré était également tué. Il avait fait poser un fauteuil sur le toit de son bateau et parcourait les arroyos du Secteur, assis dans ce fauteuil, en grande tenue blanche, formant une cible parfaite. Un tireur V.M., depuis une rive, mit fin à cette bravade.

- La mort du Lieutenant Piquet

Le 19 Mars 1948, le Lieutenant Piquet de l'escadron de Giong Trom de la 3^e Légion de Garde Républicaine de Marche, donc un autre officier de Gendarmerie, tombait sur la route de Giong Trom à BenTré. J'ai décrit sa mort dans une lettre à Mamette du 14 Juin 1948. Les viêts avaient tendu, avec de gros moyens, une embuscade à une Section se déplaçant sur cette route. Dès la première rafale le lieutenant Piquet a été tué. Les gardes, privés de leur officier, ont cependant magnifiquement combattu et le V.M., après 45 minutes de combat, s'est retiré en laissant 56 morts sur le terrain. Nous n'avions perdu que 3 tués et quelques blessés. Cette affaire m'ayant été racontée plus de deux mois plus tard le chiffre des morts viêts est certainement exagéré, mais, pendant mon séjour à Giong Trom, ce combat restait très présent dans la mémoire de ceux qui y avaient participé.

C. Pourcentage élevé de nos pertes

Les exemples précédents montrent que nos pertes étaient élevées dans cette région d'Indochine Sud, mais je sais qu'il en allait ainsi dans toute l'Indochine. Comme les renseignements à peu près sûrs que je possède concernent le Secteur de BenTré, je vais les comptabiliser en ne considérant que la période allant de Mars 1948, au moment de la prise en charge du Secteur par le Colonel Daubigny, à Novembre 1948, dernière époque dont relèvent mes informations.

17 officiers étaient présents dans le Secteur de BenTré; à savoir: Garde du Vietnam du Sud: 2 dont un lieutenant de gendarmerie, Section d'artillerie: 1, Compagnie de tirailleurs: 2, Commando: un lieutenant de gendarmerie, Escadron de Giong Trom: 3 officiers de gendarmerie, état-major: 8 dont 6 officiers de Gendarmerie (le colonel, un capitaine et quatre lieutenants), un capitaine de tirailleurs adjoint du Colonel, un médecin.

Dans ce Secteur, en 9 mois, un capitaine et 3 lieutenants ont été tués (en ajoutant aux trois morts que je viens de citer le capitaine Plémeur des tirailleurs, sera tué au sud de BenTré en Novembre 1948). Si l'on tient compte de ce que Xerri et moi avons été grièvement blessés et évacués en France pendant cette période, le pourcentage des pertes en officiers dans ces 9 mois est de 6/17, soit 35%, celui des lieutenants étant de 45%. Or ces chiffres importants ne donnent qu'une image partielle de la dureté des combats. C'est ainsi que, s'il n'était pas tenu compte des brillants lieutenants de l'état-major, le pourcentage serait de 60% pour les lieutenants. Ces pertes sont équivalentes à celles de la Grande Guerre, mais la France les ignorait.

L'importance sur l'ensemble de l'Indochine des pertes en capitaines, mais surtout en lieutenants et sous-lieutenants, amène Lucien Bodard à parler du «goût de la mort» des jeunes officiers servant dans ce pays. Pour l'illustrer il écrit «quoi de plus beau pour un officier que de s'avancer dans la rizière en tête de ses hommes avec son uniforme, ses insignes et son calot?». Bodard

⁶ Je relis ce texte en 2002 et je me dois de signaler que Royal était le père de Ségolène Royal, devenue ministre du gouvernement Jospin. Elle vit maritalement avec le secrétaire du PS, Mr Hollande. Ah ! si Roval avait su cela!!

dit également que, pour les officiers d'Indochine, «il valait mieux se faire tuer que d'accorder trop d'importance à l'ennemi». Il considère cette attitude comme «suicidaire».

Il ne semble pas voir qu'il s'agissait d'entraîner des troupes de partisans sans formation militaire, sensibles au panache, et n'ayant d'yeux au combat que pour leur officier sur lequel ils calquaient leur attitude... D'autre part, notre formation nous avait amenés à considérer un tel comportement comme normal. C'est ainsi qu'à Saint-Cyr nos anciens exigeaient, entre autres, que nous sachions par coeur la citation du Lieutenant de Bournazel, tué pendant la guerre du Rif. Bournazel, au combat, portait toujours une gandoura rouge alors que ses goumiers portaient une gandoura blanche ce qui le désignait aux vues et aux coups de l'ennemi, mais lui avait assuré le respect de ses adversaires comme de ses soldats. Mon père m'avait souvent parlé du rôle de l'officier à la guerre en me citant la prise de Constantine. Comme le Maréchal Bugeaud s'inquiétait de ce que les remparts à escalader étaient particulièrement abrupts et que la troupe serait de ce fait soumise à un feu qui lui causerait de grosses pertes, il lui avait été répondu «Tant que les officiers monteront, les hommes suivront». Enfin je ne suis absolument pas d'accord avec Bodard lorsqu'il considère que cette attitude des officiers venait de ce que nous considérions cette guerre comme une «croisade de l'aristocratie». Les épurations que j'ai évoquées avaient été telles qu'il ne pouvait en être ainsi. «Savoir mourir pour l'honneur» est une tradition dans l'Armée française. Souvenons nous de la vieille garde à Waterloo, des cuirassiers de Reichshoffen et de tous les Camerone qui ont honoré nos drapeaux. «Mourir pour la patrie n'est-ce pas le sort le plus beau et le plus digne d'envie?».

Certes, tous les officiers n'avaient pas le «goût de la mort», mais il y avait peu de lâches parmi nous.

Je ne parlerai pas de nos pertes en sous-officiers dans le Secteur de BenTré car je ne les ai pas connues dans leur intégralité. Par contre je peux citer celles du Commando. Datcharry, fatigué, avait été affecté à Giong Trom, en Août, et remplacé par le garde Receveur qui arrivait de France. Receveur a été tué, le 31 décembre, dans le sale coin de BaHien. J'ai dit que Bernard et Dalmasso avaient été grièvement blessés et rapatriés. Pendant cette période les pertes du Commando en sous-officiers s'élevaient donc à 3 sous-officiers sur 7, pourcentage de 43% à peu près identique à celui des pertes en lieutenants dans le Secteur.

▪ **Une explication de ces pertes**

Pourquoi y avait-il un tel pourcentage de pertes? Les raisons en sont, je crois, que, non seulement nous encadrions des partisans militairement peu instruits et qu'il fallait de ce fait payer constamment de notre personne, mais aussi que, de plus, le V.M. avait dans ses rangs des tireurs d'élite chargés d'abattre les officiers. J'aurai l'occasion de dire, en parlant des circonstances de ma blessure, que j'ai certainement été la cible de l'un d'entre eux. Les deux explications ne sont d'ailleurs pas contradictoires, car, en nous exposant pour encourager nos hommes, nous montrions aux tireurs d'élite quelle devait être leur cible.

▪ **Les pertes de la Gendarmerie à BenTré**

Il est également intéressant de comparer les pertes de la Gendarmerie à BenTré en cette courte période de temps, à celles de l'ensemble de cette Arme pendant les 7 ans de la guerre française d'Indochine. Officiellement 9 officiers de gendarmerie ont été tués en Indochine pendant toute la guerre, 2 le furent à BenTré pendant ces 9 mois, 487 sous-officiers de gendarmerie ont été tués pendant la durée de la guerre. Je ne sais combien d'entre eux sont morts à BenTré. Le Commando a payé son tribut avec la mort de Receveur à la fin de 1948 et celle des gardes Bouchet et Doux à la fin de 1949.

Pendant toute la durée de la guerre française d'Indochine le déséquilibre entre les pertes de la Gendarmerie en officiers, 9 tués, et celles en sous-officiers, 487 tués, est néanmoins significatif. La guerre d'Indochine était bien une guerre de petits gradés comme le dit Lucien Bodard.

Mais il faut également parler des récompenses: 5 croix de chevalier de la Légion d'honneur à titre exceptionnel ont été attribuées à des militaires de la Gendarmerie pendant les 7 ans de guerre, deux au moins l'ont été à BenTré, une à Labrégère et la mienne⁷.

D. La désinformation en France

Il est évident que les Français ignoraient ces pertes qui, lorsqu'elles n'étaient pas dissimulées par les médias, leur étaient quelques fois présentées sans d'une façon scandaleuse, sans doute pour maintenir la fiction d'une Indochine pacifiée. Nous avons été furieux, à BenTré, lorsque nous avons su que l'on avait annoncé à la veuve du lieutenant Maurisset de la 1^{er} Légion de Marche que son mari avait été tué au cours d'une partie de chasse. Or, pendant l'embuscade dans laquelle il était tombé, Maurisset avait fait preuve d'un très grand courage allant jusqu'à charger le V.M. au coupe-coupe.

La désinformation allait encore beaucoup plus loin puisque la presse de gauche déclarait que les militaires français étaient tous volontaires pour aller en Indochine, ce qui est complètement faux. Il est curieux de retrouver, 46 ans après, sous la plume de Raymond Muelle, dans le numéro spécial «Indochine» d'Historia, de mars-avril 1994 p. 35, cette mention qui montre bien que la désinformation a payé: «Le corps expéditionnaire d'Indochine est exclusivement composé de volontaires et l'opinion se déchaîne contre eux. ..Ceux qui sont partis les premiers, (sont des) vétérans des campagnes d'Europe, idéalistes, aventuriers avides d'action et d'évasion, individus écoeurés par le climat moral régnant en métropole». Cela me rappelle un slogan «cocus, battus, ratés, mécontents, venez-vous pour l'Extrême Orient».

D'ailleurs, les communistes avaient réussi à persuader l'opinion que les militaires français allaient là-bas pour faire fortune. Ils tiraient argument tout d'abord de ce que notre solde était plus forte en Indochine qu'en France, de 30% environ si je me souviens bien, oubliant que cette solde restait ridiculement faible à côté des traitements civils en France à la même époque.

⁷ Lorsque, à la fin de 1998, j'ai relu ce recueil de souvenirs, je n'ai pu m'empêcher de comparer ces 5 Légions d'honneur pour services rendus par la Gendarmerie pendant 7 ans de guerre aux 22 Légions d'honneur qui venaient d'être données aux joueurs de l'équipe française de football ayant remporté le championnat du monde ou à la Légion d'honneur donnée à un directeur d'hôtel de l'île Maurice pour avoir reçu, en août 1998, Mr Chirac, Président de la République française, qui y passait ses vacances.

Mais, plus perfidement, ils laissaient entendre que nous profitions du trafic des piastres, suggérant un amalgame entre le pauvre militaire qui, pour risquer sa peau, n'avait que sa solde et aurait été bien en peine de trouver d'autres revenus, et les politiciens qui empochaient l'argent de ce trafic. Je ne sais si cela en est la raison, mais la postière de Chantelle, qui devait être une bonne communiste, faisait payer à Mamette des surtaxes de timbres considérables (Mamette a gardé toutes les enveloppes ainsi surtaxées) sur toutes les lettres que je lui envoyais. Mamette se trouvait ainsi dans l'alternative, soit de payer alors qu'elle ne vivait qu'avec ma modeste délégation de solde, soit de ne pas recevoir ma lettre. Et pourtant ces lettres partaient d'Indochine par le courrier normal et je mettais le timbre qui m'était indiqué par la poste. D'ailleurs les lettres que j'envoyais à mes parents dans les mêmes conditions leur arrivaient sans être surtaxées.

Pour garder le moral il valait donc mieux ne pas trop s'occuper de ce qui se passait en France et, avec le Commando, nous étions très heureux lorsque, complètement isolés pendant nos patrouilles en zone V.M., nous ne pouvions entendre de telles choses.

Il n'en reste pas moins que nous nous rendions parfaitement compte de la situation. Dans une lettre à Mamette du 29 Août 1948, en commentant un article de journal français qu'elle m'avait envoyé, où il était dit que la guerre d'Indochine était perdue, j'écrivais textuellement, (je ne change que l'ordre des paragraphes):

«On n'ose trop envisager l'avenir. Ne disons pas comme le journal que la situation militaire est désespérée, disons qu'elle est stationnaire, inquiétante. Il faudrait des troupes, encore des troupes. Il faudrait des armes, surtout des armes, des munitions, des médicaments, des équipements, et l'on a rien. On se bat avec rien et la politique s'en mêle. Il faudrait des F.M., encore et beaucoup de F.M. et pas les vieux rossignols que nous refilent anglais et américains. Il faudrait des mitrailleuses. Il faudrait des camions et des pneus pour ces camions. Il faudrait un général en chef qui en soit un, qui dise merde à Paris, et qui commande, qui agisse. Il faudrait que le soldat sache qu'il se bat pour quelque chose, sache que la France s'intéresse à lui, qu'elle connaisse ses sacrifices, qu'elle soit prête à le seconder.

Or l'on trouve normal que les V.M. torturent et supplicient nos blessés. Je comprends le geste de camarades qui perdent leur sang-froid en découvrant de telles atrocités.

Quand les dockers de Marseille refusent de débarquer nos blessés, on aimerait en voir fusiller une dizaine et envoyer le reste dans les commandos (cette phrase est prémonitoire puisque, 2 mois et demi après, les mêmes dockers refuseront de me débarquer ainsi que les autres blessés que ramenait en France le navire hôpital Le Chantilly). Quand la CGT défile sur les Champs-Élysées avec le drapeau V.M. et que nos chers communistes refusent de se lever à la Chambre des Députés pour rendre hommage à nos morts, on aimerait s'y trouver et leur montrer ce que nous pensons».

CHAPITRE II

LES FORCES DU SECTEUR DE BENTRÉ

SECTION I - Le corps expéditionnaire dans le Secteur de BenTré

En février 1948, après le départ du 2^e Régiment de Légion Etrangère, le commandement de l'un des Secteurs d'Indochine, celui de BenTré, en Cochinchine, avait été donné au Colonel Daubigny, Commandant la 3^e Légion de Garde Républicaine de Marche (3^e LGRM). Je ne sais de quelle école il sortait, vraisemblablement de Saint-Maixent, mais il n'avait fait, ni l'Ecole d'Etat-Major, ni l'Ecole de Guerre⁸. Le Colonel Daubigny cumulait ainsi le commandement de la 3^e LGRM dont les unités se trouvaient réparties du Nord Tonkin au Sud-Cochinchinois et la responsabilité du Secteur de BenTré où il lui fallait donc résider.

En conséquence, les officiers de ma maintenance, affectés à la 3^e LGRM, durent, avant de rejoindre leur poste en Annam ou au Tonkin, faire l'aller et retour Saïgon BenTré pour se présenter. Comme les déplacements à travers l'Indochine étaient très difficiles et nécessitaient souvent l'organisation de convois, comme, de plus, le téléphone fonctionnait très mal (lignes souvent coupées) et que, seule, la radio permettait de communiquer, on peut se demander comment le Colonel pouvait remplir cette double mission. Pendant tout mon séjour, il n'a d'ailleurs quitté BenTré que deux ou trois fois et cela pour aller seulement à Saïgon. Le militaire de base avait du mal à comprendre pourquoi, alors que les colonels de gendarmerie ne semblaient pas manquer, on avait confié à un seul d'entre eux, installé loin de tout centre important, deux lourdes, responsabilités apparemment sans rapport. Mais "pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué?"

Ce mélange des genres se retrouvait d'ailleurs à BenTré dans l'organisation de l'état-major et dans les éléments du Corps Expéditionnaire qui y étaient présents, même si, en dehors des tirailleurs, ils étaient pour la plupart encadrés par des militaires de la Gendarmerie.

A. L'état-major mixte de Ben Tré

➤ Les officiers le composant

Je qualifie de mixte cet état-major puisque, à mon arrivée, d'une part, il gérait à la fois le Secteur de Ben Tré et la 3^e Légion de Garde Républicaine de Marche et que, d'autre part, s'y trouvaient, en plus des officiers de Gendarmerie, un officier de tirailleurs. Certes les responsabilités devaient y être clairement réparties, mais j'avais autre chose à faire que de m'occuper des limites d'attribution des uns et des autres. Par contre je me souviens de quelques uns des officiers qui le composaient :

* le commandant Dupuy de la gendarmerie, dont je n'ai jamais bien su quel était le rôle si ce n'est qu'il vivait avec une cochinchinoise, fille d'un boulanger. C'était un brave homme.

Malgré sa transparence, comme aurait dit les informaticiens, ou peut être à cause d'elle, il finira général responsable de la sécurité de l'Elysée.

* le capitaine Piaud, détaché des tirailleurs. Ce pied noir, ancien professeur de gymnastique, avait, paraît-il, fait une belle campagne d'Italie, comme officier de troupe. Peut-être est-ce la raison pour laquelle lui avait été confiée la charge des opérations.

* Le capitaine Teuillière qui était alors le seul officier polytechnicien de la Gendarmerie Nationale. Il était mal vu du microcosme. Je ne me souviens pas de quelle mission il était chargé. Il avait réussi à faire venir sa femme à BenTré et prenait les choses avec philosophie. Il jouait au tennis et se gardait bien de participer à quelque sortie que ce soit. Il "attendait que cela passe".

* Il y avait évidemment un officier chargé du renseignement. C'était un officier de gendarmerie. Comme il devait être couleur de muraille je ne me rappelle plus son nom.

Cependant c'était le seul officier de l'Etat Major vraiment efficace. En effet il avait su se constituer un réseau remarquable d'informateurs grâce auquel, par exemple, il connaissait les emplacements des cartoucheries VM dès qu'elles étaient installées. Il était assez bien informé des déplacements des troupes ennemies et connaissait à peu près le nom de leurs officiers. Il faut remarquer que ses informateurs couraient de tels dangers que leur existence même est une preuve de ce que la masse de la population subissait le V.M. sans adhérer à ses thèses. Il fallait beaucoup de courage à ses hommes et à ses femmes car, si l'un d'entre eux avait été pris, ou même seulement soupçonné, il aurait été certainement torturé à mort par les Tu-Vé.

* Aucun membre de l'état-major n'avait suivi l'enseignement de l'Ecole d'Etat-Major ou de l'Ecole de Guerre. Certes des officiers sortis du rang peuvent faire d'excellents chefs de guerre. Ils apprennent sur le terrain comment mener une troupe au combat, expérience irremplaçable qui manque souvent aux officiers sortis des écoles, mais le travail d'état-major ne s'improvise pas. C'est ainsi que, jamais, la mission du Secteur et la stratégie définie par le Colonel pour la remplir ne m'ont été communiquées. Cette stratégie existait-elle d'ailleurs?

L'état-major m'a toujours semblé n'en avoir qu'une très vague idée. Il en allait de même dans le cadre des opérations déclenchées par le Secteur: jamais un ordre écrit me donnant la mission du commando ne m'a été envoyé. Pour moi, vu du commando, l'état-major formait un bloc et ce bloc était inefficace. Je vais en citer quelques exemples.

⁸ En 1948, pour un lieutenant ou un jeune capitaine, intégrer l'Ecole d'état-major ne se faisait que par concours. C'était un accélérateur d'avancement. L'Ecole de Guerre se recrutait par concours entre des capitaines anciens ou de jeunes commandants. C'était un marche-pied vers le grade de général. En cette année 2002 l'Ecole de Guerre n'existe plus (*remplacée par le CID*) et l'Ecole d'Etat-Major est suivie pratiquement par tous les officiers.

➤ **Exemples de l'inefficacité de l'EM de Ben Tré**

L'état-major n'avait pas été capable de bien organiser, le 28 Juin, la visite, pourtant annoncée, du commandant en Chef; le Général Alessandri, à BenTré puis Giong Trom. Ses brillants officiers avaient simplement oublié de faire faire de BenTré à Giong Trom une ouverture de route préalable et de prévoir une sécurité pour le retour à BenTré!!! Ce jour là, après avoir défilé avec le commando devant le Général Alessandri, je m'étais étendu pour faire la sieste quand j'ai reçu un message affolé. L'état-major venait de s'apercevoir qu'il n'avait prévu aucune mesure pour assurer la sécurité du général entre BenTré et Giong Trom. Il était trop tard pour ouvrir la route et, dieu merci, le général était arrivé sans problèmes à Giong Trom, mais le commando est parti en vitesse pour participer à la sécurité du retour. Tout s'est finalement bien passé, mais quelle belle prise les V.M. ont manqué !

L'état-major de BenTré semblait toujours surpris par les actions du V.M. Un des meilleurs exemples en est l'attaque du 14 Juillet que je raconterai en parlant de l'armement du commando. Cependant sa tâche aurait dû être facile car, comme je viens de le dire, le lieutenant de Gendarmerie chargé du renseignement était remarquablement efficace. Avec l'état-major de BenTré tout se passait donc à la "va-comme-je-te-pousse". Lorsque je m'étonnais de cette improvisation systématique il m'était répondu que tout avait toujours bien marché comme cela. Si, d'autre part, je mettais en doute les résultats de la pacification, je passais immédiatement pour un communiste déguisé. De toutes les façons la réponse classique à toute question embarrassante était "Vous arrivez en Indochine, alors ne cherchez pas à comprendre, attendez d'avoir au moins un an de séjour".

B. Nos gendarmes

Puisque je vais fréquemment évoquer le rôle de nos gendarmes en Indochine je voudrais dire tout de suite quelques mots de la façon dont étaient alors recrutés ces sous-officiers qui, sans préparation, furent capables de remplir brillamment des missions complexes et variées, dans un pays inconnu, au climat malsain, au milieu des marécages du delta.

La Gendarmerie Nationale se divisait en Gendarmerie Départementale et Garde Républicaine. Les officiers étaient mutés indifféremment de l'une à l'autre. Les sous-officiers faisaient plutôt carrière dans l'une ou dans l'autre. Mais, qu'ils aient appartenu en France à l'une ou l'autre des deux branches de la Gendarmerie Nationale, tous figuraient sur une liste unique de désignation pour l'Extrême Orient. Qu'ils soient issus de la Gendarmerie Nationale ou de la Garde Républicaine, ces sous-officiers, à leur arrivée en Indochine, devenaient des "gardes" lorsqu'ils étaient affectés à une Légion de Garde Républicaine dite "de Marche".

Certes il y avait certainement en Indochine une gendarmerie chargée de la police militaire, mais dans les quelques semaines de mon séjour, je ne l'ai pas rencontrée.

À l'époque, pour entrer dans la Gendarmerie comme gendarme ou garde républicain, il fallait préalablement avoir été sous-officier dans l'Armée et donc avoir une certaine pratique du commandement et une certaine ancienneté. Les gendarmes d'aujourd'hui qui viennent tout juste d'avoir 20 ans n'auraient pu être recrutés. Il fallait ensuite, après une enquête de moralité extrêmement poussée, subir avec succès un concours d'entrée du niveau du certificat d'études.

Après avoir satisfait ces exigences les futurs gendarmes recevaient une formation professionnelle complémentaire, pénaliste, administrative et militaire. La qualité de ce recrutement et de cette formation était telle que nos gendarmes de l'époque surent s'adapter aux situations diverses et dangereuses dans lesquelles les plaçait la guerre d'Indochine. Nous verrons que certains étaient chefs d'un poste isolé dans la brousse, loin de toute présence amie, d'autres étaient commandants de navire, LCM ou LCVP, d'autres encadraient des unités de partisans, comme la GVNS, mais surtout comme, les plus chers à mon cœur, les chefs de section du commando. Dans leurs affectations si variées, ces sous-officiers s'acquittaient de leur mission d'une façon admirable et souvent méconnue alors que pratiquement aucun d'eux n'avait été volontaire pour l'assumer. Leur devise était "Toujours volontiers, jamais volontaire". Leur abnégation et leur dévouement, leur réussite au milieu de tous les dangers, prouvaient que la Gendarmerie était bien une Arme d'élite. Et cependant ils étaient méprisés par une certaine intelligentsia qui, à peu près au même moment, en reprenant la chanson de Brassens sur les commères de Brive la Gaillarde, chantonait que "ces gens-là n'en avaient pas". Je ne sais si Brassens "en avait", mais je crois qu'il aurait été mort de peur s'il s'était retrouvé dans les conditions que nos gendarmes en Indochine affrontaient avec leur magnifique courage.

C. La garnison du secteur de Ben Tré

Le Corps Expéditionnaire du Secteur de BenTré comprenait un gros noyau de troupes résidant à BenTré même et, en dehors de BenTré, de forces beaucoup plus réduites allant d'un escadron de Garde Républicaine, basé à Giong Trom, à des postes isolés en pleine brousse. En dehors de la compagnie de tirailleurs et des caodaïstes, toutes les troupes à pied du Secteur étaient commandées par des officiers ou sous-officiers de gendarmerie.

➤ **Casernée dans la ville de Ben Tré**

❖ **des troupes à pied.**

Ces troupes se composaient d'une compagnie de tirailleurs, d'une compagnie de la GvNS, du 1^o commando franco-vietnamien, d'une troupe de caodaïstes et d'une section d'artillerie.

-La compagnie de tirailleurs algériens était commandée par le Capitaine Plâneur et par un lieutenant algérien d'origine kabyle. C'était évidemment une troupe extrêmement solide.

-La compagnie de la GvNS (Garde du Vietnam Sud) avait été commandée par Tucoulou. À sa mort il avait été remplacé par le lieutenant Than, un très bel officier indochinois. Au moment de mon séjour quelques sous-officiers de l'encadrement de la GVNS étaient des gendarmes. Au combat cette compagnie valait les troupes françaises. Je crois que la GVNS avait été créée pour devenir le futur noyau d'une armée vietnamienne.

-La troupe caodaïste, d'une centaine d'hommes à BenTré, n'avait guère de valeur au combat. Je la mentionne car il m'arrivera de parler de ses actions ou plutôt de ses inactions.

-La section d'artillerie détachée de My Tho était commandée par le Lieutenant Royal.

Royal, comme je l'ai dit, avait succédé au sous-lieutenant Louise. Sa Section d'Artillerie comprenait les deux canons de 105 dont disposait le Secteur, et non une batterie comme indiqué par E. Bergot dans son livre "**Gendarmes au combat**" dont je citerai souvent les inexactitudes. Une seule section d'artillerie pour environ 1.000 hommes et des canons qui ne pouvaient quitter les routes, n'est-ce pas une preuve de plus que nous menions en Indochine une guerre de pauvres?

-La plus belle unité était sans nul doute le premier commando franco-vietnamien. Ce commando, mon commando, était à mon arrivée théoriquement encadré par, un lieutenant, cinq sous-officiers de la Gendarmerie et deux caporaux de l'Infanterie Coloniale. Je le présenterai avec quelques détails dans la Section II ci-dessous.

❖ **des services**

Un ensemble d'officiers de gendarmerie et de gendarmes assuraient les différents services du Secteur. Labrégère, l'officier responsable du matériel automobile du Secteur, avait installé sur un camion non bâché une mitrailleuse lourde et un mortier avec lesquels il se faisait fort d'ouvrir la route aux convois. J'aurai l'occasion de revenir sur ce camion.

❖ **Une force navale'**

La force navale détachée dans le Secteur comprenait en permanence une vedette rapide de la Marine et un certain nombre de péniches de débarquement, auxquelles venait s'ajouter pour certaines opérations un escorteur détaché par la Marine.

-**La vedette rapide** était commandée par un enseigne de vaisseau, notre "amiral". Son prédécesseur avait été tué dans les circonstances que j'ai décrites plus haut. Cet amiral, pendant mon séjour, était un officier extrêmement sympathique. J'ai malheureusement oublié son nom. Son équipage, entièrement composé de marins, avait un petit singe. Le commando avait une guenon de la même race, Cricri, qui vivait dans mon cantonnement. Un beau jour, l'amiral et moi avons décidé de les marier. qui était sans doute trop entreprenante, s'est réfugié dans le haut des mâts où Cricri l'a poursuivi. Tout cela s'est déroulé évidemment au milieu des hurlements de l'équipage qui montrait sa joie en buvant force rasades. La fête s'est terminée très tard.

-Les péniches de débarquement. De nombreuses opérations du commando ont donné lieu à un transport à bord d'une péniche de débarquement. Celles du Secteur d'origine américaine avaient été fabriquées pendant la deuxième guerre mondiale. Les LCM, les plus grosses, pouvaient transporter l'effectif d'une compagnie d'infanterie et les LCVP, l'effectif d'une section. Il fallait évidemment s'y tenir debout car elles n'avaient pas de sièges. A l'arrivée, la partie avant du navire s'abaissait, formant ponton avec le sol, et tout le monde se précipitait sur la terre ferme. Les unes comme les autres avaient un tirant d'eau très faible et pouvaient donc se faufiler le long des innombrables fleuves et arroyos du delta. Les LCM étaient simplement armées d'une mitrailleuse jumelée, je ne me souviens plus de ce qu'était l'armement des LCVP. A BenTré les équipages de ces péniches étaient en majorité formés de deux gendarmes. Arrivés de leur brigade en France, en ignorant tout de l'Indochine et de la marine, sans autre préparation, ils se retrouvaient commandants d'une péniche de débarquement en train de patrouiller dans les marécages d'une zone infestée de V.M. Miracle de la Gendarmerie, tout se passait comme s'ils n'avaient toujours fait que cela!

-**les escorteurs.** Je parle d'escorteur sans être sûr qu'il s'agissait bien d'un tel navire. Ceux qui ont participé à nos opérations étaient assez gros pour avoir une tourelle de quelques canons dont je ne me rappelle plus le calibre. La plupart du temps il s'agissait du "Commandant Pimaudan". J'ai beaucoup apprécié que les quatre ou cinq fois où un escorteur est venu, à la fin d'une de nos opérations, me chercher avec le commando, son équipage, au lieu d'être dégoûté par notre saleté, nous avions pataugé dans la vase quelques fois pendant des jours et nous sentions mauvais, commençait par nous offrir à manger, puis mettait les douches à notre disposition et, en ce qui me concerne, le commandant de bord m'offrait systématiquement sa propre cabine. Je ne sais où il allait se coucher. C'était merveilleux de se plonger dans des draps propres, bien au sec. Cette offre était d'autant plus remarquable que je salissais certainement tout ce que je touchais et que la cabine devait, après mon départ, avoir une bien mauvaise odeur de vase. Tous les officiers de marine avec lesquels j'ai été en contact étaient remarquables. Manifestement le concours alors très difficile de l'Ecole Navale et la formation dans cette école permettaient de recruter et de former une élite.

➤ **Résident en de-hors de Ben Tré**

En dehors de BenTré le Secteur comprenait ce qui était désigné comme étant un quartier et, évidemment, de nombreux postes en brousse.

❖ **Le quartier de Giong Trom**

Le quartier était celui de Giong Trom commandé par le Capitaine Gerald et tenu par un escadron de gendarmerie renforcé de partisans. Giong Trom était un gros village situé à une quinzaine de kilomètres de BenTré sur une route allant plus au sud-est vers Ba Tri. Il lui restait quelques maisons en dur. Pour autant que je me souviens le "quartier" occupait un morceau du village dont les habitants avaient été expulsés par la Légion Etrangère lorsqu'elle y avait installé un détachement. Le "quartier" était entouré d'un retranchement en terre construit par la Légion. En dehors évidemment de l'armement de base, quelques fusils mitrailleurs et fusils, je ne parle pas des mitraillettes MAS car tous ceux qui en étaient dotés s'en méfiaient puisque leurs munitions avaient été sabotées en France avant de nous être envoyées, en dehors donc de cet armement de base, l'escadron de Giong Trom possédait deux mitrailleuses, une de 12,7 et une de 20, ainsi qu'un mortier de 81 .

❖ **Les postes en brousse**

En Cochinchine, en 1948, une des techniques de pacification consistait à installer des postes, soit près d'un village dont ils assuraient théoriquement la tranquillité, soit en un point stratégique, carrefour de route, gué le long d'un arroyo, etc. Ils étaient tenus par une petite garnison de 10 à 20 hommes, en général un européen chef de poste et des partisans. Situés à plus d'une dizaine de kilomètres les uns des autres ainsi que de toute troupe amie, ils ne pouvaient, en cas d'attaque, espérer l'arrivée

d'un secours avant plusieurs heures. Fallait-il encore qu'ils aient pu joindre le Secteur par radio ce qui supposait, non seulement que leur appareil fonctionne, mais surtout qu'une veille soit assurée au Secteur. Nous verrons, quand je parlerai de la mort du partisan Thach Ka, qu'il n'en allait pas toujours ainsi.

-leur armement

L'armement des postes était toujours très sommaire: quelques fusils et, au maximum, un fusil mitrailleur. La raison non dite de cette insuffisance était que le V.M. aurait pu s'emparer d'armes automatiques après avoir conquis le poste. Mais, faute d'un armement suffisant, chaque poste était une cible magnifique. Il pourrait donc paraître surprenant que si peu d'entre eux soient tombés si l'on ne tenait pas compte de ce que chaque poste vivait en symbiose avec le village qu'il protégeait. Les partisans, leurs femmes et leurs enfants qui s'y logeaient en étaient en majorité originaires. Ils savaient tout de ce qui se passait dans les environs. De plus, comme le château fort du moyen âge, le poste servait de refuge aux villageois lorsque l'activité V.M. devenait menaçante. Mais, surtout, nos gendarmes chefs de poste, d'eux mêmes, car je ne me souviens pas qu'ils en aient reçu l'ordre, organisaient et surveillaient les marchés, assuraient la police, servaient quelques fois de juges de paix, etc. Leur formation et leurs qualités étaient telles qu'ils étaient très vite respectés par les habitants, ce qui vraisemblablement explique qu'il n'y ait eu, en 1948, dans le Secteur, qu'un seul poste conquis par les viêts. J'en parlerai tout à l'heure. L'envers de la médaille est que, bien souvent, nos gendarmes, après avoir vécu pendant de longs mois au milieu de la population locale, sans autre occasion de rencontrer un européen que celle que leur procurait l'arrivée du ravitaillement, en général une fois par semaine, s'imprégnaient de la culture du pays au point de s'"asiatiser". Certains refusaient même d'être relevés.

-deux souvenirs

Je voudrais citer deux de mes souvenirs concernant les contacts du commando avec des postes

Tout d'abord un souvenir amusant (ou triste). Au cours d'une patrouille, j'avais fait prendre quelque repos au commando dans un poste près duquel nous passions. Le chef de poste m'avait dit que sa radio était en panne. Fort de mon diplôme d'Ingénieur Radio je lui ai demandé de me faire voir son appareil. Un appareil radio, à l'époque, comprenait des lampes volumineuses, diodes, triodes, pentodes, de faible durée de vie comparée aux critères actuels.

La défaillance de l'une d'entre elles mettait en panne l'ensemble, mais alors elle était éteinte et il était facile de la repérer. J'ai ouvert l'appareil, une lampe n'était pas allumée. Le chef de poste avait une lampe de rechange. J'ai changé la lampe défectueuse (il est inutile évidemment d'être ingénieur radio pour changer une lampe). La radio a aussitôt fonctionné suscitant l'enthousiasme des habitants du poste qui étaient ainsi de nouveau reliés au monde ami. En revenant à Ben Tré une lettre m'attendait me demandant de bien vouloir désormais m'occuper de mon commando et non pas des transmissions du Secteur!!!

Je voudrais citer maintenant un autre souvenir qui concerne le danger couru par les postes. Un beau matin, au cours d'une patrouille, je passais avec mon commando près du poste de Luong Quoi situé le long d'un ruisseau près de la route Ben fort -Giong Trom. Sur le côté opposé à celui du poste, il y avait, dans la boue, tout le long du ruisseau, des traces fraîches de milliers de pas. Manifestement un bataillon viêt-minh était passé par là, pendant la nuit, sans se faire remarquer. Cela semble étrange. Ou le partisan de garde était de mèche avec le V.M. et cette hypothèse peut être corroborée par les circonstances de la prise de ce poste qui, comme je le dirai à la fin du prochain chapitre, a été pris par trahison quelques jours plus tard, dans la nuit du 23 au 24 Septembre 1948. Ou, ce qui est également vraisemblable, en voyant cette masse d'hommes qui défilait silencieusement à quelques dizaines de mètres sans manifester l'intention de traverser la rivière, la sentinelle avait préféré ne pas donner l'alerte pour ne pas déclencher un combat dont l'issue tragique était prévisible. J'ai lancé le commando à la poursuite de ces viêts, mais, comme nous avions quelques heures de retard et qu'ils se dirigeaient vers une partie sèche où leurs traces disparaissaient, nous ne les avons pas retrouvés.

SECTION II -Le 1° Commando Franco-Vietnamien

A. Son personnel

Comme je l'ai déjà dit la plus belle unité du Secteur de Ben Tré était évidemment le 1° Commando Franco-Vietnamien. Il avait été créé en Mars 1948 par le lieutenant de Gendarmerie Xerri, un pied-noir promu officier pendant la seconde guerre mondiale.

➤ L'encadrement

A mon arrivée l'encadrement du commando se composait de 8 européens, 2 coloniaux et 6 militaires de la Gendarmerie. J'étais un des 6 militaires de la Gendarmerie.

❖ Autres affabulations d'E. Bergot,

Quand E. Bergot parle dans son livre de Xerri et de moi, il écrit des contrevérités qui montrent le peu de sérieux de son travail. Pour E. Bergot «j'étais un camarade de promotion de Xerri». Or il ne peut s'agir de la promotion d'une Ecole Militaire puisque je sortais de Saint-Cyr et Xerri sortait du rang. Il ne peut s'agir non plus de notre promotion au grade de Lieutenant puisque j'étais plus ancien dans ce grade que ne l'était Xerri ce qui, entre autres, rend ridicule l'affirmation de Bergot selon laquelle j'aurais été l'adjoint de Xerri à la tête du commando. Bergot va jusqu'à préciser (page 148), en parlant de la blessure de Xerri, que: «(Xerri) évacué dès l'aube est aussitôt remplacé par le Lieutenant Moreau». Or Xerri a été blessé le 24 Mars 1948 et je ne suis arrivé en Indochine, à bord du Maréchal Joffre, que le 30 Mai 1948. Si l'on en croit Bergot je suis donc capable d'être le même jour, et dans mon escadron à Maison Carrée, en Algérie, et à quelques milliers de kilomètres de là en Indochine. Pire ! Bergot écrit: «dès le jour de la blessure de Xerri ... , avec Moreau, et en attendant le retour du Lieutenant (Xerri), le commando va poursuivre ses missions et augmenter son palmarès». L'assertion «en attendant le retour du Lieutenant Xerri» laisse croire, ce qui se confirme à la lecture de la page 140 où Bergot écrit «le lieutenant Xerri est parti, rapatrié, à la fin du mois de septembre; le lieutenant Moreau, devenu son adjoint, prend, en titre, le commandement du commando», que Xerri, bien que grièvement blessé et à l'hôpital, est resté, jusqu'à son rapatriement, en Septembre 1948, le chef nominal du commando. Ce qui est

également ridicule. Aussitôt après la blessure de Xerri, le commando a été officiellement commandé par le gradé le plus ancien, le maréchal des Logis Chef Broueil, nommé pour ce faire «adjudant à titre fictif». Broueil a gardé ce commandement jusqu'à mon arrivée officielle, le 23 Juin 1948. Comble de la stupidité, Bergot écrit que j'étais «aussi blond que Xerri était brun» or j'ai toujours été brun comme les rares cheveux qui me restent le démontrent. Il dit également que j'étais «aussi placide que Xerri était fougueux», ce qui est, j'en suis sûr, contraire à l'opinion que j'ai toujours laissée. Pour en terminer avec cette question je voudrais signaler que je n'ai rencontré Xerri, pour la première fois, que plusieurs années plus tard, en Algérie. E. Bergot a écrit là un mauvais roman.

❖ Les chefs de Section

Le plus haut gradé des cinq autres militaires de la Gendarmerie était, le Maréchal des Logis Chef de Gendarmerie Broueil, adjudant à titre fictif. Cet homme sûr et courageux a, au total, eu le commandement du commando plus longtemps que chacun des officiers qui ont été nommés à sa tête. En effet, entre deux affectations d'officiers, le Secteur n'hésitait pas à lui Confier, bien qu'il n'ait été réellement que Maréchal des Logis Chef, le commandement de cette unité de plus de cent hommes. Cela évitait de faire appel à un des officiers de l'état-major ou des Services de BenTré qui tous, évidemment, étaient indispensables où ils se trouvaient. Les quatre autres gendarmes, Campet, Datcharry, Jayet et Furbeyre, avaient été nommés maréchaux des logis-chef à titre fictif. Campet commandait la section d'annamites du PC, Datcharry était son adjoint. Jayet commandait la section de cambodgiens, Furbeyre l'autre section d'annamites.

- Broueil a commandé le commando plus longtemps que n'importe quel officier.
- L'adjudant partisan était un chef remarquable.
- Furbeyre qui commandait la section d'annamites casernée près de BenTré avait été pendant la campagne 1939-1940 un volontaire des corps francs. Il avait alors été cité plusieurs fois dont une à l'ordre de l'Armée. Il était père de cinq enfants.
- Campet commandait la première section d'annamites, celle dont je partageais le casernement.
- Jayet commandait la section de cambodgiens.
- Datcharry était l'adjoint de Campet. Il logeait dans le même casernement Fatigué il quittera le commando au début de septembre 1948 et sera remplacé par le Gendarme Receveur qui sera tué en décembre 1948..
- Bernard était un des deux caporaux détachés au commando par l'infanterie coloniale.

Enfin étaient affectés au commando deux caporaux détachés par la coloniale, Bernard et Dalmasso. Ils avaient échoué là je ne sais comment. Ils étaient courageux certes, mais ils noyaient leur solitude et leur désespoir dans l'alcool de choum. Peu après mon arrivée Dalmasso avait reçu une balle dans la jambe si bien qu'il n'est revenu au commando que vers la mi-Août et, sa blessure n'allant pas mieux, il a fini par être rapatrié. Il sera remplacé, fin Août, par le gendarme Boueil. Un jour où Bernard et Dalmasso étaient ivres, ils sont venus me trouver armés d'une mitraillette et m'ont demandé je ne sais quoi. Comme je le leur refusais, Bernard m'a braqué son arme sur le ventre. Je la lui ai arrachée. Ils n'ont pas osé appuyer sur la gâchette. Pour les punir d'un tel acte d'indiscipline, il ne pouvait être question de les envoyer dans une unité plus exposée que ne l'était le commando car il devait s'en trouver bien peu et, d'autre part, c'était de bons soldats, je les ai donc fait attacher nus, pendant deux heures, à un arbre, au soleil, près d'une fourmière de fourmis rouges, spectacle que les femmes des partisans ont trouvé particulièrement réjouissant. Ils ne m'en ont pas voulu. Mes gradés m'ont dit plus tard que, le jour de ma blessure, Bernard, pour me dégager, s'est levé et a tiré au F.M., à l'épaulée, debout sur la piste, formant ainsi une cible magnifique pour les V.M. qui l'ont abattu.

Il faut également rappeler que l'encadrement comprenait un «adjudant partisan», l'adjudant Thach Phuong, nommé par la Légion Etrangère à ce grade sans valeur dans la hiérarchie française. Il commandait en donnant ses ordres en un allemand déformé, mais parfaitement compris des partisans tant l'empreinte de la Légion Etrangère restait forte. C'était un chef de groupe remarquable en lequel il était possible d'avoir toute confiance. Il avait une position fautive car les ordres du Secteur interdisaient de confier un FM à un partisan de peur qu'il ne parte chez les Viet avec son arme. Cependant, souvent, je l'ai envoyé avec son groupe monter des embuscades en emportant un FM et je n'ai jamais eu de problèmes. La position de la France vis à vis de ces soldats qui se battaient pour elle était d'une ambiguïté stupide.

➤ Les partisans

❖ Une symbiose entre annamites et cambodgiens

Le 1° commando, dit franco-vietnamien, était essentiellement vietnamien puisque sur un effectif de 120 hommes il ne se trouvait que 8 français. Tous les autres combattants du commando, nos partisans, avaient été recrutés le plus souvent par la Légion Etrangère lorsqu'elle était à BenTré. Parmi eux se trouvait un certain nombre de viêt-minh ralliés, mais, contrairement à ce que dit E. Bergot, je peux affirmer que pas un seul rallié n'a été affecté au commando entre le 1° Juin 1948 et le 30 Septembre 1948.

Tous les partisans étaient originaires du delta, si bien que, contrairement à ce que dit E. Bergot, le commando comprenait plus d'annamites que de cambodgiens. La proportion des uns et des autres correspondait à peu près à celle des cambodgiens et des annamites habitant le delta et se retrouvait dans l'organisation du commando en trois sections: deux d'annamites et une de cambodgiens. Cette superposition de deux races avait des origines historiques. Avant l'arrivée des français, le delta du Mékong avait été chaudement disputé entre cambodgiens, les premiers occupants, et annamites, les envahisseurs. Les atrocités commises pendant ces invasions faisaient que les uns et les autres avaient toutes les raisons de se haïr. Cependant, dans le commando, leur haine du communisme était plus forte que celle résultant de leur histoire commune. Souvent le V.M. avait assassiné tout ou partie de leurs parents. Et, au fur et à mesure des combats livrés au coude à coude, une franche camaraderie s'était instaurée.

Lorsqu'un commando était en danger, qu'il soit cambodgien ou annamite, tous les autres se précipitaient pour lui porter secours. Le commando formait une famille très étroitement unie et solidaire.

Pour des raisons de sécurité, les partisans vivaient avec femme et enfants dans le casernement de la Section à laquelle ils appartenaient. Ce casernement était formé de gigantesques dortoirs où chaque famille, ne disposant que d'un lit et de quelques mètres carrés, ne pouvait guère s'isoler. Chaque femme faisait sa popote sur des réchauds de fortune.

Je pense que les camps de boat-people doivent ressembler à ce qu'étaient ces casernements.

De temps en temps des disputes éclataient, mais elles étaient assez rares. L'hygiène était très sommaire et, dans l'avant dernière lettre que j'ai adressée à Mamette, le 27 septembre, je lui dis que je vais profiter de ce que je viens de recruter plusieurs partisans pour faire construire une nouvelle paillote avec des latrines qui cette fois seront convenables, paillote que je voulais entourer d'un pare-balles et de créneaux.

❖ utilisation de nos prisonniers

Bien qu'il ne s'agisse pas de partisans, une mention particulière doit être faite des prisonniers V.M. que nous utilisons. Pendant nos patrouilles et opérations, quatre d'entre eux portaient notre appareil radio et sa batterie, à l'époque lourds et encombrants, et un autre portait mon sac à dos avec mes affaires personnelles. En opération ils vivaient comme nous, dormaient comme nous et, non seulement ils n'ont jamais manifesté l'intention de s'enfuir, mais, de plus, bien souvent, au combat, quand les choses tournaient mal, ils n'hésitaient pas à prendre le fusil d'un blessé ou d'un mort et de tirer sur leurs anciens camarades V.M. il est vrai que si ceux-là s'étaient emparés d'eux ils les auraient immédiatement tués⁹. Nous utilisons toujours les mêmes et celui qui portait mon sac, un grand garçon par rapport à la taille habituelle des indochinois, m'était très dévoué. Il paraît que pendant le combat où j'ai été blessé il s'était emparé d'un fusil et tirait comme un diable sur les vagues d'assaut V.M.

Lorsque nous étions à BenTré il couchait et vivait avec les partisans, dans leur casernement, sans surveillance spéciale. La plupart de nos partisans, anciens V.M., étaient d'ailleurs d'anciens prisonniers ayant «travaillé» dans ces conditions pour le commando.

Il me souvient d'un prisonnier qui n'arrêta pas de pleurer car sa jeune femme devait accoucher au moment où il avait été capturé et il n'en avait pas de nouvelles. Comme c'était une recrue mobilisée d'office par le V.M., je l'ai pris en pitié, l'ai fait libérer et lui ai donné un peu d'argent pour retourner chez lui.

Mon boy avait, lui, une autre idée de l'utilisation des prisonniers. Pendant les rares moments où nous étions au repos à BenTré il allait en chercher deux ou trois et, tranquillement couché sur le sol, le fusil sur le ventre, il les regardait laver mon linge dans le marigot, près de notre cantonnement. Le fait d'évoquer mon boy dont je ne me rappelle pas le nom car tout le monde l'appelait simplement "Boy", m'amène à parler de deux partisans qui m'étaient constamment attachés, Boy et un autre, dont le nom ou le surnom, je ne sais plus, était Lack. L'un ou l'autre, et souvent les deux, ne me quittaient jamais de plus d'un pas. A BenTré, le soir, ils m'attendaient à la sortie du mess. Ils me suivaient avec mon porteur lorsque nous marchions en opération. Lack était relativement petit pour un annamite, mais il était malin comme un singe. J'ai appris, quelques mois après avoir été rapatrié, que les Viêts l'avaient pris, l'avaient torturé et lui avaient crevé les yeux. La France évidemment est restée indifférente à l'assassinat de ces soldats qui avaient donné plus que leur vie pour elle. J'ignore ce qu'est devenu Boy. Je me souviens lui avoir proposé de le ramener en France avec moi à la fin de mon séjour, j'ignorais évidemment qu'elles en seraient les conditions, et il m'avait alors répondu qu'il ne voulait pas quitter sa «maman». C'étaient encore de grands enfants.

Pendant les quatre mois que j'ai passés à la tête du commando, tous nos partisans, qu'ils aient été ou non des V.M. ralliés, nous ont été fidèles, souvent jusqu'à la mort, et nous, les français de France du commando, leur devons d'avoir survécu à bien des situations catastrophiques. Je leur rends un vibrant hommage. Ils étaient bien plus français que bien des français et le sang qu'ils ont versé pour la France aurait dû leur valoir à tous, en plus de la reconnaissance de la nation, la nationalité française.

➤ Le pillage en zone viêt-minh

Les conditions de vie de nos partisans étaient dramatiques. Ils ne recevaient qu'une solde ridicule, bien inférieure à celle d'un simple soldat français. Ils n'étaient, ni nourris, ni habillés.

S'ils venaient à être tués en opération leur femme ne recevait aucune compensation et était tout simplement renvoyée du casernement. Pendant mon commandement j'ai essayé d'atténuer la dureté de ces conditions. J'ai organisé des collectes pour donner un peu d'argent à chaque femme d'un partisan tué ou blessé. D'autre part, à l'enterrement de chacun de ceux qui étaient mort au champ d'honneur, j'ai prononcé son éloge. J'ai l'impression que les familles étaient sensibles à mes pauvres paroles, peut être parce qu'elles venaient vraiment de mon cœur.

Mais il fallait bien que les partisans vivent, aussi avaient-ils une solide réputation de pilleurs. Il faut tout de suite noter que les gradés exerçaient une surveillance extrêmement active pour éviter que, dans les zones «pacifiées», de tels actes ne puissent se produire et que, dans les zones viêt-minh, toutes les fois où des habitants restaient dans un village que nous traversions, leurs paillotes soient soigneusement respectées. A titre de précaution je plaçais pendant le temps de notre passage une sentinelle devant chacune d'elles.

Dans les habitations vides de la zone viêt-minh il était à peu près impossible de savoir si les partisans, en fouillant les paillotes pour voir si un VM n'e s'y cachait pas, n'en profitaient pas pour récupérer ce qu'ils pouvaient. De toutes façons cela ne pouvait pas être bien important si j'excepte les canards et autres petits cochons gris dont ils s'emparaient au cours d'une opération. Je fermais les yeux sur ces menus larcins à condition qu'ils ne gênent pas la marche du commando.

Cette évocation du vol de petits cochons en zone viêt-minh me fait penser à une autre affaire qui, n'ayant cependant pas eu lieu en zone V.M., m'avait, j'ose le dire, plus amusé qu'irrité. Dans BenTré un magnifique cochon avait eu l'outrecuidance de venir se promener juste devant l'entrée du cantonnement de la Section d'annamites de Furbeyre. De ma porte, je vis la sentinelle, sans augmenter son pas, organiser ses allers et venues de telle façon que chacune d'elles repoussait le cochon un peu plus près de la porte du cantonnement à l'intérieur duquel, au bout d'un petit moment, il se retrouva, évidemment tout à fait par

⁹ Les troupes communistes n'admettent pas que leurs soldats puissent être faits prisonniers. Il n'y a qu'à voir le sort réservé par Staline, après la guerre, aux prisonniers soviétiques faits par les allemands

hasard. Pour ne pas avoir de problèmes avec les habitants de BenTré je fis relâcher ce magnifique animal qui aurait certainement nourri une partie des familles de chez Furbeyre pendant quelque temps.

La rigueur de ma position n'était pas courante. L'affaire suivante montre d'ailleurs que ma politique n'était pas celle suivie dans nombre des autres unités. Un jour que nous étions en opération dans la région de Ba Hien, notre radio étant en panne, le commando s'était vu affecter un groupe radio d'indochinois de la GVNS. En traversant un village mes partisans m'ont amené une chinoise éplorée car tous ses bijoux venaient de lui être volés. Sachant qu'il ne pouvait s'agir de mes partisans car ils ne m'auraient pas désobéi en pillant une paillote habitée, j'ai interrogé le groupe de la GVNS. Rapidement l'un de ses membres m'a été désigné comme étant l'auteur du vol. Je lui ai demandé de redonner à la chinoise les bijoux qu'il lui avait volés. Comme il niait être le voleur je lui ai fait quitter toutes ses affaires personnelles.

Pour qu'il soit bien visible de tous je l'ai amené sur le sommet d'un petit pont au dessus d'un arroyo. Je l'ai fait mettre à genoux. Je lui ai alors dit que je lui ferais sauter la tête si, dans deux minutes, les bijoux volés n'étaient pas restitués. Tout le commando retenait son souffle.

Moins de deux minutes après, les autres partisans de la GVNS rendaient à la chinoise ses bijoux. S'il n'en avait pas été ainsi je n'aurais pas hésité à mettre ma menace à exécution. Un commando en zone ennemie ne peut tolérer un acte de désobéissance. Bien longtemps après, je sais que ma position était la bonne, mais je remercie le ciel de ne pas avoir eu à tuer un homme de sang froid, ce qui ne m'est jamais arrivé. Lorsque l'on commet un tel acte, même justifié par une situation de guerre, le remord doit vous poursuivre jusqu'à votre mort.

Ce pillage en zone ennemie faisait l'objet de bien des discussions. Voici une copie des points 3 et 4 d'une lettre que j'ai adressée sur le sujet au Colonel commandant le Secteur, vraisemblablement au début d'août. J'ai retrouvé cette seule partie du brouillon de la lettre dans les affaires que mes gradés m'ont envoyées en France après ma blessure. Ce morceau de lettre, dont le début a été perdu, me semble très caractéristique de ma position concernant le maraudage de mes partisans.

«3°de sentir leur honnêteté mise en doute (il s'agissait de mes gradés venant de la gendarmerie). Les partisans s'engagent au commando par haine du communisme, mais il leur faut bien vivre et, pour cela, étant donné que leur solde est ridicule, ils doivent piller. On se voit malheureusement obligé de fermer les yeux devant une telle évidence. Mais nos gradés, anciens gardes républicains ou gendarmes, en souffrent dans leur conscience. Pour une fois la troupe n'est pas à l'image de ses chefs, comme nos chers camarades, embusqués dans les états-majors, se font un plaisir de le dire (je ne pense pas que cette dernière phrase ait figuré sur l'original).

4°Le commando s'honore d'être utilisé pour les missions les plus périlleuses. A qui risque beaucoup la chance sourit. Cela lui vaut quelques belles surprises: en moins de deux mois une mitraillette, d'importants documents, une cartoucherie, un commissaire politique V.M. de très haut rang, etc., sans compter une cinquantaine de prisonniers. Le silence fait sur ces captures comparé au scandale occasionné par les pillages en zone rebelle n'est pas une des moindres causes de découragement.

Je rappelle que ces captures ont été faites après un nombre respectable d'accrochages où le commando a malheureusement laissé blessés et morts.

.../...Or nos seules armes valables sont le fusil, la grenade et le poignard (je fais sans doute ici allusion à l'hétérogénéité, la vieillesse de nos F.M., le manque de chargeurs, et à l'impossibilité d'utiliser les mitraillettes, leurs munitions étant sabotées).

.../...Le Maréchal Montgomery disait «Pour maintenir le moral d'une troupe qui se bat il faut sans cesse parler de son courage et feindre de mépriser ceux de l'arrière et des bureaux. Malheureusement il n'en allait pas ainsi à BenTré.

B. Son cantonnement

Les trois Sections du commando étaient logées, le long de la route de My Tho à BenTré, dans trois cantonnements qui avaient été créés par la Légion Etrangère. L'encadrement européen habitait avec ses partisans. Dans l'ancien stade de BenTré était installée la Section des cambodgiens commandée par le Chef Jayet. L'adjudant Broueil et les deux caporaux de la coloniale habitaient avec eux. Nos prises d'armes avaient lieu devant le stade et, sur les photos, il est possible de distinguer un immense parterre de ciment sur lequel figure un dallage en couleur représentant l'insigne du 2° Régiment Etranger de Cavalerie qui avait ainsi marqué son passage. Les deux autres Sections, celles formées exclusivement d'annamites, logeaient chacune dans une maison particulière agrandie de dortoirs par la Légion pour la rendre suffisamment vaste. Ces deux maisons étaient situées de part et d'autre du stade. La Section de Furbeyre occupait la maison la plus proche de BenTré, l'adjudant partisan y habitait. La Section de Campet, avec laquelle j'habitais, occupait la maison située de l'autre côté du stade, à l'entrée de BenTré. Dans cette maison que bordait au nord, donc à l'opposé de BenTré, une cocoteraie assez touffue, les légionnaires avaient installé quelques meurtrières dont une dans un mur de protection construit sur le perron, mur qui apparaît très nettement sur les photos.

➤ **Mon installation**

❖ **La pièce principale**

❖ **Ma chambre**

Je disposais, comme chaque gradé, d'une petite chambre. En entrant dans la pièce principale qui pouvait avoir une vingtaine de mètres carrés, ma chambre se trouvait à droite, celle de Datcharry au fond et celle de Campet à gauche. Ma chambre avait 2 m 50 par 3 mètres. En dehors de ma cantine qui me servait de table de nuit, elle était meublée d'une armoire et d'un lit de style moderne, ayant vraisemblablement appartenu à l'ancien propriétaire, dont personne ne savait ce qu'il était devenu après l'appropriation de sa maison par la Légion Etrangère. L'armoire à trois portes avait celle du milieu vitrée. Sur le lit, totalement en

bois laqué, était directement placée une simple natte sur laquelle je couchais, uniquement revêtu de mon pyjama et sans utiliser de draps. Comparé aux matelas, sommiers et autres douceurs auxquelles sont habitués les occidentaux cela peut sembler primitif. En fait il s'agissait d'hygiène. Dans un pays tropical où n'existait pas la climatisation et, bien plus, dans un casernement où vivaient entassées deux cents personnes, hommes, femmes, enfants, il aurait été impossible d'empêcher que la literie soit envahie par toute sorte d'insectes, notamment par des punaises.

Malgré cet aspect spartiate et hygiénique, il me souvient qu'un certain jour d'août Campet m'avait dit qu'il fallait faire quelque chose contre les punaises qui nous avait envahis.

Comme je ne le croyais pas, il me conduisit dans ma chambre et me montra des colonies de punaises sur ma moustiquaire. Je n'avais pas senti leurs piqûres, vraisemblablement car la fatigue me faisait dormir si profondément que j'y étais insensible. J'ai fait acheter plusieurs bidons de pétrole que nous avons répandus à travers le casernement. Les moustiquaires ont toutes été désinfectées et nous avons eu la paix de ce côté là, au moins jusqu'au jour de ma blessure.

J'étais jeune et, comme j'étais fatigué, les rares fois où, n'étant pas en opération, je pouvais coucher non pas «dans» mon lit, mais «sur» mon lit, j'y ai toujours parfaitement dormi.

Ce qui montre combien je pouvais dormir est l'incident suivant. Une nuit où nous étions au repos à BenTré, des V.M. ont tiré une roquette en visant vraisemblablement ma fenêtre. Les partisans, alertés par la détonation de départ, ont trouvé la roquette non explosée, dans le jardin, à trois mètres de ma fenêtre. Je ne m'étais aperçu de rien. Heureusement le tir avait été trop court. Il était écrit que je ne serais pas tué en Indochine.

❖ mes animaux : Bobby et Cricri

Comme je l'ai déjà dit, la sécurité active était obtenue notamment en tendant des embuscades aux V.M. qui auraient pu se déplacer aux environs de notre casernement. Plus loin, en décrivant mon premier combat, je parlerai de l'une d'entre elles au cours de laquelle le commando prit aux viêts une mitrailleuse Thomson. Mais l'effet de surprise nécessaire à toute embuscade ne pouvait être réalisé que si nos sorties étaient aussi silencieuses que possible, ce que n'avaient pas compris les chiens des environs qui, du temps de Xerri, mon prédécesseur, les saluaient par des aboiements intempestifs. Xerri avait résolu la question en donnant une prime à tout partisan qui lui en rapportait un cadavre. Comme les chiens étaient pour les partisans une nourriture aussi normale que les cochons ou les canards, il est inutile de dire qu'à mon arrivée il n'y avait plus de représentants de la gens canine à plusieurs kilomètres à la ronde.

Peu après, je ne sais par quel hasard, un pauvre toutou est venu en quelque sorte nous demander asile. Il était petit, tout blanc et avait le poil ras. Je l'ai adopté et l'ai appelé Bobby. Il n'était évidemment pas question de toucher au chien du patron, même s'il était dodu à point. Bobby me suivait partout quand j'étais au repos à BenTré, jusqu'au mess des officiers dont il revenait souvent avec une capote anglaise gonflée, attachée à la queue par quelque lieutenant facétieux. Madame Teulière faisait la dégoûtée en le voyant ainsi affublé et j'avoue que nous trouvions cela amusant.

Bobby avait une rivale, Cricri, notre guenon, qui, elle aussi, avait été trouvée dans notre casernement bien avant mon arrivée. Pour des animaux à demi sauvages ce casernement à la lisière de BenTré, était la première maison qu'ils rencontraient en venant de la rizière ou de la cocoteraie ce qui, je pense, explique qu'ils y soient venus se réfugier. Bobby et Cricri passaient une partie de la journée à se disputer. Cette diablesse de Cricri profitait de l'inattention de Bobby pour venir lui tirer les oreilles et, sans attendre sa réaction, se sauver dans une branche ou sur le haut d'un meuble d'où, ensuite, elle le narguait. Une photo la montre en train de se livrer à cette distraction. Mais ils se mettaient toujours d'accord pour venir se faire caresser, tous les deux ensemble, sur les genoux de l'un d'entre nous. Après ma blessure, Campet a gardé Bobby avec lui et, m'a-t-on dit, il a essayé de le ramener en France à la fin de son séjour, mais, sur le bateau, Bobby se serait jeté à la mer par accident. Pauvre petit Bobby ! Quant à Cricri personne ne m'a jamais dit ce qu'elle était devenue.

❖ mes dépenses

Grâce aux lettres que j'envoyais à Mamette je peux reconstituer mes dépenses à BenTré.

Ma solde était de 35.000 francs. Je donnais 8.500 francs par mois à la popote des officiers où j'allais prendre mes repas quand je me trouvais à BenTré. Comme le commando était la plupart du temps en opération je devais faire faire des économies au popotier. Je donnais 1.700 francs par mois à mon boy pour entretenir mes affaires. Je consommais 2 à 3.000 francs par mois en apéritifs et autres champagnes, vins vieux, etc. Cette somme est énorme, mais boire était notre seule distraction lorsque nous étions à BenTré et tout était prétexte pour organiser une beuverie. J'envoyais 17 à 18.000 francs chaque mois à Mamette.

Dès la fin du mois de juin, je m'étais fait faire une tenue blanche par un tailleur chinois de BenTré qui m'avait demandé 3.000 francs pour le tissu et la confection. Elle me servait dans quelques occasions exceptionnelles comme le 14 Juillet, mais surtout je l'emportais avec moi quand une opération devait durer plusieurs jours et, dès que nous nous arrêtions au repos pour la nuit dans les restes d'un village, je me lavais, me rasais et revêtais ma tenue blanche. Lucien Bodard trouverait certainement cela ridicule, mais je le faisais pour montrer à mes partisans que la propreté, même en opération, était une nécessité. Evidemment il fallait la transporter, mais c'était un des objets que mon prisonnier porteur mettait dans mon sac à dos.

Dans ce même sac, pour les opérations de plusieurs jours, se trouvait une moustiquaire. Pour les opérations d'une ou deux nuits je luttais contre les moustiques en gardant les deux mains dans les poches et en recouvrant ma figure d'un tissu quelconque après m'être enduit d'une drogue spéciale américaine, soi-disant anti-moustiques, mais parfaitement inefficace.

➤ Un fait divers

L'ensemble des casernements du commando étaient, de fait, le premier obstacle que des V.M., attaquant BenTré depuis le Nord, auraient à franchir. Par sa présence à l'entrée de BenTré le commando assurait ainsi une sécurité passive, mais aussi une sécurité active. La sécurité active conduisait à monter quelques embuscades pour décourager les V.M. de passer dans le coin, mais aussi à protéger les habitants du voisinage des voleurs et autres pillards qui profitaient de la guerre pour exercer leurs méfaits. Cela m'a conduit à un acte que je considère maintenant comme complètement fou, mais dont, sur le coup, je n'ai absolument pas vu le danger. Un couple de vietnamiens, assez aisés semble-t-il, vivait dans une paillote, à deux cents mètres de notre casernement. Un soir, mes partisans avaient arrêté leur fils, un garçon d'une vingtaine d'années qui avait eu la mauvaise idée, en se promenant, de tomber en plein dans une embuscade tendue, près de chez lui, par un groupe du

commando. Or c'était un ancien V.M. ayant eu les deux mains arrachées en travaillant dans une cartoucherie. Mais, sans mains, ce pauvre malheureux n'était pas dangereux, aussi je l'ai ramené chez lui.

Effusions des parents qui, mis en confiance, m'ont dit que très souvent, la nuit, des individus, pas obligatoirement des V.M., venaient chez eux pour les voler. Je leur ai proposé, si cela se reproduisait, de taper sur leur tam-tam pour que nous puissions venir à leur secours. Deux ou trois nuits plus tard, j'ai été réveillé par le tam-tam. Sans m'habiller, je me suis précipité vers leur paillote, pieds nus, en demandant à la sentinelle de m'accompagner. Après une petite course le long de la piste, je suis arrivé à la paillote, mais les voleurs, sans doute effrayés par le tam-tam, s'étaient enfuis. Ils ne sont d'ailleurs plus jamais revenus pendant que j'ai commandé le commando. Deux ou trois jours plus tard ces braves gens m'ont envoyé un magnifique fruit, quelque chose qui ressemble à une fraise, mais est aussi gros qu'un ballon de football, une espèce d'énorme mangue, mais bien meilleur. Je n'ai jamais revu de tels fruits qui devaient donc être très rares. Ces indochinois, qui se sont révélés être de fort braves gens, auraient pu être des partisans du V.M. qui aurait trouvé là un moyen magnifique de me faire tomber dans une embuscade. J'ai eu raison de leur faire confiance, mais, lorsque j'y pense aujourd'hui, j'en frissonne. Pendant tout mon séjour à Ben Tré je n'ai d'ailleurs jamais imaginé que je courais un danger quelconque et je sais que mes gradés étaient aussi imperméables au danger que je l'étais, ce qui explique peut-être que nous ayons pu nous tirer de situations où tout semblait perdu.

C. L'armement du commando

Le commando, unité légère, n'avait aucun véhicule, même pas une jeep pour son commandant, je sais que je n'en aurai pas eu vraiment besoin, mais chaque commandant d'une unité stationnée à Ben Tré, GrNS, tirailleurs, en avait une et elle ne leur était pas plus utile que ne l'aurait été la mienne!!!

➤ **Ses fusils mitrailleurs (FM)**

Nous avions 5 fusils mitrailleurs: trois FM 24-29, un Brenn-Carrier, venant des vieux stocks de l'armée anglaise et un vieux Lewis américain. Ces FM ne tiraient pas tous les mêmes munitions ce qui interdisait au combat de passer les chargeurs de l'un à l'autre. D'autre part, nous n'avions que 7 chargeurs par F.M. alors que la dotation réglementaire était de 20¹⁰. Les partisans ayant une tendance très nette à appuyer sur la gâchette sans trop viser, il y avait systématiquement des trous dans le feu. Les Viêts, et ce fut notamment le cas le jour de ma blessure où ils étaient remarquablement bien commandés, profitaient de ce moment pour lancer leurs assauts. Il faut dire également que le Lewis était approvisionné à l'aide d'un barillet circulaire extrêmement lourd et encombrant que, de plus, nous ne possédions qu'en un seul exemplaire. La France livrait là-bas une guerre de pauvres ce qui explique cet armement hétéroclite et démodé, mais le commando était particulièrement défavorisé puisque les autres unités du Secteur de Ben Tré avaient un armement réglementaire et homogène en F.M. et en chargeurs. A force de récriminations nous avons reçu, vers la fin du mois d'août, un mortier de 50, portable. Mais nous n'avons jamais eu d'autres armes.

➤ **Les mitraillettes et leurs munitions sabotées**

Les gradés avaient, certes, un pistolet-mitrailleur MAS, mais ils le laissaient souvent au casernement car les munitions qui nous étaient fournies pour ces armes avaient des douilles en laiton. Peut-être est-ce la raison pour laquelle une fois sur vingt environ la douille tirée se déchirait et coinçait la culasse rendant la mitraillette inutilisable. Deux explications avaient cours. Pour les uns ces munitions en laiton provenaient de stocks de munitions récupérées sur l'armée allemande, et avaient donc été sabotées, mais l'armée allemande avait des mitraillettes autrement plus solides et puissantes que nos vieilles MAS. Pour les autres, il s'agissait d'un sabotage¹¹ des ouvriers communistes de nos manufactures qui préféraient voir tuer des soldats français plutôt que des viêt-minhs. Dans tous les cas il était indigne du commandement d'accepter que de telles munitions soient fournies à ses troupes. Pour les gradés, partir en opération en étant armés d'une mitraillette était jouer à la roulette russe, aussi ils ne prenaient très souvent qu'un simple fusil.

Le problème posé par les munitions défectueuses de nos mitraillettes me rappelle une action de bravoure un peu folle de Jayet. Au cours d'une opération, je ne sais plus dans quelles circonstances, Jayet et moi nous sommes trouvés, seuls, sur une bande de terrain sec, le long d'une cocoteraie. Nous nous demandions où étaient passés les partisans sachant que la section de Furbeyre était comme à l'habitude, partie fureter au loin, mais la section de Campet et celle de Jayet étaient hors de notre vue. Jayet avait sa mitraillette et quelques grenades. Je n'avais que mes grenades. Tout à coup est apparu sur une piste sortant de la cocoteraie, en face de nous, un indochinois tout habillé de noir qui dissimulait quelque chose derrière son dos. Nous l'avons pris pour un de nos partisans. Arrivé à une dizaine de mètres il a tiré sur nous à la mitraillette. C'était l'objet qu'il cachait. Il nous a manqués. Vraisemblablement, malgré son courage, car il lui en fallait pour s'approcher à ce point, il a dû trembler en tirant. Jayet a essayé d'ouvrir le feu sur lui avec sa mitraillette mais, évidemment, elle s'est enrayée. Il s'est mis alors à courir comme un fou, sus au V.M., en levant à bout de bras sa mitraillette pour l'utiliser comme une massue. Devant cette charge furieuse, le Viêt, au lieu de tirer à nouveau et d'abattre Jayet, s'est sauvé en courant encore plus vite. Nous ne l'avons pas rattrapé. J'ignore

¹⁰ Pourquoi une telle dotation ? Au feu, à chaque F.M. est affecté un pourvoyeur-ravitailleur dont la tâche est de remplir de cartouches les chargeurs qui viennent d'être vidés. Cela demande un certain temps. Les 20 chargeurs correspondent à ce qui peut être tiré pendant une phase active de combat sans avoir besoin de demander de nouveaux chargeurs au pourvoyeur-ravitailleur.

¹¹ Peu de gens évoquent le sabotage par les ouvriers communistes des munitions destinées aux troupes d'Extrême-Orient. Ce sabotage fait partie de ce qui ne doit pas être dit. Je trouve cependant dans le livre de J. Dalloz déjà cité, page 168, la mention suivante: «*Dans l'hexagone ... le P.C. ... a compromis l'effort militaire par des actions concrètes contre l'envoi de renforts et d'armement, actions allant jusqu'à la destruction ou la détérioration de matériel*». La note de renvoi de la même page est encore plus explicite. Je la cite: «*dans le débat parlementaire du 19 octobre 1950, Frédéric Dupont estime que 60% du matériel arrivant en Indochine a été détérioré volontairement...*, ce à quoi René Plevin, Ministre de la Défense, réplique que le sabotage n'est que marginal». Le sabotage communiste, évidemment minimisé par le gouvernement, était donc un fait connu contre lequel, autre mystère de la guerre d'Indochine, rien n'a été fait. Le silence actuel sur ces actions du parti communiste n'en est que plus étonnant. Il est vrai qu'elles doivent être considérées comme normales puisque, dans le même ordre d'idée, le kapo Boudarel a été nommé chargé de cours dans une Université parisienne. Il est permis de se poser des questions!!!

d'où il venait, mais s'il avait eu un peu plus de sang froid et si Jayet n'avait pas réagi à la vitesse de l'éclair, il nous aurait tués tous les deux.

➤ **Les fusils**

Tous les partisans avaient leurs fusils de marque française. Ils ne nous ont jamais posé de problèmes.

➤ **Les grenades**

Nous avions des grenades offensives et défensives à volonté. Nous les portions attachées directement à la ceinture, ce qu'il est possible de voir sur différentes photographies prises au cours d'opérations. Pour ma part je portais quatre d'entre elles dans des sacs enfilés dans mon ceinturon. Mamette m'avait fait faire ces sacs par le bourrelier de Chantelle.

➤ **Les armes de poing**

Mais ni les gradés, ni moi, n'avions été dotés de revolvers. Ceux-là étaient réservés aux officiers de l'Etat-Major. Ils savaient d'ailleurs brillamment les utiliser comme le montre le petit fait suivant. Le matin du 14 Juillet 1948, le commando avait défilé au cours d'une prise d'armes avec remise de décorations. A la fin de la prise d'armes, je suis allé, avec quelques uns des européens du commando, déguster un gâteau et boire du champagne dans la pâtisserie de BenTré située le long du rash. S'y trouvait déjà un officier de l'Etat Major qui venait, comble de l'ironie, de recevoir la croix de guerre des TOE, évidemment pour récompenser quelque acte de courage??? Je ne me rappelle plus son nom, mais sur la photo prise au cours de l'enterrement des morts au champ d'honneur du 16 août, il est à côté de Labrégère. Je l'appellerai X. Cette pâtisserie était largement ouverte vers le rash. Sur l'autre rive, face à BenTré, s'étendait, comme je l'ai déjà dit, une région assez touffue où il était facile de se dissimuler. Aucun membre du commando n'était évidemment armé puisque nous n'étions pas dotés d'armes de poing. X, lui, avait un magnifique revolver Mauser. Depuis l'autre rive, à 11h30 environ, pendant que nous consommions, des V.M. ont tiré sur nous au F.M. Un bolide a traversé la salle, c'était X qui allait se cacher derrière le comptoir. Je me suis approché de lui et lui ai pris de force son revolver qu'il ne voulait pas quitter. Il tremblait de peur. J'ai tiré vers l'autre rive avec cette arme qui ne portait pourtant qu'à 150 mètres, longue portée pour un revolver. Bien qu'il n'y ait pas de relation de cause à effet, ce tir évidemment trop court a coïncidé avec le départ des V.M. Il est vraisemblable qu'ils croyaient avoir fait des blessés parmi les consommateurs de la pâtisserie et donc avoir rempli leur mission qui devait être de troubler la fête en semant quelque panique dans BenTré.

L'état-major aurait pu tirer deux enseignements de ce petit fait divers. Tout d'abord qu'il était inutile de donner de magnifiques armes à ses propres officiers puisqu'ils ne savaient pas s'en servir alors qu'elles auraient été tellement utiles aux gradés du commando. Faute de revolver et étant donné le manque de fiabilité des mitraillettes, je portais en déplacement avec mes seules grenades comme arme. Ensuite, ce même état-major aurait pu se rendre compte de sa propre insuffisance puisque personne n'y avait imaginé que, profitant de la mobilisation pour le défilé de toutes les troupes du Secteur, le V.M. viendrait nous narguer aux lisières mêmes de BenTré. Aucune patrouille n'avait été organisée, aucune sentinelle n'avait été placée au sud du rash! Mais il est bien évident que l'état-major toujours satisfait de lui-même s'est bien gardé d'en tirer une leçon.

➤ **Une justification de cet armement**

La mission du 1^o commando n'a jamais été officiellement définie. Seule sa qualification de commando pouvait donner quelque indication. Un commando est une unité légère destinée à effectuer sur les arrières de l'ennemi des reconnaissances, des coups de mains, des embuscades. Pour remplir une telle mission le commando n'avait évidemment besoin que d'un armement léger, mais rien ne justifiait l'hétérogénéité de ses F.M. et leur manque de chargeurs, ni les mitraillettes aux munitions sabotées, ni le refus de le doter de revolvers.

➤ **Un chapeau de brousse ou un calot, mais pas de casque**

Personne au commando n'avait un casque. Nous n'étions d'ailleurs pas les seuls. Pendant mon séjour je n'ai jamais vu de troupes participant à une opération en portant un. Alors que les militaires de toutes les autres armées du monde ont un casque, il n'en sera fourni à nos soldats d'Indochine que bien plus tard. Or, si j'en avais eu un, je n'aurais pas été blessé puisque la balle m'a frappé près de l'oreille en un endroit qui aurait alors été protégé. Mais, pour les hautes autorités, puisqu'il n'y avait pas de guerre en Indochine, rien ne justifiait le prix d'un casque: un chapeau de brousse, beaucoup moins cher, était bien suffisant. Les européens du commando avaient un tel chapeau, mais les partisans, toujours négligés, n'avaient qu'un calot.

SECTION III -Le commando et la rizière

A. La rizière zone V.M.

J'ai dit que quelques postes surveillaient la rizière. Entre ces postes existaient d'immenses étendues non contrôlées, dans le langage officiel elles étaient non pacifiées, parsemées de petits villages qui n'étaient souvent accessibles qu'en suivant les diguettes car il n'y existait aucune route digne de ce nom. Dans ces villages, de ce fait, ne résidait aucune troupe du Corps Expéditionnaire car, faute d'effectifs, il n'occupait que quelques uns des plus importants, si encore ils étaient situés dans une zone «en cours de pacification» et si, comme Giong Trom, ils étaient accessibles par la route ou par une piste carrossable. C'est ainsi que, l'effort de pacification portant alors sur l'île de BenTré pour la région au sud de My Tho, aucune troupe française ne séjournait en permanence dans l'île de Than Phu, alors que la capitale de cette île, Mo Cay, était, me semble-t-il, une agglomération plus importante que Giong Trom. Un poste permanent y sera d'ailleurs installé en octobre-novembre. C'est sans doute pourquoi, malgré les affirmations officielles reprises dans la plupart des ouvrages concernant la guerre d'Indochine selon

lesquelles le Sud-Cochinchinois était en 1948 une zone pacifiée¹², la plus grande partie de la rizière était contrôlée par le V.M. Nos pertes dans cette région auraient dû ouvrir les yeux des officiels, mais il n'y a pire sourd que celui qui ne veut entendre.

Le V.M. tenait cette zone, non seulement par ses forces militaires, mais aussi par son organisation politique. Des bandes V.M. dont l'effectif pouvait atteindre l'ordre du bataillon parcouraient le delta, que ce soit pour aller se ravitailler, pour attaquer un poste, pour monter une embuscade ou pour une toute autre raison. Je n'ai jamais entendu dire que leurs bases, si elles en avaient une, étaient connues. C'est que, suivant en cela les principes de Mao Tsé Toung, elles étaient totalement mobiles. Alors que la notion de guerre est très souvent associée à celle de front, avec détermination à peu près exacte de la position ennemie, en Indochine nous étions engagés dans une guerre de surface où l'ennemi était partout et nulle part. Il était possible de se déplacer des jours durant sans problème et, tout à coup, dans un coin tout à fait inattendu, de tomber dans une embuscade

J'ai déjà parlé des cartoucheries V.M. et j'aurai plusieurs fois l'occasion d'en dire quelques mots, mais il est peut être bon d'expliquer ici ce dont il s'agissait. Pour améliorer ou assurer son ravitaillement en munitions, le V.M. cherchait à récupérer les douilles qu'il pouvait trouver sur le terrain après un accrochage. Pour les recycler il installait des cartoucheries de fortune à proximité des troupes qu'elles devaient ravitailler. Dissimulées dans des pailletes elles ne comprenaient que quelques machines-outils ou autre matériel léger. Elles pouvaient, à tout moment, être démenagées à dos d'hommes et transportées plus loin même si, pour ce faire, il fallait mobiliser tous les habitants d'un village. Les paysans qui y travaillaient le faisaient plus ou moins contraints et forcés, ce qui explique peut être que, très souvent, dès que l'une fonctionnait, des renseignements sur son emplacement parvenaient à notre officier de renseignements qui pouvait ainsi la localiser.

Cette utilisation par le V.M. de douilles percutées avait conduit le haut commandement à envoyer aux troupes combattantes une instruction leur demandant de récupérer, après chaque accrochage, les douilles des munitions tirées. Un pourcentage de pertes en douilles à ne pas dépasser, 20% me semble-t-il, nous était même fixé. De telles instructions étaient peut être applicables, et encore!, dans les terrains secs du Tonkin, mais, dans la rizière, il est bien évident que les douilles disparaissaient dans la vase et que nous avions, après un accrochage, bien d'autres choses à faire que d'aller les y chercher. Nos brillants officiers d'état-major, bien au sec à Ben Tré, ne pouvaient pas comprendre que nous ne ramenions pas 80% des douilles tirées, puisque c'était un ordre et j'avais le plaisir d'échanger avec eux, sur le sujet, des lettres dignes de Kafka.

Lorsque notre service de renseignements avait repéré une bande ennemie ou une cartoucherie le Secteur organisait une opération. Dans le cas de ce que nous appelions une « bande ennemie », qui était la plupart du temps formée d'éléments de l'Armée VM, nous ne faisons presque toujours que donner des coups d'épée dans l'eau. En effet, dans la rizière le son se propage très loin, beaucoup plus loin que sur d'autres terrains et nos camions, bateaux motorisés et autres moyens logistiques, faisaient un tel bruit que le V.M. avait largement le temps de disparaître avant l'arrivée des troupes du Secteur. Il ne pouvait être accroché que s'il estimait avoir sur nous une supériorité suffisante et s'il avait le temps de fortement s'organiser pour nous attendre. Ces deux conditions étaient rarement remplies, le jour de ma blessure en étant un des rares cas, si bien que, jusqu'à un certain point, le V.M. gardait l'initiative des combats. Quand le commando agissait en unité isolée, sans la lourdeur des autres forces du Secteur, c'est à lui que revenait alors l'initiative. C'est est une des raisons pour lesquelles il obtenait d'excellents résultats. La prise des cartoucheries VM en est un exemple. Aucune unité, autre que le commando, n'était assez légère pour s'en approcher d'une façon suffisamment discrète et pour s'en emparer avant qu'elle ne soit déplacée. Pendant mon séjour nous avons capturé quatre cartoucheries V.M.

➤ **L'organisation politique du V.M.**

L'organisation politique du V.M. devait comprendre un certain nombre de commissaires politiques chargés de maintenir le moral de la troupe. Sur place je n'ai jamais entendu parlé d'eux. Par contre nous connaissions très bien le rôle des Tu Vé, commissaires politiques, tristement célèbres, chargés de faire régner l'orthodoxie communiste parmi la population. Ils assassinaient ou torturaient tous ceux qu'ils soupçonnaient avoir aidé de quelque manière les Français.

Pour les habitants, la meilleure manière de ne pas éveiller leurs soupçons était d'éviter les français. Aussi, lorsque nous parcourions la zone V.M., en dehors des chinois qui nous attendaient, nous ne rencontrions personne. Il était donc presque impossible d'avoir des renseignements. Les très rares fois où nous avons rencontré un habitant, la peur des représailles lui faisait affirmer qu'il ne savait rien, n'avait rien vu, rien entendu et évidemment qu'il ne pouvait rien dire. Les chinois d'ailleurs, qui nous souriaient tout en nous faisant des lei¹³, n'en disaient pas plus. Il est vrai que, dans cette guerre de surface, la vie des paysans était épouvantable. La nuit, le viêt-minh s'infiltrait chez eux et les Tu Vé suppliciaient ceux qu'ils supposaient avoir eu quelque complaisance pour les Français. Le jour ils risquaient de rencontrer le commando qui parcourait le pays et ils devaient alors, au cours de ce contact, prendre toute sorte de précautions pour éviter de pouvoir être soupçonnés par les V.M. de nous avoir donné quelque information que ce soit. Tout cela sans oublier la possibilité d'être pris à l'improviste dans un combat entre commando et bandes viêt-minh, combat qui pouvait se déclencher à tout moment et n'importe où. Je ne parle que du commando car les autres forces du Corps Expéditionnaire ne les inquiétaient guère, trop lourdes elles ne se déplaçaient qu'avec difficulté en dehors des grands axes et les rares fois où elles le faisaient elles étaient suffisamment bruyantes pour que chacun ait eu le temps de se cacher.

➤ **Ce que pensait le paysan de la rizière**

Je me rappelle au moins de trois rencontres avec des paysans.

¹² Cela explique que les rares ouvrages traitant de la guerre d'Indochine fassent silence sur la guerre qui s'est déroulée en Cochinchine pendant l'année 1948.

¹³ Type de courbette extrême orientale.

Un jour, dans la profondeur d'une cocoteraie, mes partisans avaient intercepté une femme qui portait un panier chargé de vivres. Ils me l'amènèrent. J'étais vêtu de la tenue noire que j'avais créée pour mon commando et qui était identique à celle du viêt-minh. Je portais mon chapeau de brousse. Sur l'avant de celui-là j'avais agrafé un insigne d'officier viêt-minh récupéré lors de la prise de Than Phu par le commando. La paysanne apeurée, me prenant pour un officier viêt-minh, il y avait quelques européens dans leurs rangs, me montra son laissez-passer viêt-minh. Je lui demandais de chercher le laissez-passer français qu'elle devait certainement également posséder. Affolée de s'être ainsi trompée et, en pleurs, elle me le présenta. Je l'ai laissée partir en lui disant d'avoir confiance dans les Français.

Une autre des rencontres dont je me rappelle a eu lieu à l'époque où le gouvernement mettait tous ses espoirs en Bao Dai. A un paysan parlant un peu français j'ai demandé ce qu'il pensait. Manifestement il n'avait jamais entendu parlé de cet empereur de pacotille et, cependant, puisqu'il nous savait Français, il aurait eu intérêt à nous dire le contraire. Comme toujours les politiciens français travaillaient dans l'utopie, sans contact avec le peuple.

La troisième rencontre dont je voudrais parler est une de celles qui continue à me laisser perplexe. Au cours d'une de nos patrouilles, nous avons découvert en train de travailler dans la rizière un groupe de cinq à six hommes habillés en paysans. S'agissait-il de véritables paysans cultivant leur riz, mais alors pourquoi n'avaient-ils pas fui dès qu'ils nous avaient aperçus comme les autres paysans le faisaient? S'agissait-il de V.M. qui, nous ayant vus trop tard, avaient, faute de temps pour fuir, caché leurs armes dans la rizière et faisaient semblant de travailler? Dans le doute et pour respecter la politique qui consistait à encourager les habitants à ne pas s'enfuir quand nous arrivions je les ai laissés continuer à cultiver leur riz ou ... à faire semblant.

B. Le commando-canard

Le commando était dit être un «commando-canard» et il méritait bien ce nom puisque, chacune de ses opérations, chacune de ses patrouilles, le conduisait à patauger dans la rizière ou dans les marais du delta. Bien que sa mission n'ait jamais été définie, il est clair qu'elle se situait dans le cadre de ce que l'on appelait la pacification et que toute son activité devait tendre à améliorer celle-là. Pourtant le terme de pacification est ambigu lorsqu'il est employé pour parler du rôle des commandos en Indochine. Bernard Fall dans son excellent livre «*Guerres d'Indochine*» publié aux éditions «J'aiLu», en 1965, traite du sujet, mais il limite son étude aux commandos ayant travaillé, à partir de 1953, dans les zones isolées des Hautes Régions du Laos et du Tonkin où l'implantation V.M. était très faible. Sans base arrière, sans contact pendant des mois avec leurs familles, ravitaillés de temps en temps par parachutage, ils assuraient la présence de la France auprès de ces montagnards. Sur renseignement ils descendaient jeter la pagaille dans les arrières du V.M.

Le 1^o Commando franco-vietnamien n'était pas utilisé de la même façon. Il n'aurait pas été possible de vivre plusieurs mois isolés dans la rizière car elle était contrôlée de fait par le V.M. En quelques jours seulement nous aurions été localisés, interceptés et le V.M. aurait eu le temps de concentrer des forces suffisantes pour nous détruire. C'est pourquoi nos sorties ne duraient jamais plus d'une semaine. Nous revenions régulièrement à BenTré où les partisans retrouvaient leurs familles.

➤ **Nos changements incessants de direction de marche**

Sur terre la faiblesse de notre armement nous permettait de nous déplacer sans bruit, au rythme de plusieurs dizaines de kilomètres par jour. Lorsque le V.M. apprenait notre présence en un endroit, nous en étions déjà fort loin. Pour éviter au maximum de tomber dans une embuscade j'étais seul à connaître où se situait notre objectif et, pour l'atteindre, je changeais souvent la direction de notre marche. C'était le V.M. qui avait du mal à localiser l'ennemi. Le jeu était renversé. La lourdeur était de son côté.

Il me souvient de ce que, au cours d'une opération, nous avons traversé un village, en arrivant de l'ouest, sans rien remarquer de particulier, mais, du côté opposé, à la lisière est du village, nous avons découvert de magnifiques emplacements de combat qui venaient juste d'être creusés. Chaque emplacement avait sa meurtrière astucieusement découpée dans la végétation de manière à être difficilement détectable par quiconque abordait le village en venant de l'est. Comme nous n'arrivions pas du côté où ils nous attendaient, les viêts, suivant en cela les bonnes règles de la guérilla, avaient disparu. Si nous étions venus de l'autre direction je ne serais sans doute pas là pour en parler, leur emplacement était inexpugnable avec les faibles moyens du commando.

Lorsque nous devons utiliser des bateaux, je procédais de deux façons. Le plus souvent, si nous devons emprunter des péniches de débarquement, je nous faisais débarquer en zone viêt-minh à quelques kilomètres de notre objectif pour éviter que le bruit des moteurs ne donne l'alerte. Nous marchions ensuite en prenant les précautions que je viens de décrire.

Mais, lorsque l'opération devait avoir lieu dans une zone située près du Mékong, il n'était pas rare que nous partions de nuit, à pied, vers la zone viêt-minh où, au bord du Mékong; nous trouvions quelques sampans dont nous nous emparions. Nous allions alors à la pagaie au milieu du fleuve, très large dans la région de BenTré, puis, pendant plusieurs heures, sans payer pour ne pas faire de bruit, et évidemment sans parler, nous nous laissions porter par le courant¹⁴. Cette navigation était assez impressionnante. Dans une lettre à Mamette du 11 juillet je lui disais: «*dans la semi clarté qui précède l'aurore nos six sampans ressemblaient à d'énormes bêtes glissant monstrueusement, en silence, sur le fleuve*». A un moment donné, au hasard, je donnais l'ordre d'aborder.

C'est ainsi que le 16 juillet, à 6 heures du matin, nous avons atterri sur un rivage où se tenait un réunion de Tu Vé. Ils ne nous avaient pas entendus arriver et étaient aussi surpris de nous voir débarquer que nous de les trouver là. Nous en avons tué quelques uns et fait prisonnier un autre. Peu se sont sauvés, mais ceux-là ont certainement affirmé à leur commandement qu'ils

¹⁴ Lamaréeremonte le Som HamLuong bien au delà de My Tho et il est donc possible de se laisser flotter dans un sens ou dans un autre.

avaient été trahis et des purges sanglantes dans les rangs communistes du coin ont dû être organisées. Or, seul le pur hasard nous avait fait arriver au milieu d'eux.
Seul un commando pouvait obtenir de tels résultats.

Opération Tsampant 11 juillet 1948

Supposant que le V.M. devait croire que nous resterions au casernement pour nous reposer après l'opération de la veille, je décidai de lancer une opération sampan.

Nous partons à 05 heures du matin, «empruntons» un sampan sur les bords du Mékong, en zone viêt-minh, et nous nous laissons glisser avec la marée descendante le long du fleuve.

Lorsque le jour se lève nous abordons à une quinzaine de kilomètres de notre point de départ.

➤ **Modes de marche du commando dans la rizière**

Les patrouilles du commando se faisaient principalement dehors de la route My Tho, Ben Trè, Giông Trom, Ba Tri. En dehors des bateaux, le seul moyen pratique de parcourir cette région était de suivre, à pied évidemment, comme le montre une photo de la page précédente, les diguettes séparant les plantations de riz ou de café. Souvent, pour aller d'une diguette à une autre, il fallait passer sur ce que nous appelons des ponts de singe, troncs d'arbres jetés au dessus d'un arroyo pour en permettre le franchissement. Les partisans et mes européens les franchissaient comme s'il s'était agi du pont de la Concorde. Quant à moi, qui n'ai jamais été un équilibriste, je préférais souvent traverser en me mettant directement dans l'eau plutôt que de tomber du pont. Les partisans d'ailleurs m'y encourageaient vivement car comme la plupart de ces "ponts" étaient de vieux troncs d'arbres vermoulus, il n'était pas rare que mon poids suffise pour les casser et ceux qui me suivaient tombaient dans l'eau.

Notre progression nous amenait très souvent à quitter les diguettes et à patauger dans le marais. C'était le royaume des sangsues avides de sang frais. Dans une lettre à Mamette je lui raconte que, lors de ma première sortie avec le commando, le 23 juin, le lendemain de mon retour de Giông Trom, une sangsue s'était installée dans l'anus d'un gradé et qu'il a fallu l'intervention du médecin du Secteur pour la lui retirer. Après cette date je n'ai plus parlé dans mes lettres de ces sales bêtes tellement elles m'étaient devenues j'allais dire «familières». Je voudrais noter cependant qu'elles étaient quelques fois très respectueuses de la hiérarchie militaire. C'est ainsi qu'un jour, alors que tous les hommes du commando, au sortir d'un marigot, s'acharnaient avec des cigarettes¹⁵ à se débarrasser de celles qui les suçaient, je leur fis remarquer qu'aucune ne m'avait attaqué!!! (vraisemblablement grâce aux montants de cuir que Mamette avait fait coudre dans le haut de mes brodequins et qui tenaient mes bas de pantalon fortement serrés le long de mes jambes).

Pour se déplacer, il fallait retirer jambe après jambe de la boue qui, en quelque sorte, aspirait chacune d'elles. La boue était tellement tenace que, ce fameux 23 Juin, elle m'a enlevé des pieds les souliers bas que j'avais gardés pour pouvoir partir plus vite. Je n'ai pu les retrouver et j'ai dû continuer pieds nus la patrouille. C'était ma première patrouille avec le commando. Novice, j'ignorais les pièges de la rizière. Cette gymnastique, on le devine, était particulièrement fatigante. Et pourtant je n'ai jamais vu quelqu'un se plaindre, ni se déclarer incapable de continuer. Il est vrai que, en zone viêt-minh, c'était une question de vie ou de mort. Il est amusant de penser que les européens, chefs de Section de mon commando, n'avaient jamais été considérés comme des sportifs, puisqu'ils n'avaient pas été, dès leur arrivée en Indochine, planqués à Saïgon ou Hanoi dans une de ces équipes de la Garde Républicaine, qu'elle soit de football, de basket-ball, de ping-pong ou de je ne sais quoi, qui, soi-disant, défendaient la réputation de la Gendarmerie ... ce que ne devait pas faire le commando. Et cependant ils faisaient chaque jour des prouesses physiques que les sportifs, déclarés tels, auraient peut être eu du mal à effectuer.

➤ **Organisation du commando pendant ses déplacements**

L'expérience avait montré que la Section la plus solide au feu était celle des cambodgiens du Maréchal des logis chef Jayet. A l'image de son chef elle avait le calme des vieilles troupes. Aussi, lorsque nous nous déplaçons, je faisais toujours marcher en queue la Section de Jayet ce qui permettait, en cas de coup dur, d'avoir un groupe solide sur qui se replier. Le jour où j'ai été blessé, Jayet avait vite organisé un centre de résistance avec ses cambodgiens. Sans s'énerver ils recueillirent les partisans des autres sections qui reculaient et permirent à Broueil de lancer une contre-attaque au moment opportun.

Je faisais souvent marcher en tête la Section de Furbeyre car, en déplacement, ses partisans s'égaillaient systématiquement, sous prétexte de débusquer des Viêts qui auraient pu être cachés le long de notre route, en fait, pour chercher à récupérer tout ce qui aurait pu être abandonné et transportable sans attirer mon attention. Cet éparpillement avait l'avantage de permettre de détecter toute embuscade qui aurait pu être montée aux environs de la route suivie par le commando, mais l'inconvénient, en cas de coup dur, était qu'il me privait pratiquement d'une section. C'est pourquoi lorsque le danger d'accrochage était grand, par exemple au cours des opérations montées par le Secteur pour intercepter une bande rebelle, je faisais marcher la Section de Furbeyre au centre du dispositif et mettais en tête celle de Campet.

Quelle que soit l'organisation de notre marche je me déplaçais toujours avec la Section de Campet. En cas de situation que nous estimions dangereuse je plaçais en tête un partisan sans arme avec seulement une ou deux grenades à main et derrière lui, à quelques mètres, un autre partisan sans arme également. Quand une embuscade était tendue sur notre route ils étaient les seuls à y tomber. Ce sera le cas le jour de ma blessure. Ils étaient sacrifiés, mais tous les partisans assuraient cette mission à tour de rôle, cela sans rechigner lorsque leur tour arrivait. Pour que le commando se déplace à mon rythme et ne traîne pas en route, je marchais à quelques dizaines de mètres de ces deux partisans, donc en tête de la Section de Campet.

Je voudrais signaler une des difficultés que j'ai souvent rencontrée, celle de maintenir l'organisation de la marche lorsque le commando venait la nuit dans ses casernements. Les hommes, considérant que la patrouille était finie, avaient tendance à ne plus faire attention, à se regrouper entre copains, à discuter haut et fort, à allumer des cigarettes ce qui facilitait leur repérage

¹⁵ Pour se débarrasser d'une sangsue il ne faut surtout pas la tirer: elle viendrait en emportant un morceau de peau qui cicatriserait difficilement. On les brûle avec une cigarette et, sous l'effet de la brûlure, elles se recroquevillent en lâchant leur proie.

par les V.M. et en offrant ainsi une cible parfaite, risquaient de tomber dans une embuscade pouvant être sanglante. C'est peut être grâce aux précautions prises tant par Xerri que par moi pour éviter ce relâchement que le commando n'est pas tombé dans une embuscade en rentrant de patrouille.

➤ **Une famille solidement soudée**

Pendant nos patrouilles nous n'avions aucune possibilité d'être secourus d'une quelconque façon. Les seules liaisons possibles avec les troupes amies se faisaient par radio, à de rares instants préfixés et, de toutes les façons, il n'y avait rien à espérer dès que nous étions hors des quelques 7 à 8 kilomètres de la portée maximale des canons de Royal ce qui était presque toujours le cas. Pour nous appuyer, les troupes amies auraient dû monter une opération et il aurait bien fallu une journée pour qu'elles soient en mesure d'intervenir efficacement. D'autrepart, aucun appui aérien n'était possible. A l'époque, en Indochine Sud, le Corps Expéditionnaire ne possédait qu'un seul avion, le petit hydravion Catalina qui, dieu merci, sera disponible pour venir me chercher le jour de ma blessure. Il me semble, de plus, que les hélicoptères seront inconnus pendant toute la guerre française d'Indochine qui fut toujours une guerre de pauvres.

Pendant nos patrouilles je me trouvais donc seul maître après Dieu de la vie de mes 120 hommes. Travail exaltant pour un jeune officier. Pas question de demander l'avis d'un supérieur pour savoir ce qu'il faut faire ou l'aide d'un camarade pour vous secourir. Vous êtes seul et 120 paires d'yeux sont fixées sur vous pour savoir quelle attitude adopter et copier la vôtre. Vous êtes l'autorité suprême dont chaque décision peut conduire tout le monde à la mort. La cohésion et la discipline du commando étaient telles que personne, pendant mes 4 mois, n'a contesté une décision que j'ai prise au combat. Le commando en zone viêt-minh formait un bloc totalement soudé à son chef. C'est le plus beau commandement de tous ceux que j'ai exercés, plus beau que celui de la Direction Scientifique d'IBM et de ses dizaines de normaliens agrégés de maths qui dépendaient de moi. Oh! Certes! cela n'avait rien à voir avec ma formation d'ingénieur radio de l'Ecole supérieure d'électricité qui avait été totalement financée par la Gendarmerie. Il est vrai que faire sans préparation d'un ingénieur radio un chef de commando n'était pas pire que de placer à la tête d'un poste isolé dans la brousse un gendarme juste arrivé de France et qui ignorait tout de l'Indochine. Cependant le combat d'infanterie entre deux troupes séparées de quelques mètres, comme tous ceux que j'ai livrés en Indochine, nécessite des réflexes qui ne s'acquièrent que par une longue formation et quelque expérience. Faute d'avoir reçu cette formation, j'ai dû apprendre ce travail sur le tas. Je suis donc conscient que j'ai pu commettre des erreurs ayant peut être entraîné la mort ou la blessure de certains de mes hommes. Malgré cela, les gradés et les partisans du commando m'ont toujours manifesté une telle confiance, ils ont toujours été tellement dévoués, souvent jusqu'à la mort, que je les ai tous profondément aimés et qu'ils seront toujours près de mon coeur. Le commando était bien plus qu'une famille, c'était un groupe solidement soudé par les dangers courus en commun et la confiance réciproque que nous avions les uns dans les autres.

CHAPITRE III

EN OPERATION AVEC LE COMMANDO

SECTION I -Souvenirs de diverses embuscades

Dès la première quinzaine de mon arrivée, en livrant mes deux premiers combats, j'ai connu les deux types d'embuscades de la guerre d'Indochine: celles tendues aux V.M. et celles tendues par les V.M. Je vais donc commencer ce récit en décrivant les deux premières embuscades, une de chaque type que j'ai connues.

A. l'embuscade du jour de mon arrivée

Le jour même de mon arrivée à BenTré, le 7 juin 1948, je fus mis dans l'ambiance de la guerre d'Indochine. Comme je l'ai dit, après le dîner, à la sortie du mess, deux partisans de la section Campet m'attendaient pour m'accompagner à mon logement. A l'exception de la sentinelle, le casernement était vide. Ce partisan de garde me dit qu'une partie du commando était en embuscade, pas très loin, à trois ou quatre cents mètres, le long d'une piste où les V.M. passaient souvent la nuit. Je m'y fais conduire par un de mes deux gardes du corps.

Il fait noir comme dans un four. Les commandos sont couchés le long de la piste, fusils mitrailleurs en batterie. Je demande où est l'adjudant. On me conduit à Broueil. Il m'accueille en me disant quelque chose comme «Ah! Enfin un officier! J'en avais marre de commander tout ce beau monde. Ce n'est pas un travail de Maréchal des logis chef. Un commando devrait être commandé au moins par un commandant». Il a raison, réglementairement il devrait en être ainsi, mais il n'en est rien en Indochine où les officiers supérieurs sont bien trop utiles à Saïgon!!! A ce sujet on racontait dans la brousse l'histoire suivante: «Il y a tellement de colonels à Saïgon qu'un tigre mangeur d'hommes y va, tous les soirs, manger un colonel. Jamais personne s'en est aperçu».

Je prends comme tout le monde la position du tireur couché. Le temps passe. Silence total. Tout à coup de tous les côtés cela se met à tirer. Des cris. Des ordres. Comme j'ignore la composition du commando et les emplacements des différents groupes, je ne peux intervenir.

Broueil mène la danse.

Après un long moment, de nouveau silence. Broueil a crié "Halte au feu !". Des lampes électriques s'allument. Nous avons deux blessés.

Les partisans fouillent le terrain. Evidemment, ni blessés viêts, ni cadavres. Les viêts les ont emportés s'ils en ont eus. Le bruit court qu'ils ont toujours avec eux des coolies chargés du ramassage de leurs morts et de leurs blessés. Les partisans trouvent une magnifique mitrailleuse américaine Thomson abandonnée par le V.M. dans sa fuite. Il est certain qu'il a dû avoir pas mal de pertes pour laisser une telle arme sur le terrain, alors que les viêts ont souvent plusieurs hommes pour une seule arme. Broueil, en me la montrant, me dit «Eh bien ! Pour un cadeau de bienvenue, c'est un cadeau de bien venue!!!».

Cette capture mérite quelques commentaires. Tout d'abord c'était une arme américaine.

En 1948, la politique américaine consiste à armer le viêt-minh contre les affreux colonisateurs français, politique qui sera brillamment sanctionnée quelques années plus tard. Le jour de ma blessure les gens d'en face avaient des armes américaines, nous nos vieux F.M. hétéroclites.

Ensuite il est intéressant de noter que cette prise ne profitera pas au commando. Le Secteur auquel nous avons remis cette mitrailleuse en a fait je ne sais quoi. Il ne nous l'a pas rendue. Le commando en aurait eu cependant bien besoin, étant donné, comme je l'ai dit, que nos quelques mitrailleuses étaient généralement inutilisables. Le problème des munitions correspondant à cette Thomson ne se posait pas puisque, dans les cartoucheries V.M. que nous capturions, on aurait trouvé toutes celles qui nous auraient été nécessaires.

➤ **Les citations à Ben Tré**

Une quinzaine de jours après cette prise paraît l'ordre du jour du Secteur. Je le relis plusieurs fois. En effet y sont cités à l'ordre du Secteur deux artilleurs du groupe Royal pour, dans la nuit de notre embuscade et à son emplacement, «avoir chargé(les viêts) au poignard et s'être emparés d'une mitrailleuse Thomson» (sic). Je fonce au PC du Secteur, demande à rencontrer le Colonel Daubigny et lui dis en substance: «Mon colonel, j'étais avec le commando au moment de l'embuscade en question. Je ne suis pour rien dans la prise de la mitrailleuse Thomson car, arrivé en pleine nuit, je n'ai pu prendre aucune décision, mais je peux vous garantir qu'il n'y avait pas l'ombre d'un artilleur, ce soir là, sur la piste. Ce sont mes commandos, et mes commandos seulement, qui se sont emparés de cette mitrailleuse». Alors Daubigny de me dire : «Mon cher Moreau, ces artilleurs sont depuis deux ans en Indochine. Ils vont retourner bientôt en France. Il est normal qu'ils aient une petite récompense. La prise d'une mitrailleuse dans le Secteur est une occasion magnifique pour leur donner une citation». Je proteste, mais le colonel me répond que je n'y comprends rien et qu'il me faut attendre d'avoir plusieurs mois d'Indochine pour pouvoir me rendre compte de la situation. Il faut noter que pas un seul commando n'a reçu de citation pour cette prise de mitrailleuse. Après tout, devaient penser les planqués du Secteur, n'était-ce pas le travail normal de cette unité.

Et pourtant je devais encore voir pire puisque, quelques années plus tard, j'ai découvert, parue dans la Revue de la Gendarmerie, la copie d'une citation à l'ordre de l'Armée faite au lieutenant Labrégère pour «avoir pris volontairement le commandement du premier Commando Franco-Vietnamien, je ne sais plus quel jour de juillet 1948». Or du jour de mon arrivée à la tête du commando, le 22 juin 1948, au jour de ma blessure, le 30 septembre 1948, je n'ai jamais quitté mon Commando et j'ai dirigé personnellement toutes ses opérations. Le seul moment où, pendant mon séjour à BenTré, le commando est intervenu sans que je sois à sa tête est le 18 Juin 1948. Ce jour là le commando a fait partie des renforts envoyés pour me

secourir à Giong Trom, renforts qui, d'ailleurs, sont arrivés bien après le combat, comme je vais le raconter dans le paragraphe suivant. Mais, ce 18 juin, le commando était dirigé par l'adjudant Broueil. Lorsque, quelques années plus tard, à Alger, je fis lire cette citation à Broueil, il en devint fou de rage. J'aurais pendant ma présence en Indochine le premier commando n'a été commandé, ni par l'officier cité, ni par un autre officier. Il est pourtant intéressant de constater que le fait de prendre pendant une journée le commandement du commando valait une citation à l'ordre de l'Armée. J'aurais donc dû avoir une telle citation par jour de présence en Indochine.

Je me poserais toujours le problème de savoir pourquoi, pendant les quatre mois où j'ai commandé le commando, je n'ai jamais proposé un de mes hommes pour une citation. Sachant maintenant la valeur des citations faites à BenTré, je peux affirmer qu'ils en auraient mérité une et, eux, pour une raison valable, à chacune de nos sorties. Je ne pouvais m'imaginer alors que les citations se distribuaient pour un oui pour un non et très souvent pour des faits purement imaginaires. Je ne connaissais des citations, en dehors de celles de mon père, que celles, apprises à Saint-Cyr, et qui avaient été attribuées à nos anciens à l'occasion de leur mort héroïque. Je m'étais jusqu'alors représenté l'Armée comme mon père me l'avait décrite pendant toute ma jeunesse, lui l'ancien sous-officier dont la droiture ne lui avait jamais permis d'envisager que de telles choses puissent être possibles. Pour lui l'Armée était une institution composée d'hommes incapables d'actions mesquines et servant pour un idéal, la patrie, méritant tous les sacrifices. Pour proposer des citations, j'attendais donc des faits vraiment exceptionnels, cela d'autant plus qu'un commando en opération ne survit que par une addition solidaire d'actes de courage et de sacrifices qui deviennent banaux tant il s'en produit.

Lucien Bodard a écrit «Après chaque opération heureuse ou malheureuse l'on secoue le "bananier" et il en tombe d'innombrables hochets. L'on en arrive à monter des opérations inutiles». C'était très vrai. Remarquons qu'à BenTré un de ces types d'opérations avait pour but de se concilier des civils influents en les promenant dans une zone calme et en leur donnant, à leur retour, une croix de guerre sous le motif d'«avoir volontairement accompagné en opération le 1^{er} Commando Franco-Vietnamien». Deux ou trois de ces ballades ont eu lieu du temps de Xerri. Deux avaient été prévues pendant mon commandement, mais aucune ne s'est réalisée. Je me souviens de la raison de la non réalisation de l'une d'entre elles. Avec tout le commando, j'ai attendu, à BenTré, sur le quai, à partir de 4 heures du matin, un de ces invités, qui était un journaliste influent. Comme il n'était pas là, à 5 heures, nous avons embarqué sans lui. Il paraît qu'il n'avait pas entendu sonner son réveil.

Ces citations accordées à des civils pour avoir effectué une patrouille avec le premier commando ne me froissaient pas. Il s'agissait de civils et elles restaient tout à fait exceptionnelles. Celles accordées à l'occasion de la prise de la mitrailleuse était d'une toute autre gravité et auraient dû m'ouvrir les yeux, mais il n'est pire aveugle que ceux qui ne veulent voir. Errare humanum est! Je ne savais pas et si j'avais su je crois que j'aurais distribué les bananes de telle façon que mes hommes en auraient eu la poitrine remplie.

B. L'embuscade du 18 juin 1948

Dès le 8 Juin, lendemain du jour où venant de France j'arrivais à BenTré, j'ai profité d'un convoi pour aller à Giong Trom «me familiariser avec le Secteur avant de prendre le commandement effectif du commando». Etant à Giong Trom, le 18 juin, en l'absence du Capitaine Gerald, comme j'étais le lieutenant le plus ancien, j'avais le commandement du quartier. Ce fut le jour de mon deuxième combat. Le Capitaine Gerald, dès son retour, a adressé au Secteur un rapport détaillé sur cette affaire dont j'ai une copie que je reproduis ici, mot à mot et paragraphe par paragraphe, car il permet de se rendre compte de la manière dont, dans le Secteur de BenTré, le V.M. tendait une embuscade et comment les secours s'organisaient pour venir à l'aide d'une troupe qui y était tombée. Après quoi, en m'aidant de mes souvenirs, j'en ferai quelques commentaires.

➤ *Le rapport*

*Copie du rapport du Capitaine Gerald, commandant le Quartier de Giong Trom.
Rapport enregistré, sous le n° 22414-QGT, au Secteur Autonome de BenTré,
Quartier de Giong Trom,*

Le 18 Juin 1948, à 7h 30, le Commandant du Quartier de Giong Trom (provisoirement le Lieutenant Moreau) reçoit l'ordre par radio de faire une liaison avec le PC Secteur de 9 heures à 11 heures.

- A 08h 00 le poste de Milice Caodai'ste assure comme à l'ordinaire la sécurité de la portion de route entre Giong Trom et Ben Mieu.
- A 08 h 45, la sécurité est en place.
- A 08 h 40, le premier camion quitte Giong Trom, il doit être suivi par le reste du convoi à quelques instants de là. A peine ce premier véhicule a-t-il quitté Giong Trom qu'une fusillade générale se déclenche sur les postes Nord et Ouest du P.C. dans le but sans doute d'empêcher d'intervenir le reste des éléments.

«Réaction amie»

- La mitrailleuse de 12,7 du poste I prend immédiatement à partie les assaillants de l'Ouest, tandis que la mitrailleuse de 20 et le faible effectif resté au poste Nord prennent à partie ceux venant du Nord.
- Le Lt Moreau fait amener le mortier de 60 à la sortie Nord du village et lui fait exécuter un tir a priori sur l'emplacement où, d'après les rafales, il suppose qu'est l'embuscade.
- D'autre part, le 81 exécute un tir sur une piste à 1km au Nord se dirigeant vers le rach Giong Trom.
- Sous la protection des tirs de mortiers, de la 12,7 et de la mitrailleuse de 20, le Lieutenant Moreau fait immédiatement une sortie avec les deux groupes qui lui restent. Il progresse le plus rapidement possible suivant l'axe de la route en ratissant sur un front de 200 mètres.
- A plusieurs reprises, il essuie des coups de feu provenant de l'Ouest. Sous sa pression et sous le feu des mortiers, les rebelles se replient rapidement sans pouvoir atteindre le cadavre d'un des partisans qui était sur la route (tombé du camion)

avec son fusil, ses munitions et ses grenades. Le Lt Moreau fait ramasser le cadavre et récupérer l'arme, les grenades et les munitions. Tous les habitants trouvés sur place sont rassemblés et amenés à Giong Trom. Le Lt Moreau continue son action jusqu'à Ben Mieu, prend liaison avec ce poste et avec le groupe Hauron qui était sur le camion accroché.

Accrochage du premier camion:

Le premier camion est monté par un groupe mixte (Gardes, partisans) aux ordres du MDLC Chef Hauron.

Composition de l'escorte:

-Garde Gautier: Conducteur

-MDLC Hauron,

-Garde Ducasse: tireur au F.M. Garde L'Hoste. Garde Escudier.

-Partisans Minh (sergent), Thach Tai, Son Lam, Thach Khung, Thach Quan, Thach Xom."

-Passagers : Gardes Massonet, Toupense et Rameil, se rendant à la visite médicale au PC Secteur.

- Dès la sortie du poste Caodailste, la Sécurité Caodai'ste semble en place, des miliciens sont sur le bord de la route.

A peine le camion a-t-il parcouru 400 mètres après la sortie du poste qu'il est pris à partie par un feu intense d'armes automatiques et individuelles.

- Le chauffeur accélère et réussit à passer le gros de l'embuscade échelonné sur 200 mètres.

- L'équipe d'escorte riposte immédiatement avec toutes ses armes sur les assaillants qui se préparent à donner l'assaut. Les tués et blessés amis sont atteints dès les premières rafales.

- Les rebelles répartis des deux côtés de la route, surtout à l'Ouest, tirent sur le véhicule jusqu'à son arrivée au poste de Ben Mieu.

- Sitôt l'accrochage, les Caodai'stes qui n'avaient pas quitté la route, contrairement aux prescriptions du Lt Moreau, Commandant de quartier, se replient à 200 mètres de leur poste et ouvrent le feu.

L'ouverture immédiate du feu par les armes de Giong Trom et l'intervention des deux groupes empêchent les rebelles de venir jusqu'au cadavre d'un des partisans tombés sur la route et de prendre armes et munitions.

Arrivée à Ben Mieu, les éléments du Lt Moreau essuient des coups de feu venant du Nord du poste. Le renseignement suivant lui parvient: les rebelles sont aussi en embuscade entre Ben Mieu et Binh Chanh. Il décide alors de rentrer à Giong Trom avec les tués et les blessés, fait exécuter un tir de 88 à la coupure entre Ben Mieu et Binh Chanh, rend compte au P.C. Secteur et se replie sur Giong Trom en donnant l'ordre d'alerte aux postes.

Les renforts partent de Ben Trê à 10h 30, après avoir pris au passage à My Long une B.V. caodaïste, prennent liaison à 1 km de Giong Trom avec le Lt Moreau qui a reçu l'ordre de sortir.

«Résultats»

Pertes amies:

4 partisans tués: SonLam Mle 342, Thach Khung Mle 379, Thach Quan Mle 401, Thach Xom

2 Gardes blessés à la jambe: Massonet. Rameil Mle 380

Pertes rebelles:

d'après des hommes ramassés sur place et ayant pris part à l'embuscade:

-5 tués dont un chef de Section (LE).

-10 blessés dont BUI-SI-HUNG, commandant l'embuscade la majeure partie par éclats de mortier lors du repli.

-6 prisonniers ayant participé à l'embuscade plus l'agent de liaison et de renseignement.

Suite à l'interrogatoire des prisonniers, l'embuscade est montée par une sélection de 50 hommes du D.D. 885, aux ordres de BUI-SI-HUNG.

Armement: 4 F.M., 3 P.M., 20 fusils.

Quatre européens étaient présents comme servants d'armes automatiques.

Les trois chefs de section sur le terrain étaient Ngan, Thachet, Le.

HO Chan ancien de la cartoucherie de Hung Le assiste à l'embuscade; actuellement il dirige un comité de destruction et d'assassinat.

L'embuscade est montée le 18 Juin à 5 heures; les éléments de cette compagnie résident en permanence à Ray-Moi.

Renseignements

- Les caodaïstes n'ont pas exécuté les ordres reçus, sinon l'embuscade aurait été détectée: à signaler que parmi leurs éléments ils n'ont eu aucun blessé.

- Les pertes ont été limitées, d'une part par le sang-froid et la réaction du conducteur.

- La réponse immédiate sous un feu nourri de l'équipe d'escorte; s'est particulièrement signalé le garde Massonet qui, quoique blessé, a continué à tirer et ne s'est laissé panser et évacuer que le dernier.

- La réaction immédiate du Lieutenant Moreau qui, par l'exécution des tirs de mortiers et la sortie rapide de ses éléments a empêché les rebelles de se saisir de l'armement et des munitions d'un partisan tué.

Nota:

- A signaler que cette même unité (le DD SS5) avait monté une embuscade contre Ben Mieu et Ben Chanh le 13. Une deuxième tentative a été faite au même endroit le 19 Juin au matin.

- Les déplacements de nos convois ne restent pas secrets. Deux exemples le confirment

*Le 17 après-midi un partisan du 1^o Commando Vietna mien de Ben Trê savait que le 18 il y aurait une liaison sur Giong Trom.

-Le 18, à 7h 30, le Lieutenant Moreau reçoit le message radio lui donnant l'ordre d'aller à Ben Trê. A 7 h 45 deux femmes viennent lui demander de les accepter dans le convoi, or, à l'exception du chef comptable et du radio dont on peut répondre, personne n'était averti de notre départ.

➤ **Commentaires sur ce rapport**

❖ *L'enfant blessé*

Je me souviens très bien de l'incident suivant qui a eu lieu pendant cette embuscade. Quand je suis sorti avec le groupe de Giong Trom pour ouvrir la route aux «renforts», je parlerai tout à l'heure de leur rôle, une femme vietnamienne en pleurs est venue me chercher pour m'amener voir son enfant qui avait reçu une balle dans le ventre et dont une partie des boyaux sortait. Ce gosse avait à peu près trois ans, l'âge de Guy à la même époque, et je ne pouvais m'empêcher de penser à ce que ce serait pour nous si Guy avait été blessé de cette manière. Comment cela avait-il bien pu arriver? A côté de leurs maisons les paysans creusaient des abris où ils se réfugiaient quand un accrochage avait lieu près de chez eux. Le gosse, échappant à la surveillance de ses parents était sorti de leur abri et s'était trouvé entre les viêts et nous. Je l'ai installé avec sa mère dans un camion qui repartait sur BenTré et il a pu être sauvé par nos médecins militaires.

❖ *Les européens combattant dans Les rangs V.M.*

Le rapport signale la présence d'européens du côté V.M. Je n'en ai pas remarqué au cours de ce combat, mais nous en avons rencontré un. le 27 Août.

Ce jour là j'avais quitté BenTré, à 05h, à bord d'un LCM. Débarquement en zone V.M. à 06h45 pour capturer un centre d'information. Région pleine de palétuviers. Impossible d'y voir à 3 mètres. De la boue jusqu'au ventre. J'envoie Jayet et sa Section à gauche, Furbeyre et ses annamites à droite et je suis, au centre, avec la Section de Campet. Tout à coup, en un moment où les palétuviers sont moins épais, sur ma gauche, à quatre ou cinq cents mètres, je crois apercevoir Jayet et ses hommes. Tous ont la même tenue noire que mes commandos et celui que je prends pour Jayet a, comme Jayet au cours de cette opération, une tenue kaki. Je m'étonne cependant qu'il soit déjà si loin et qu'il ne soit accompagné que d'une quinzaine d'hommes. Les palétuviers me le cache de nouveau puis, un peu plus loin, dans une espèce de clairière, je distingue nettement ce groupe qui lui aussi nous aperçoit. Il nous tire dessus au fusil. Nous répondons au F.M. C'étaient des V.M. commandés par un européen. Ces européens étaient pour la plupart, soit des légionnaires qui avaient déserté, soit des communistes français. C'était des traîtres, mais eux, au moins, risquaient leur vie, contrairement à ce salaud de Boudarel, kapo dans un camp de soldats français prisonniers où les pertes ont dépassé en pourcentage celles d'Auschwitz. Combien y avait-il à ce moment là d'européens combattant avec les viêts dans le Secteur de BenTré? Bien malin celui qui pourra le dire un jour.

Nous avons poursuivi ces gens, mais, à la sortie des palétuviers, j'ai vu à la jumelle une centaine de types qui s'installaient à la lisière d'une cocoteraie pour bien nous recevoir. Comme je n'avais pas de mortier j'ai décidé de disparaître.

❖ *Intervention des «renforts»*

En Cochinchine une embuscade V.M. se déroulait, sauf rares exceptions, en suivant les règles de toute guérilla. Tout d'abord les Viêts ne tendaient leur embuscade qu'en des endroits dans lesquels, d'une part, nous aurions quelque difficulté pour nous déplacer et qui, d'autre part, leur offrirait de bonnes possibilités de camouflage: fourrés à l'entrée d'un village, débouché d'un pont sur un arroyo, piste traversant un cimetière ou longeant des palétuviers, ou autres endroits que j'aurai l'occasion de décrire au cours de ce récit.

Ensuite ils ne déclenchaient leur attaque que si nous étions en état d'infériorité et principalement si leur effectif était notablement supérieur au nôtre, en général 5 à 6 contre 1. Cependant ce rapport pouvait être beaucoup plus fort car, à cette époque, souvent, de nombreux combattants Viêts n'étaient pas armés. Ils attendaient qu'il y ait des blessés ou des morts pour prendre leurs armes.

Leur attaque réussie, les Viêts fouillaient rapidement le terrain afin de récupérer les armes et munitions qui pouvaient y avoir été abandonnées, puis s'égaillaient. Entre le début de leur attaque et leur dispersion s'écoulait rarement plus d'une demie heure.

Face à cette tactique, celle du Secteur, ou plus exactement l'absence de tactique du Secteur, était toujours la même. Lorsqu'une embuscade était signalée, l'alerte était donnée.

Tous les éléments qui se trouvaient à ce moment là dans BenTré, commando, GVNS, tirailleurs, etc. étaient rassemblés au petit bonheur. On allait même chercher les caodaïstes!!!

Puis on formait un convoi de camions ou de bateaux. Tout cela se faisait dans la plus grande pagaille. Aucun plan d'opération prescrivant ce qu'elles devaient faire dans un tel cas n'avait été diffusé aux unités, tout au moins je n'en ai vu, ni à Giong Trom, ni au commando. Tout se passait comme si, pour la première fois, une de nos troupes tombait dans une embuscade et comme si cette éventualité était tellement improbable que personne à l'état-major du Secteur n'avait pu l'envisager.

L'exemple du 18 Juin 1948 montre que, de l'alerte au départ du convoi, se passaient bien deux heures. Il faut dire que, faute de liaison téléphonique entre les différents casernements, l'alerte était donnée par des coureurs. Lorsque, par chance, il s'agissait d'une embuscade ayant eu lieu près de la route principale de l'île, comme c'était le cas ici, ou sur une des rares pistes carrossables du Secteur, il était possible d'arriver dans les quelques heures suivantes. Dans les autres cas il fallait, par voie d'eau, se rapprocher au plus près et, ensuite, continuer à pied, ce qui prenait beaucoup plus de temps.

Le Colonel restait évidemment à son P.C. Puis, lorsque Plémur n'était pas là, sous les ordres d'un lieutenant, les autres capitaines ou le commandant étant trop précieux à BenTré, le convoi roulait vers le lieu de l'embuscade. Dans le cas d'un convoi routier le camion spécialement armé dont j'ai parlé tout à l'heure se plaçait en tête. Au moindre fourré le long de la route, et il y en avait en pagaille, on s'arrêtait. Le camion tirait quelques coups de mortier, tuait quelques habitants inoffensifs, consommait énormément de précieuses munitions, à la suite de quoi la route était dite «ouverte» et le convoi progressait

jusqu'au prochain fourré. Il est clair qu'il arrivait toujours sur les lieux de l'embuscade alors que les Viêts étaient partis depuis longtemps. Cette affaire du 18 juin en est une parfaite illustration. Le convoi de Giong Trom étant tombé dans l'embuscade à 8h 40, le convoi des renforts n'est parti de BenTré qu'à 10h 30 environ, 2 heures pour se former. Il n'est arrivé que vers midi 30 à Giong Trom. Il avait donc fait, en 2 heures, sans se heurter à une action V.M., 15 kilomètres de route normale.

❖ *Encore des citations*

Chaque embuscade était l'occasion d'une distribution de citations. Mais alors que ceux qui y étaient tombés ou ceux qui avaient combattu pour les délivrer étaient le plus souvent oubliés, ni mon groupe d'intervention, ni moi, avons eu une citation pour notre action ce jour là, ceux qui avaient appartenu au convoi de secours en recevaient à satiété, même si, comme ce fut le cas ce 18 juin, ils étaient arrivés quand tout était fini, mais il fallait bien profiter de l'occasion et beaucoup étaient en Extrême-Orient depuis plus de deux ans, alors, n'est-ce pas!

❖ *L'espionnage*

Le Capitaine Gerald signale dans son rapport que l'ordre d'assurer une liaison entre Giong Trom et BenTré n'était pas resté secret. Il se demande qui a pu trahir et ne recherche des responsables que dans le quartier de Giong Trom. Or je n'ai reçu l'ordre d'assurer cette liaison que peu de temps avant le moment fixé pour son départ. Je n'ai eu que le temps d'envoyer chercher les malades qui devaient se présenter à l'infirmerie de BenTré et de rassembler le groupe qui était en alerte ce jour-là. Il est donc à peu près sûr que, si trahison il y a eu, elle ne venait pas de Giong Trom.

Il est d'ailleurs facile de le montrer. La décision de demander une telle liaison pour le 18 Juin au matin a obligatoirement été prise, au minimum la veille, 17 Juin, quelque part dans l'Etat Major. Pour monter leur embuscade le 18 Juin, avant le lever du jour¹⁶, les Viêts avaient dû être prévenus, au moins le 17 Juin au matin, sinon le 16 Juin, qu'un tel convoi aurait lieu. En effet, il avait fallu que le commandement V.M. étudie la valeur de l'information avant de décider l'attaque. Sa décision prise, il lui avait fallu transmettre ses ordres, faire faire mouvement à ses unités vers le point choisi pour l'embuscade, et certaines pouvaient venir de fort loin, leur donner le temps de s'installer en creusant des positions de combat, etc. Toutes choses qui, même en tenant compte de l'extrême souplesse du V.M., demandaient bien une journée. L'origine de la fuite ne pouvait donc se trouver qu'à BenTré. Le rapport le confirme en quelque sorte puisqu'il y est dit qu'un des partisans du commando avait appris, le 17 Juin, dans BenTré, qu'une telle liaison aurait lieu le lendemain. Le Capitaine Gerald, en officier respectueux de la hiérarchie, ne pouvait évidemment émettre une telle hypothèse qui indirectement mettait en cause l'Etat-Major.

Que peut-on penser? La fuite ne venait évidemment pas directement des européens. Il n'y avait pas de communistes parmi eux. Donc, ou bien le personnel indochinois de l'état-major n'était pas totalement sûr, ou bien un membre de l'état-major a, sur l'oreiller, parlé de cette sortie à son amie indochinoise et celle-là en a prévenu un de ses parents de Giong Trom pour qu'il profite du convoi et vienne à BenTré. Je croirais plutôt cette deuxième hypothèse.

Il faut retenir qu'une décision prise à BenTré, comme d'ailleurs dans toute l'Indochine, restait rarement secrète., C'était le prix à payer pour employer du personnel local et pour vivre en symbiose avec la population, même si cela entraînait quelques concubinages. Cette symbiose nous a permis de livrer cette guerre, pendant 9 ans, de 1945 à 1954, avec des moyens extrêmement faibles, une guerre de pauvres ai-je souvent dit, et cela sans appeler le contingent. Faute de l'avoir réalisée les américains, qui s'isolaient dans des camps et refusèrent toujours de s'asiatiquer, même partiellement, n'ont tenu que 3 ans malgré l'utilisation d'énormes moyens matériels. Ce prix cependant était faible si l'on veut bien songer que le dévouement de tous ces vietnamiens était sans limite. Je suis en vie grâce à mes partisans. Si, de ci, de là, l'un d'entre eux trahissait, cet arbre pourri ne devait pas empêcher de voir l'immense forêt de sacrifices librement consentis par la masse dans cette lutte livrée en commun pour se débarrasser du communisme.

C. Autres souvenirs d'embuscades

➤ *Un souvenir « piquant »*

J'ai un souvenir « piquant » d'une embuscade tendue par les Viêts le long d'une piste. Alors que, toujours dans la région de Ba Hien, au cours d'une de nos patrouilles, nous suivions une piste bordant une cocoteraie, les V.M. nous attendaient couchés dans le fossé séparant celle-là de la piste. Pour mieux nous surprendre ils ont ouvert le feu, tous ensemble, au coup de sifflet. Comme ils n'étaient qu'à un ou deux mètres de ceux des commandos qui passaient devant eux, ils n'avaient pas tendance à relever la tête pour viser. Manifestement ils ont tiré au jugé car aucun de nous n'a été atteint. Nous avons tous sauté dans l'autre fossé. Ce faisant je suis tombé sur un nid de fourmis rouges ! Quelques minutes après, complètement dévoré, craignant plus les fourmis rouges que les Viêts, je me suis levé et j'ai changé de place. Une fusillade m'a salué, mais ce n'était pas encore mon tour.

Grâce à notre discipline de marche imposant de toujours maintenir entre les uns et les autres une distance d'un ou deux mètres, seul, le groupe de tête est tombé dans l'embuscade.

S'il en était allé autrement, une partie plus importante du commando aurait été prise au piège et nous aurions certainement eu des pertes. En progressant de cette façon, d'ailleurs, pour que le commando tombe en entier dans une embuscade, il aurait fallu qu'elle soit installée sur une longueur de deux à trois cents mètres¹⁷. Le V.M. aurait dû, pour ce faire, déployer des moyens importants et notre service de renseignements en aurait certainement été averti. Mais, pour faire respecter les distances, les gradés devaient sans cesse pousser d'innombrables coups de gueule.

¹⁶ La latitude de la Cochinchine étant de 10°, le jour dure environ 12 heures, à l'heure officielle de l'époque le soleil se levait vers 7h15 et se couchait vers 19h15. L'aurore et le crépuscule ne durent que quelques minutes

¹⁷ Tactiquement le respect des distances a bien d'autres intérêts, mais ce récit n'est pas un cours de tactique.

➤ **Embuscade de nuit dans un cimetière**

Dans la nuit du 1^{er} au 2 septembre nous nous sommes mis en embuscade à quelques kilomètres de BenTré, dans un cimetière. Il se trouvait devant l'entrée d'un petit pont que le V.M., nous avait-on dit, empruntait souvent la nuit pour franchir un arroyo. Sur de nombreuses tombes annamites sont souvent placées des pierres qui ont la forme d'une énorme tortue dont la tête serait presque aussi grosse que le corps. Entre la tête et le corps se trouve une espèce de dépression. Sur ces dépressions on pouvait placer le canon d'un F.M. dont le tireur était alors protégé par les parties bombées de la tortue. J'ai passé la nuit, entre deux tombes, près d'un F.M. installé de cette façon. Une des pierres était fissurée et le vent en y passant faisait un bruit bizarre. On aurait pu se croire dans un film d'épouvante: des tombeaux, des hommes en embuscade, des bruits bizarres, la mort qui rôde!!! Vers une heure du matin deux hommes sont arrivés près du pont et se sont mis à discuter. Ils ont parlé pendant un bon quart d'heure de choses et d'autres qui n'avaient aucun rapport avec la guerre.

Puis ils se sont séparés et se sont enfoncés dans la cocoteraie. S'ils avaient su que, pendant leur conversation, étaient braquées sur eux une centaine d'armes ils auraient certainement fait ensuite de mauvais rêves. A trois heures du matin ne voyant rien venir nous sommes rentrés au bercail.

➤ **Le commando transformé en unité du génie**

A peine avons nous pris quelques heures de repos qu'il a fallu repartir pour Giong Trom. Les Viêts avaient barré la route Ben Tré Giong-Trom par une barricade faite d'arbres coupés placés devant une série de trous profonds d'un mètre. Le commando a dû jouer aux sapeurs du génie en faisant bien attention à ce que cette barricade ne soit pas piégée. Elle ne l'était pas. J'en ai pris quelques photos. Il faut constater une fois de plus que toutes les corvées dansereuses du Secteur étaient confiées au commando.

-2 septembre 1948

Dans la nuit, les viêts ont coupé la route de My Long à Giong Trom en y creusant des «touchesde piano». Comme, en principe, à toute coupure de route est associée une embuscade et qu'il y a donc danger, c'est au commando, évidemment, que l'on demande d'aller reboucher ces trous. Au cours de cette sortie nous ne rencontrerons pas de V.M.

Sur un des deux camions prêtés au commando pour ce travail le chauffeur est Boueil. Il vient d'arriver au commando pour remplacer Dalmasso.

SECTION II –Quelques opérations menées jusqu'à la mi-août

A. La prise de Than Phu par le commando

Le 2^o bureau de BenTré, toujours bien renseigné, avait appris que, pour célébrer en grande pompe, à Than Phu, la fête de l'armée populaire de libération, le V.M. y rassemblait de nombreux habitants. Than Phu était alors un village de paillotes, d'un millier d'habitants environ, situé dans le sud d'une île qui est séparée de celle de Ben Tré par une branche du Mékong ayant environ 2 kilomètres de large. Ce village était entouré d'une cocoteraie assez touffue ce qui rendait difficile d'y détecter une présence ennemie.

➤ **Extrait de lettres envoyées à cette occasion**

❖ *A Mamette le 7 juillet 1948*

«Je ne t'ai pas écrit depuis quatre jours car je suis allé en opération. Nous sommes partis dimanche matin à 1 heure, emmenés par la marine. Le commando a dû débarqué au nord de Than Phu où nous avons formé une tête de pont pour permettre le débarquement des autres unités. Puis, à l'aile droite du dispositif, nous avons marché sur Than Phu. Nous avons d'abord fait 6 kilomètres de rizières ce qui nous a pris deux heures. J'y ai laissé un talon de brodequin.

Puis nous avons attrapé une route et foncé sur Than Phu où nous avons pénétré (il devait être 6 heures du matin) sous un arc de triomphe sur lequel on lisait (évidemment écrit en vietnamien) "De même que la vague coule le navire, le mouvement de libération chassera les français". Les Viêts s'étaient enfuis peu avant notre arrivée et, comme il se doit, le village était vide d'habitants. Nous avons récupéré des foules de documents, des caisses de produits pharmaceutiques, etc. A midi nous avons déjeuné dans Than Phu à la manière du père Adam, poulets cuits à la broche et mangé en mordant à même, jambon de cochon tué d'un coup de fusil et mangé tel quel, enfin, pour clôturer le tout, un bon café au lait...»

❖ *à mes parents quelques jours après*

«Dans la dernière opération nous sommes arrivés dans un patelin où il n'y avait pas un chat, mais où l'on avait eu la gentillesse de nous laisser le café sur le feu et des boîtes de lait condensé dans les placards, aussi nous nous sommes solidement installés et, après avoir fait un coup de main sur le poulailler, nous avons fait un repas du tonnerre. En partant nous avons laissé sur les tables des mots de remerciement pour les V.M.. Ils n'ont pas forcément apprécié»

➤ **Premiers commentaires**

Le commando vivait sur le terrain. Je ne me souviens pas de ce que des rations de vivre nous aient jamais été distribuées. En tous les cas je suis sûr que les partisans n'en recevaient pas. De toute façon il n'était pas question d'emporter une nourriture quelconque car son poids aurait freiné notre marche, cela d'autant plus que nous savions rarement quelle serait la durée d'une opération et donc de quelle quantité il aurait fallu se munir.

Je ne dis pas dans la lettre à Mamette que, dans la matinée, j'ai entendu des explosions ressemblant à des éclatements de grenade. J'ai alors pensé que des partisans étaient en train de pêcher du poisson à la grenade. Or il s'agissait d'obus de mortier que les viêts nous envoyaient.

Mais comme ils tiraient de trop loin et sans pouvoir viser, étant donnée l'épaisseur de la cocoteraie, ces obus tombaient n'importe où. Aucun de nous n'a été atteint.

❖ *Suite de l'extrait de la lettre à Mamette*

«A 15 heures nous avons été envoyés en patrouille vers A. (village situé au Sud de Than Phu dont le nom est ainsi camouflé). Au cours du trajet nous avons été accochés par les V.M. Ils ont laissé un tué sur le terrain. Nous avons récupéré des cartouches de mitraillette Thomson, des balles dum-dum (moins de trois mois après, je devais recevoir dans la tête une balle d'un type voisin mais encore plus sophistiquée), mais nous n'avons pu retrouver la mitraillette du viêt (les V.M. emportaient toujours les armes des morts). Le soir, campement à 6 kilomètres plus au Sud, pas d'eau, rien à boire, mais, pour se nourrir, de la volaille trouvée sur place. J'avais tellement soif que je n'ai pas dormi de la nuit. Le lendemain, patrouille aux environs avec le commando, découverte et prise d'une cartoucherie, forges, perceuses et autres outils, puis marche, en arrière-garde cette fois, vers le point de réembarquement. (Il faut noter que le commando ouvre la marche lorsque l'on pénètre en zone V.M. et la ferme lorsque l'on repart, les missions les plus dangereuses lui sont toujours dévolues). Arrivés au point de réembarquement la marée avait interdit aux navires de venir nous chercher avant le lendemain matin. Il se met à pleuvoir «comme vache qui pisse». On récupère l'eau de pluie dans n'importe quel récipient et l'on boit cela avec délice. On fortifie notre position (pour obtenir de mes partisans qu'ils se fortifient il m'a tellement fallu hurler que j'ai attrapé une extinction de voix) et sous une pluie diluvienne on attend le réembarquement, mouillés jusqu'aux os (ce qui ne faisait qu'accroître l'humidité de nos vêtements après ces jours de rizière). A 3 heures du matin la marine arrive enfin. C'est un chaland de débarquement qui nous ramène à BenTré à 10 Heures du matin. Je bois tout ce que je trouve, vin, alcool, thé, café, sodas. J'ai au moins bu trois litres de liquide. Je ressemblais à un homme des bois, couvert de vase de la tête aux pieds et pas rasé depuis quatre jours. Mais je te jure que j'étais fier de mon commando. Cela fait trois nuits sans dormir. Aussi, hier après-midi, j'ai dormi jusqu'à 6 heures ... Je t'envoie un billet Viêt récupéré dans Than Phu, tu y verras figurer leur drapeau rouge».

➤ **Autres commentaires**

- Dans le delta du Mékong l'eau qui est partout ne peut cependant être bue car elle est salée. Les habitants recueillent l'eau de pluie dans des cruches placées au dessous de rigoles sillonnant le toit de leur paillote. Cette eau de pluie est si précieuse que, bien qu'ils savaient que nous serions obligés de la boire, les V.M. ne l'ont jamais empoisonnée, ils en auraient été victimes après notre départ. Les cruches n'étaient jamais renversées non plus. Cependant Than Phu a dû faire exception à cette règle car, sans cela, j'aurais bu de l'eau des cruches. Pour étancher la soif nous cueillions des noix de coco. A l'intérieur, elles ont un jus très frais qui désaltère remarquablement bien mais qui, malheureusement, donne la colique si l'on en abuse. Il faut savoir refuser la tentation d'en boire plus qu'une fois.

Certes il était possible d'emporter à boire dans des bidons, cependant, d'unepart, ils ne contenaient que deux litres, ce qui, étant donnée la chaleur, était très vite bu, en moins d'une journée de marche, et, d'autre part, la chaleur et les secousses pendant la marche faisaient que le vin, même fortement alcoolisé, comme celui que l'on trouvait à BenTré, tournait en une journée. Les hommes avaient donc tendance à emporter dans leurs bidons du pernod très pur ou du choum. Mais l'alcool coupe les jambes. Aussi, avant chaque départ, les gradés «reniflaient» les bidons et jetaient tout contenu ayant une odeur suspecte.

- Les partisans du commando avaient une sainte horreur de creuser des tranchées pour se fortifier: le maniement de la pioche devait leur sembler déshonorant. Je n'obtenais quelques travaux de fortification que, comme je le disais dans cette lettre à Mamette, en hurlant après les uns et les autres. Il est vrai que, normalement, de tels travaux étaient inutiles puisque, comme toute troupe de guérilla doit le faire, nous nous déplaçons sans cesse, jour et nuit, et ne nous arrêtons quelques heures que si nous rencontrons un poste français. Mais dans une opération montée par le Secteur où le point de rassemblement était fixé, il fallait bien, si nécessaire, s'y arrêter et attendre. La Section de Furbeyre était alors impossible à tenir sur place. Dès l'arrêt elle s'éparpillait dans le paysage pour fouiller et piller. Certes nous étions ainsi remarquablement éclairés, mais cette dispersion nous affaiblissait si nous étions attaqués. Malgré mes efforts, nous étions donc très exposés dès que nous étions condamnés à rester quelque temps dans un même lieu.

- Un de mes remords vient non pas de ce que, en quittant Than Phu, nous ayons brûlé les arcs de triomphe, les estrades où les Tu Vé devaient prononcer leurs discours et tout ce qui avait été construit pour célébrer le communisme, mais de ce que le feu s'est ainsi communiqué aux paillotes. Certes il n'y avait plus un seul habitant car tous avaient fui à notre arrivée, mais brûler un village est un vandalisme tout à fait contraire à mon éducation. Ce que je peux affirmer c'est que, sous mon commandement, Than Phu est le seul village auquel le commando a mis le feu, même accidentellement. Evidemment, comme me disait un de mes gradés en voyant mon ennui, qu'est ce que cela à côté de la destruction systématique des villes françaises par les alliés pendant la seconde guerre mondiale et les milliers de civils qu'ils ont tués. A Than Phu personne n'a été atteint et reconstruire une paillote est une question de quelques jours. Sinistre guerre d'Indochine!!!

- L'importance stratégique de Than Phu a fait que le commando y est revenu une ou deux fois, seul, pour y patrouiller. Tout y avait été reconstruit, mais les habitants étaient toujours invisibles.

B. Le commando bombardé par l'artillerie de la marine

Pour intercepter un bataillon V.M. qui lui avait été signalé comme se déplaçant dans le Sud de l'île de BenTré, et pour profiter de la présence de l'escorteur "Commandant Pimaudan", le Secteur avait monté une opération regroupant tous ses moyens. Le commandement avait même prêté l'unique moyen aérien du Sud Cochinchinois, le minuscule hydravion de My Tho, à bord duquel le Capitaine Piaud avait embarqué pour guider les troupes au sol.

Le départ eut lieu le dimanche 18 Juillet au soir et nous sommes arrivés en zone V.M., le lundi 19, vers 5 heures du matin. Trois à quatre heures après son débarquement, le commando s'est trouvé dans un terrain en forme de U dont les bords formés d'une cocoteraie encadraient une rizière. A ce moment l'hydravion nous a survolés. Piaud nous prenant pour des V.M., confusion que nous cherchions à développer mais pas dans ce sens là, nous a fait bombarder par les canons du Commandant Pimaudan. Dans chacune des lettres que j'ai écrites à Mamette et à mes parents en rentrant de cette opération, je dis que nous allions

entrer au contact avec l'ennemi au moment où la marine nous a bombardés et qu'à la suite de ce bombardement les V.M. nous ont échappé.

Il est très impressionnant d'être soumis à un tir d'artillerie: coups courts, coups longs, puis coups au but. Les obus soulevaient d'immenses gerbes d'eau. Faute d'autres moyens de communication nous avons fait des signes désespérés à l'hydravion. Il a fini par comprendre que, au lieu de nous montrer, si nous avions été des V.M. nous aurions cherché à nous camoufler dans la cocoteraie et nous aurions tiré sur lui. Il a fait cesser le feu. Une vingtaine d'obus étaient tombés au milieu de nous. Miracle!!! Aucun blessé!!! Les obus avaient dû s'enfoncer très profondément dans la vase qui en avait arrêté les éclats. Mais je reconnais que le combat d'infanterie n'est rien à côté de l'obligation de tenir sous un tir d'artillerie, surtout lorsque cette artillerie est amie. Les partisans complètement démoralisés jetaient leur fusils et ne voulaient plus combattre. Il nous a fallu beaucoup de palabres pour remonter leur moral et pouvoir continuer l'opération. La tenue que j'ai dessinée plus tard pour le commando comprenait un béret blanc. C'est une conséquence de ce bombardement: pour éviter toute nouvelle confusion chacun devait s'en coiffer dès que nous apercevions l'hydravion.

Pendant le reste de la journée nous avons effectué un vaste mouvement pour éclairer les autres forces. Le soir un regroupement général a eu lieu dans un village dont je ne cite pas le nom dans mes lettres. J'écris que la plupart de ses maisons étaient construites en dur et que certaines avaient dû être de véritables petits palais, mais que, au moment de notre passage, tout était en ruine, le V.M. les ayant systématiquement détruites après en avoir tué les propriétaires. Il est cependant curieux que je ne me souvienne plus de ce village car, dans le delta, de telles maisons étaient une exception.

Il était basé à My Tho et c'est lui qui viendra me chercher le jour de ma blessure. Il n'était pas armé. Dieu merci d'ailleurs car, comme il n'avait pas de moyen pour communiquer avec les troupes au sol, si ce n'est en leur envoyant un message dans une enveloppe lestée d'une pierre, il aurait souvent mitraillé le commando en nous prenant pour des Viêts.

Mon boy m'avait préparé, dans une paillote, un lit de feuilles sur lequel il avait placé ma moustiquaire et j'ai dormi cette nuit-là magnifiquement. Avant de me coucher, j'ai fait une expérience dont je garde un goût amer. Comme j'avais très soif, j'ai demandé à Boy de faire bouillir de l'eau de la rizière et, avec la vapeur d'eau produite qui, je croyais, serait ainsi dessalée, de me faire du thé. C'était épouvantable. Aujourd'hui, à la plupart de mes souvenirs d'opérations vient s'associer celui de la soif intense que j'avais pendant chacune d'entre elles, et cependant nous vivions au milieu de l'eau, mais de quelle eau!

Le mardi, le commando, pour se reposer, fut chargé de la garde du cantonnement. Par défi, j'ai mis ma tenue blanche et l'ai portée toute la journée.

Le mercredi, l'hydravion ayant cru repérer le P.C. V.M. à une vingtaine de kilomètres du cantonnement, le commando a été chargé de l'attaquer, seul, sans s'encombrer des autres troupes beaucoup trop lourdes pour une telle mission. Nous n'avons rien trouvé, mais, à un moment, j'ai vu à la jumelle l'effectif d'une compagnie V.M. qui fuyait à travers la rizière vers une cocoteraie pour y disparaître. Datcharry a tiré au F.M. sur les derniers fuyards et j'ai l'impression qu'il en a touché quelquesuns.

Le jeudi nous avons effectué une série de patrouilles de routine autour du village qui nous servait de cantonnement. Au cours de l'une d'elles nous avons découvert un corps découpé en tout petits morceaux qui étaient alignés tout le long de la piste. C'était épouvantable. Quel était ce mort? Sans doute quelqu'un suspecté par les Tu Vé d'avoir fourni des renseignements aux français. Nul ne le saura jamais. Cette guerre d'Indochine, qui n'existait pas pour l'intelligentsia française et pour nos politiciens, basculait facilement dans l'horreur. Dans quel but une telle atrocité avait-elle été commise? Vraisemblablement pour avertir les rares paysans qui risquaient de rencontrer des membres du Corps Expéditionnaire de ce qui les attendait s'ils nous fournissaient des informations. Certes, pour un Tu Vé, si tel était bien l'objectif à atteindre, tous les moyens étaient bons. Cependant si, fréquemment, j'ai entendu parlé de gens que ces commissaires politiques avaient torturés ou tués, je n'avais jamais entendu cité de telles horreurs qui me semblent avoir été assez isolées.

A 00h, le vendredi, le commando a été embarqué pour être jeté à 2 heures du matin en zone V.M. Nous sommes tombés sur une trentaine de V.M. qui, alors qu'ils dormaient là bien tranquilles, avaient été réveillés par le bruit du moteur du LCM. Aussi surpris de nous voir arriver que nous de les trouver exactement à notre point de débarquement, ils laissèrent un petit groupe chargé de nous accueillir pendant que nous débarquions, au moment difficile où tout le bateau est massé près de la porte du fond du LCM qui s'abat pour devenir un ponton sur lequel il faut passer. Echange de tirs, quelques blessés de part et d'autre, mais le gros du V.M. avait disparu. Nous avons cependant fait un prisonnier.

L'opération se poursuivant, le commando a fait liaison à 3km de là avec des forces caodaïstes et avec la section de reconnaissance de Giong Trom. Officier le plus ancien j'ai pris le commandement de ce sous-ensemble. Nous avons manoeuvré de façon à former le fond d'un filet tendu par les tirailleurs de Plémour et qui se resserrait sur une bande V.M. signalée par l'hydravion et que j'apercevais à la jumelle. A 3 heures de l'après-midi une mitrailleuse nous a pris à partie. C'était les tirailleurs de Plémour qui nous prenaient pour des V.M. Je leur ai envoyé un message radio. Nous avons alors avancé les uns vers les autres jusqu'à nous donner la main. Les V.M. avaient disparu. Comme il n'y a pas de miracle et que Plémour, comme moi, les avait vus à la jumelle, ils avaient dû se cacher en se couchant dans le fond de la rizière et attendre en respirant à l'aide d'un bambou, comme, paraît-il, ils, avaient l'habitude de le faire. Nous avons jeté quelques grenades dans la rizière, mais rien n'a bougé. Nous avons attendu deux heures, rien ne s'est passé. Les V.M., s'ils étaient bien dans le fond de la rizière, ont été plus patients que nous. Vers 18h Plémour a reçu l'ordre de rejoindre BaTri avec toutes les forces qui étaient près de lui. Pour éviter que nous tombions éventuellement tous dans une grosse embuscade, il nous a fait rentrer par deux routes différentes, les tirailleurs à l'ouest, mon petit groupement à l'est.

Rien ne s'est passé jusqu'à BaTri. A l'arrivée à BaTri le commando devait bien s'étirer sur plus d'un kilomètre, tant les gens étaient fatigués. Je marchais comme toujours derrière les éclaireurs de tête, Jayet et ses cambodgiens fermaient la marche. BaTri était entouré d'un petit rempart de terre. Le caodaïste en sentinelle à la porte du rempart ne voulait pas nous laisser entrer. Palabres,

je pousse un immense coup de gueule et la porte finit par s'ouvrir. J'installe mes gens dans le cantonnement qui leur est désigné et je vais dîner avec les autres officiers.

Une demi-heure après environ nous entendons une fusillade. Un sergent des tirailleurs vient nous prévenir de ce que des commandos sont en train de se battre avec des caodaïstes. Je me précipite et je trouve mes partisans installés dans un des deux fossés d'une route, les caodaïstes dans l'autre, chacun tirant à tout va, mais heureusement sans trop viser. Je m'avance entre les deux adversaires. Les tirs cessent aussitôt. Personne ne me prend pour cible. Ils avaient là cependant une magnifique occasion de tuer le lieutenant et d'une façon anonyme.

Mais pas un de mes hommes n'aurait fait cela et je devais avoir un certain prestige chez les caodaïstes puisqu'ils ne m'ont pas visé. Après avoir engueulé tout le monde copieusement, j'ai obligé les uns et les autres à regagner leurs casemements qui avaient été choisis suffisamment éloignés pour que partisans et caodaïstes ne puissent se fusiller de l'un à l'autre.

Des camions du Secteur sont venus nous chercher le lendemain. Sur la route du retour, en allant de BenTré à BaTri, un de ceux emmenant le commando est tombé en panne. Comme il n'était pas question de laisser ses occupants seuls sur la route, j'ai fait arrêter tous les camions transportant le commando et former un hérisson autour d'eux. Le dépannage une fois fait nous sommes repartis, mais nous ne sommes arrivés au cantonnement qu'en fin d'après-midi.

SECTION III -Un article oublié dans «Le populaire d'Indochine»

A. L'article

Les principales activités du commando pendant la période allant de ma prise de commandement, le 22 Juin 1948, jusqu'à la mi-août, ont été exposées dans un article que j'ai publié dans le «Le Populaire d'Indochine», le seul journal quotidien qui, me semble-t-il, existait en Indochine. Il est rare de voir un lieutenant autorisé à publier un récit des combats de son unité dans un quotidien à grand tirage. Je vais donc dire quelques mots de ce qui me semble avoir été la raison de cette publication, puis je la copierai avant de la commenter.

Le colonel Daubigny avait demandé aux officiers de présenter leurs activités en un article qui pourrait être publié dans la presse. Comme quelques autres officiers, j'ai soumis, le 17 août 1948, un papier intitulé «Dans le Secteur de BenTré avec le Commando Vietnamien n° 1". Cet article a été reproduit dans l'édition du vendredi 3 septembre 1948 du journal «Le Populaire d'Indochine», en page 3, sous la signature d'un Lt M., camouflage limité de mon nom nécessité par le fait que nous étions en guerre. Malgré la lecture attentive à tous les échelons qui a dû en être faite, il a été reproduit in extenso. Je vais donc le recopier en ne modifiant que la ponctuation qui, dans le journal, était hautement fantaisiste, mais j'ai respecté les paragraphes.

➤ Copie de cet article

- Le Commando Vietnamien N° 1 est composé d'une centaine de partisans encadrés par quelques européens de la 3° Légion de Garde Républicaine de Marche.

- Les partisans viennent de tous les horizons du pays, cultivateurs, ouvriers, intellectuels, fils de notables. Beaucoup viennent venger un être cher assassiné par le V.M.

Souvent même ce sont des rebelles qui, ayant compris leur erreur, cherchent, en combattant dans nos rangs, à racheter leurs fautes passées."

- Il est curieux de se déplacer en patrouille de nuit avec le commando. Aucun bruit, aucune lumière, et, par les nuits sans lune, il vous arrive de vous demander si vous n'êtes pas seul à vous promener dans l'immense cocoteraie. Les ponts de singe succèdent aux diguettes et, à leur approche, vous sentez la main ferme d'un partisan qui vous saisit le bras pour vous aider à traverser sur ce mince tronc d'arbre qui franchit un fossé ou un arroyo et que vous avez de la peine à apercevoir.

- Tout à coup vous entendez quelques claquements de doigts, à la manière des enfants qui, à l'école, veulent attirer l'attention du maître. C'est le signal. Votre éclaireur de pointe a vu quelque chose. Tout le monde s'arrête.

- A pas feutrés vous approchez. Dans la rizière une lampe électrique s'allume et s'éteint. Les partisans se glissent sur les diguettes toujours sans bruit. Un petit moment et la lumière disparaît. La patrouille revient: «Viêt-minh tué! Lieutenant». (Un coup de poignard a liquidé ce guetteur ennemi).

La progression reprend au milieu des seuls bruits des nuits tropicales."

Ce coup de poignard me fait souvenir de la prise récente d'une mitraillette Thomson.

Au cours d'une patrouille de nuit, un groupe du commando tombe dans une embuscade. Les deux européens sont blessés par les premières rafales du F.M. rebelle. Les partisans quoique livrés à eux même ouvrent le feu. Le Commando progresse en rampant. Les cadavres laissés par les rebelles montrent avec quel sangfroid il a accompli sa mission. Le feu cesse. La fouille du terrain commence, le groupe étant trop réduit pour entamer la poursuite. Tout à coup une mitraillette crépite de nouveau. Un rebelle est encore là. Deux partisans glissent dans la nuit (ce sont deux V.M. ralliés). Un cri. La mitraillette ne tire plus et les partisans montrent à leur chef de groupe une superbe Thomson.

- Les V.M. ralliés qui servent dans nos rangs rendent de nombreux services. Pour eux, pas de repos. Se promènent-ils sur le marché qu'ils découvrent parmi les acheteurs un membre du comité V.M. ou un chef de groupe, ou l'un de ces pillards irréguliers qui accompagnent les bandes adverses; d'eux mêmes ils les arrêtent et les conduisent à l'officier de renseignement.

- Ils ont l'art de discerner dans un groupe de fuyards quelle est la personnalité la plus marquante et de l'arrêter après une chasse à l'homme dans la rizière, ce qui serait impossible pour un Européen."

- Le 29 Juillet 1948, le Commando progresse à l'extrémité Sud de l'île de BenTré, entre An Thuy et Ba Hien. Soudain les éclaireurs de pointe se précipitent dans la rizière. A 500 mètres d'eux quelques fuyards. Quelques coups de fusil ralentissent leur fuite, mais l'un d'entre eux court de plus belle. Nos cinq éclaireurs essaient de lui couper la retraite. La poursuite est palpitante. Une rafale de F.M. cloue le fuyard au sol. Il est perdu. Les partisans sont sur lui et le ramènent triomphalement. «Lieutenant! Lui grand chef V.M.». (Jne telle affirmation semble, exagérée. On examine les papiers trouvés sur le prisonnier. C'est effectivement un commissaire politique envoyé du Tonkin et chargé de surveiller le chef de bataillon V.M. du coin. Il rage d'apprendre qu'il a été arrêté par cinq des anciens soldats de ce bataillon, mais il est forcé de reconnaître que les français savent faire de ceux qui se croyaient leurs pires ennemis leurs plus dévoués partisans.

- Le dévouement de tous ces partisans est d'ailleurs touchant. Mille exemples pourraient en être donnés. Puisque nous avons parlé de la prise récente d'une mitraillette disons que ce jour deux partisans ont été au péril de leur vie chercher les deux européens blessés et les ont traînés dans un fossé pour les mettre à l'abri des balles.

- Parlons encore du 29 Mars où le Lieutenant grièvement blessé au bras fut conduit hors des trajectoires rebelles par ses partisans et porté sur leur dos pendant 4 kilomètres en passant une cinquantaine de ponts de singe. Parlons de ce que, sans que vous ayez jamais donné cet ordre, un partisan armé se plaît à vous suivre dans tous vos déplacements rappelant ces Inspecteurs de police qui essaient, avec l'air de ne pas y toucher, de protéger discrètement la personne à laquelle ils sont attachés.

- Tous sont de beaux soldats. Certes il est difficile de leur inculquer les rudiments de manoeuvre à pied et c'est la cause de bien des déboires, mais leur bravoure vous enthousiasme en un instant.

- A la fin du mois de Juillet le Commando est brusquement pris à partie par un élément rebelle et plus brusquement encore les quatre Européens se trouvent seuls sur la piste. Les partisans se seraient-ils volatilisés? Mais du fossé une violente fusillade prend à partie les tireurs rebelles. Un chef de groupe part alors en criant "En avant!" Dès qu'il commence à courir sur la piste c'est un rush général et il n'a pas fait deux mètres qu'il est largement dépassé par une meute hurlante devant laquelle les rebelles s'enfuient en protégeant leur retraite par quelques grenades. Et c'est la poursuite ardente jusqu'à l'hallali.

- Devant de tels hommes les V.M. sont vraiment mal à l'aise. Comme eux ils connaissent parfaitement les us et coutumes du pays. Comme eux la rizière fait partie de leur domaine et ils s'y déplacent aussifacilement qu'un Européen sur un chemin vicinal. Mais ils ont en plus l'ardeur de ceux qui ont choisi la voie de l'honneur et qu'éclaire la vision rayonnante de la victoire finale.

Lt. M. 17 Août 1948

➤ **Commentaires**

- Cet article a été lu, à Radio Saïgon, le lendemain de sa parution. Reconnaissons qu'il y avait de quoi rendre fou de jalousie les petits camarades de BenTré dont aucun des papiers n'avait été retenu¹⁸.

- Des succès aussi significatifs que la prise de la mitraillette Thomson et la capture d'un commissaire politique, un envoyé du Tonkin, donc de très haut rang dans la hiérarchie V.M., étaient connus du Commandement Général des troupes d'Indochine. Ils étaient suffisamment rares pour que ce Haut Commandement veuille les porter à la connaissance du public pour faire croire que le viêt-minh était tenu en échec partout et que les troupes d'Indochine étaient particulièrement combattives. Or, comment le faire mieux, sans s'engager personnellement, que par un article publié, sous la signature d'un simple lieutenant, dans un journal paraissant dans toute l'Indochine. Cette hypothèse expliquerait que mon papier, rédigé le 18 août à BenTré, ait pu paraître dès l'édition du 3 septembre du journal, malgré tous les délais entraînés par sa lecture et sa relecture à tous les échelons de la hiérarchie militaire, depuis la Cochinchine jusqu'au Tonkin. Il est donc vraisemblable que le Colonel Daubigny avait proposé au Haut Commandement de parler dans un journal des succès du commando, qu'il en avait été autorisé et que, pour ne pas avoir l'air de favoriser le commando, il avait imaginé de demander à tous les officiers de rédiger quelque chose, sachant bien que seul l'article du commando serait retenu. Et puis, n'était-ce pas, de toutes les façons, le meilleur de tous!

- La prise de la mitraillette Thomson n'a pas eu lieu tout à fait comme je l'ai racontée dans le journal, mais comme je l'ai décrite en parlant de ma première embuscade. Evidemment la réalité de cette prise a été moins épique que cette fiction journalistique et j'ai cédé au plaisir de broder sur un événement, héroïque par ailleurs, pour en faire quelque chose de plus sensationnel encore. Que celui qui n'a jamais péché par exagération me jette la première pierre!

- La capture du Commissaire politique V.M. de très haut rang n'a pas eu lieu exactement à la date indiquée. Il s'agissait du 27 juillet et non du 29. Mais je ne pourrais affirmer qu'elle a réellement été faite par cinq V.M. ralliés, cela me semble trop beau! Cette capture a eu lieu à peu près à l'endroit où j'ai été blessé le 30 septembre. C'était en effet une de ces zones proches de la mer, faciles d'accès pour des bateaux venant du Tonkin, par où les responsables V.M. et le ravitaillement ennemi transitaient. Son importance stratégique explique qu'elle était l'objet de nombre de nos patrouilles et que de nombreuses opérations s'y déroulaient. A la fin du mois d'octobre 1948 un poste y sera installé. Je reviendrai en terminant ce récit sur les conséquences de cette installation.

¹⁸ Pour ma part j'étais bien loin de penser que ce récit serait la première de la centaine de publications que j'ai faites par la suite. Les trois suivantes publiées, en 1958, dans la Revue Militaire d'Information et intitulées la "Recherche Opérationnelle et la guerre" concerneront encore le domaine militaire. Mais les autres, plus tard, relèveront évidemment toutes du domaine scientifique. Pas mal pour un de ces chefs de commando que l'intelligentsia française considérait comme le type même des brutes assoiffées de sang qui formaient le Corps Expéditionnaire d'Extrême Orient!!!

- Ce Commissaire V.M. a été «retourné» par les officiers du renseignement et utilisé dans toute la Cochinchine pour affirmer devant la population rassemblée par les soins du Corps Expéditionnaire que lui, un des dirigeants de la rébellion, savait que le Viêt-minh était perdu, raison pour laquelle il s'était laissé prendre par les Français. Il paraît qu'un tel mensonge était cru par des auditeurs amenés plus ou moins de force pour l'entendre, alors qu'il était solidement encadré par nos soldats!!! C'est tout au moins ce que les officiers du renseignement affirmaient!!!

- Il faut noter que le commando n'a reçu pour cette capture aucun témoignage de reconnaissance des autorités du Secteur, que ce soit une lettre de remerciements, ou quelque citation, ou je ne sais quoi. J'ai déjà dit que les planqués du Secteur trouvaient «naturel» que le commando remportent des succès, mais ils en étaient jaloux et se gardaient bien de se porter volontaires pour le commander lorsque le Lieutenant était blessé.

B. La tenue noire

Ce Commissaire avait sur lui une grosse somme d'argent, preuve supplémentaire de son rang dans la hiérarchie V.M. Nous avons trouvé près du lieu de sa capture une grande quantité de coupons de tissu noir qui devaient être destinés à habiller une unité V.M. Le commissaire avait dû amener tout cela, en bateau, depuis le Tonkin. Je suis à peu près persuadé qu'il y avait d'autres matériels sur le bateau, malheureusement je n'ai pas fait suffisamment fouiller le terrain pour en trouver s'il en avait été débarqué. Je me console en espérant que nous avons surpris les Viêts en plein déchargement et que leur bateau, lorsqu'il a entendu la fusillade; a immédiatement levé l'ancre en emportant le matériel non débarqué.

➤ **Une tenue identique à celle du V.M.**

Mes partisans étaient affreusement mal habillés de tenues verdâtres usagées, datant le plus souvent de leur recrutement par la Légion Etrangère. Avec le tissu et l'argent récupérés j'ai fait faire à BenTré, par un tailleur local, une tenue pour chacun d'eux. Pour accroître la confusion lors de nos déplacements, elle était totalement noire et copiée sur celle portée par les soldats V.M., laquelle était elle-même copiée sur celle portée par les paysans dans la rizière. Ce mimétisme rendait difficile de savoir si l'on avait affaire à un paysan, à un Viêt, ou à un commando. Cette tenue noire apparaît sur presque toutes les photos prises après le 1^{er} août 1948 et je la portais le jour où j'ai été blessé.

J'avais acheté chez un commerçant de BenTré l'étoffe blanche nécessaire à la confection d'un béret blanc pour chacun de mes hommes. J'ai dit son utilité en parlant de notre prise à partie par l'artillerie du Pimaudan. Théoriquement ils n'auraient dû le coiffer qu'à l'approche de l'hydravion. Le reste du temps, pour avoir alors vraiment l'air de V.M., ils auraient, par contre, dû le garder dans leurs poches. Mais, toutes les photos montrent que, faisant fi de ces subtilités, pour se protéger du soleil, les partisans portaient presque constamment leur béret.

➤ **La section d'honneur**

Pour les partisans qui savaient bien marcher au pas et faire du maniement d'armes correctement, j'ai fait confectionner une deuxième tenue dite «de parade». Elle était également noire, mais avec une ceinture blanche cousue sur le blouson. Ce blouson avait des boutons blancs et des pattes d'épaules blanches. Quand le commando devait être représenté pendant un défilé ou toute autre manifestation, les partisans, habillés de cette deuxième tenue, venaient former une Section dite d'honneur. Il est scandaleux de voir Bergot donner dans son livre «**Gendarmes au combat**» une photo de cette Section d'honneur en la désignant comme faisant partie d'un prétendu «escadron catholique de Ba Tri».

L'Oncle Ho n'avait certainement pas imaginé que l'argent et l'étoffe qu'il avait confiés à son commissaire politique seraient utilisés pour habiller des partisans du Corps Expéditionnaire. *A posteriori* je l'en remercie vivement.

➤ **Les accusations de mes chers camarades**

J'ai été soupçonné par mes chers camarades de BenTré qui n'auraient évidemment jamais osé commettre un tel acte d'indiscipline, leur carrière risquant d'en être compromise, d'avoir détourné les fonds récupérés sur le commissaire. Il faut dire que, si j'avais agi régulièrement, j'aurais dû déposer cet argent au bureau de l'intendant du Secteur de BenTré et demander ensuite l'autorisation de l'utiliser pour habiller mes hommes. L'expérience de la prise de la Thomson montrait qu'une telle autorisation m'aurait très vraisemblablement été refusée ou, sinon, aurait mis des mois pour m'être accordée. En effet je ne sais comment les différents bureaux de la hiérarchie pouvaient, sans enfreindre de quelque façon le règlement, autoriser officiellement une troupe du Corps Expéditionnaire à s'habiller comme les Viêt-minh et cela en faisant confectionner des tenues avec une étoffe et un argent récupérés sur l'ennemi. Je n'ai donc rien demandé et, sans autorisation, j'ai fait confectionner les 150 tenues.

J'ai donné le reste de l'argent à l'Intendance. Dieu seul sait ce qu'il en a été fait! Ecoeuré par ces soupçons, j'ai adressé au Colonel, le 30 Juillet 1948, une demande pour être relevé du commandement du 1^{er} Commando et être affecté à tout «poste qu'il jugerait plus dangereux».

Cette lettre n'a évidemment pas reçu de réponse. Une copie se trouvait dans les rares papiers que mes hommes m'ont envoyés après ma blessure. Je la conserve précieusement.

➤ **Un affront fait au commando**

Pour célébrer la capture du commissaire et la tenue noire, le 15 août, avec mes gradés et tous mes partisans, j'avais organisé une fête du commando. Tous les officiers du Secteur avaient été invités à une prise d'armes suivie d'un apéritif au cours de laquelle leur serait officiellement présentée la tenue noire et la Section d'honneur. 8 bouteilles de Champagne et une centaine de petits gâteaux les attendaient dans mon casernement.

Tout le commando avait passé le temps libre des derniers jours à préparer cet événement. Les casernements avaient tous été peints en blanc, à la chaux, les parterres refaits et les briques les entourant peintes elles aussi en blanc.

Le défilé devait avoir lieu dans le terrain du stade. A l'arrivée du Colonel une pluie violente de mousson s'est déclenchée. Tout était trempé. On pataugeait dans la boue comme le montrent les photos prises ce jour-là. Seul le Colonel est venu. Aucun autre

officier n'a daigné se déplacer. Ils étaient excusables au moment du défilé car il pleuvait à verse, mais ils ne l'étaient plus au moment de l'apéritif. Cette absence a été ressentie comme une insulte par mes hommes. Il a fallu que je leur explique qu'ils n'étaient pas concernés et qu'il s'agissait d'une simple jalousie entre officiers. Mais j'étais amer.

SECTION IV -Du 15 août au 30 septembre-Quelques opérations

Alors que Mamette a conservé en principe tout le courrier que je lui ai envoyé d'Indochine, il manque dans ce corpus quelques lettres de la deuxième quinzaine d'Août et certaines lettres de septembre.

A. Opérations de la fin août

➤ **Une embuscade meurtrière**

Dans une lettre de la deuxième quinzaine d'août j'évoque, sans plus de détail, un combat dans lequel le commando a eu deux morts. En fait, en août, vers le 16, comme le confirment les photos que j'ai prises et le communiqué des troupes d'Indochine Sud, l'escadron du quartier de Giong Trom et le commando ont eu des pertes assez importantes au cours d'une embuscade près de Giong Trom dans laquelle une section de Giong Trom était tombée. C'est en lui portant secours que le commando a eu des blessés et des tués appartenant vraisemblablement à la Section de Furbeyre car, au cimetière, celui-là commandait la Section d'honneur. Sur les photos de cet hommage funèbre on me voit assistant avec tous les officiers du Secteur à la bénédiction des corps. Si ce n'était de cette lettre et des photos je n'aurais cependant aucun souvenir de ce combat.

➤ **La mort de Thach Ka**

Je vais maintenant parler d'une opération dont j'ai un souvenir assez net, confirmé par des photos, celle au cours de laquelle le partisan Thach Ka a été tué.

Le 19 Août 1948, le Secteur avait monté une opération pour intercepter une bande V.M. signalée comme se déplaçant près de BenTré. Le commando était parti à minuit, en camions, pour prendre position, à quelques kilomètres de BenTré, donc à portée des canons de Royal, dans une cocoteraie proche de la route BenTré-Giong Trom. Peu après notre arrivée à l'emplacement qui nous avait été fixé, les V.M. nous ont encerclés. Il faisait noir, comme il peut faire noir une nuit de mousson au fond d'une cocoteraie, mais nous pouvions localiser les Viêts car nous les entendions parler. Ils ne nous ont pas attaqués. Vraisemblablement leur chef considérait que, dans l'obscurité, il aurait été impossible de coordonner ses actions et, pendant le combat, de distinguer amis et ennemis puisque nous avions la même tenue qu'eux. Mais il était à peu près certain qu'il envisageait de lancer son assaut dès le lever du jour.

Notre position était cependant avantageuse si l'on considère qu'elle rendait possible de prendre en tenaille les V.M. entre le commando et tout élément du Corps Expéditionnaire qui, envoyé d'urgence, en camions, par la route, aurait progressé de la route à la cocoteraie.

L'artillerie, par un tir de barrage bien calculé, comme savait le faire Royal, aurait pu empêcher l'ennemi de fuir. J'ai donc fait appeler le Secteur à la radio. Il devait assurer une écoute continue, mais malgré nos appels répétés tout au long de la nuit personne nous a répondu.

Ces messieurs, fatigués de ne rien faire, devaient dormir. De toutes les façons est-ce que l'état-major de BenTré aurait été capable de monter, à la hâte, une opération exigeant une petite coordination entre l'artillerie, les tirailleurs ou la GVNS et le commando? Il est possible d'en douter. Il est certain par contre que rien de la sorte n'avait été prévu.

Peu avant le lever du jour, pour éviter d'être moi-même attaqué, j'ai rassemblé tout le commando en un point où l'encerclement me semblait le plus faible et, en hurlant, nous avons donné l'assaut. Nous avons pu passer, mais un de nos partisans, Thach Ka, de la Section Furbeyre, a reçu une balle dans le ventre et ses boyaux pendaient lamentablement. J'ai considéré que l'opération était terminée pour le commando et que mon devoir était de ramener au plus vite Thach Ka à BenTré pour qu'il puisse être soigné. J'ai conduit le commando vers la route en espérant y trouver un véhicule. Lorsque nous y sommes arrivés le jour était levé et, surprise, une jeep conduite par le Capitaine Gerald passait. Il était en grande tenue blanche.

Nous avons échangé quelques mots un peu vifs car il m'a demandé pourquoi je n'étais pas resté sur la position qui m'avait été assignée. Je lui ai fait remarquer qu'il pouvait bien parler, lui qui était propre comme un sou neuf, alors que nous étions couverts de boue et que nous avions eu des pertes. Il a pris Thach Ka à bord de sa jeep et l'a emmené à BenTré. Il faut noter que, sachant que Tucoulou avait été tué dans les mêmes circonstances trois mois plus tôt, Gerald n'hésitait pas à se déplacer, seul, en jeep, habillé de blanc, sur une route non ouverte, malgré la présence de V.M. dans le coin. Bravoure ou inconscience?

La suite de l'histoire est triste. Ne pouvant être soigné à BenTré, Thach Ka a été évacué sur l'hôpital de My Tho où il est mort le lendemain matin. Trop de temps s'était écoulé entre sa blessure et les premiers soins compétents qu'il reçut. J'ai emmené la Section d'honneur à My Tho pour lui rendre les honneurs au moment de son enterrement. Sa femme, enceinte, est venue avec nous. Elle faisait pitié. La France ne reconnaissant pas ces soldats dont le titre officiel était celui de «supplétifs», elle n'avait droit, ni à pension, ni à indemnité. C'est à la levée du corps, à l'hôpital de My Tho, que j'ai fait connaissance du Commandant major Chastenier, le chirurgien qui avait opéré Thach Ka. Je l'ai rencontré de nouveau, le 14 septembre, alors que je me trouvais à l'hôpital de My Tho pour une prise de sang. Il m'a alors invité à déjeuner et, à table, m'a dit que, dans la région, tout le monde savait que «le commando Moreau c'était des durs et que, lorsqu'il intervenait, cela allait chauffer». Je l'ai revu quinze jours plus tard. J'étais sur sa table d'opérations.

B. Deux opérations montées par le secteur en septembre

Avant celle au cours de laquelle j'ai été blessé le Secteur avait monté, en septembre, deux opérations mettant en jeu tous ses moyens.

➤ **L'opération du curé 9 septembre 1948**

Une petite île du Som Ham Luang, à l'extrémité nord de cette branche du Mékong, face à Soc Say, au nord-ouest de BenTré, était habitée par une population catholique que le V.M. tyrannisait. Cette île dont je ne me souviens pas le nom, je l'ai toujours appelée l'île du curé, est facile à repérer sur la carte. Le curé avait demandé à My Tho de venir délivrer le village de l'emprise du V.M. L'île relevant de l'administration de BenTré, My Tho avait transmis la demande à notre Secteur.

Le 9 septembre 1948, au petit matin, tous moyens réunis, tirailleurs, GVNS, commando, appui marine avec LCM, LCVP, la vedette de BenTré, le Commandant Pimaudan et même des chaloupes à vapeur réquisitionnées (une d'entre elles est visible sur les photos), hydravion, etc., le Secteur de BenTré s'est déplacé dans cette île. Comme toujours le commando a été débarqué le premier pour ouvrir la route et faire aussitôt la chasse aux Viêts. Nous n'avons rien trouvé. Il est bien évident que si les V.M. n'avaient pas été prévenus de l'opération par leurs informateurs, le bruit causé par un tel déploiement de moyens, aurait suffi à leur donner l'alerte et à leur faire quitter l'île.

Le curé accompagné de toute la population nous a accueillis sur le petit quai où le Corps Expéditionnaire abordait, bateau après bateau. Il avait prévu de dire une messe en sa petite église située, je me le rappelle, au fond d'une petite place, comme le sont la plupart de nos églises de village. Colonel en tête qui, pourtant, me semble-t-il, était franc maçon, tous les officiers, gradés et soldats qui avaient pu prendre place dans l'église, ont assisté à cette messe, la troupe à gauche, la population à droite. A la fin de la messe tous ces braves gens ont voulu partager avec nous un repas qu'ils avaient préparé spécialement. Pour ne pas laisser nourrir la multitude par ces pauvres paysans le colonel a décidé que, seuls, les officiers et gradés accepteraient l'invitation. Comme je ne parle pas le vietnamien j'avais demandé à Lack de venir avec moi. Mes hôtes, très intimidés, semblaient cependant très fiers de leurs invités.

A la surprise générale, à 16 heures environ, le colonel a donné à toutes les unités l'ordre de réembarquer. Désespéré, le curé lui a demandé de laisser des éléments pour créer un poste et défendre le village. Comme il le lui refusait, il l'a alors supplié, au moins, de distribuer des armes à la population pour se défendre quand le V.M. reviendrait. Conseillé par le Capitaine Piaud, le colonel, prétextant qu'il n'y avait plus rien à craindre puisque nous avions chassé les V.M. de l'île, n'a pas accepté non plus cette proposition!!!

Le commando, toujours en arrière garde, a dû quitter l'île le dernier. J'ai donc été témoin de la rage contenue des habitants qui venaient en pleurant me dire que le V.M. leur ferait certainement payer cher d'avoir fait appel aux Français. Je ne pouvais évidemment, ni leur laisser des armes puisque je n'en avais pas suffisamment, ni leur laisser des hommes en amputant le commando d'un groupe, ce qui l'aurait affaibli et aurait été un acte caractérisé de désobéissance.

Je suis parti le coeur gros ayant une opinion de mes chefs encore plus basse que celle que j'avais acquise jusque là. Rien ne nous obligeait à aller dans cette île montrer au V.M. que les habitants lui étaient hostiles si nous ne voulions pas les défendre ensuite. Il fallait être inconscient ou aveuglé par quelque consigne militaire pour ne pas imaginer que le V.M. reviendrait après notre départ et que, pour se venger de l'affront qu'elle lui avait fait subir, il infligerait à la population un traitement épouvantable. J'ignore ce que sont devenus ces braves gens, mais je suis sûr que les Tu Vé ont dû leur faire regretter d'avoir fait appel aux Français.

Devant de telles méthodes, pour la première fois, j'ai commencé à douter de ce que la France puisse un jour gagner la guerre d'Indochine.

➤ **L'opération Mo Cay-Luang Quoi**

L'avant-dernière opération du Secteur à laquelle j'ai participé avec le commando s'est déroulée à partir du 22 septembre.

Le service du renseignement avait été informé qu'un bataillon V.M. séjournait dans le sud de la petite ville de Mo Cay, située dans l'île de Than Phu. Pour l'intercepter, le Secteur avait monté une de ces grosses opérations dont il avait le secret. Le Colonel Daubigny en assurait le commandement effectif. Tous les moyens de BenTré avaient été mobilisés, dont évidemment le commando. L'appui du Commandant Pimaudan et de l'hydravion de My Tho nous avait été accordé. Je note au passage que, sur la photo prise le 22 septembre, la fragilité de ce petit appareil est manifeste: on comprend que j'ai failli le faire sombrer lorsque, après ma blessure, mon corps fut glissé entre les jambes des deux passagers.

Le commando, comme toutes les autres troupes participant à l'opération, a quitté BenTré, le 22 septembre après-midi. A Mo Cay, Boy avait réussi à me trouver un matelas une natte si bien que, la nuit, j'aurais dû dormir magnifiquement. Mais il m'avait installé près d'un feu de bivouac où, outre les coups de feu des sentinelles lorsqu'elles s'affolaient, j'avais les bruits de la radio et de gens qui, ne pouvant dormir, venaient pour discuter. De toutes les façons mon sommeil aurait été bref car, à 5 heures du matin, le 23 septembre, le colonel m'a fait appeler pour me dire que le poste de Luang Quoi venait d'être attaqué, qu'il me fallait partir immédiatement avec le commando pour lui porter secours et que, pour cela, il mettait un LCM à ma disposition. Le poste de Luang Quoi commandait le carrefour formé, et par une piste le long d'un ruisseau traversant d'est en ouest l'île de BenTré, et par la route BenTré -Giong Trom. Cet appel au commando montre une fois de plus que nous étions la seule unité pouvant intervenir immédiatement.

Avec le LCM il nous a fallu plus de deux heures pour traverser le Som Ham Luong et suivre les différents arroyos de l'île de BenTré qui conduisaient au poste si bien que nous sommes arrivés quand tout était fini. C'était le problème général du délai nécessaire pour acheminer des secours. Il fallait en effet, tout d'abord être prévenus, problème de transmission radio, puis trouver des moyens de transport. S'il s'agissait de bateaux, comme c'était le cas ici, la vitesse de déplacement était très faible. Enfin, pendant le trajet, il fallait faire attention à ne pas tomber dans une embuscade spécialement montée pour anéantir les renforts et certaines attaques n'étaient que des diversions faites dans ce but. A Luang Quoi les V.M., après avoir tué ou blessé tous les hommes valides du poste et épargné par miracle le chef de poste, s'étaient retirés en emportant les armes et tout ce qui leur convenait.

Un partisan récemment recruté avait ouvert les portes aux assaillants. Voyant qu'il allait succomber, le chef de poste avait demandé à Royal qui, en apprenant l'attaque, s'était mis en route pour rapprocher un de ses deux canons, de tirer sur le poste. Par chance ou grâce à l'adresse de Royal, les obus ne tombèrent que sur les vagues d'assaut V.M. évitant les bâtiments et ne

causant ainsi aucune perte parmi les familles qui y vivaient. C'est vraisemblablement ce tir qui incita le V.M. à ne pas s'éterniser sur sa conquête. Comme il n'était pas alors assez fort pour occuper un poste et le défendre contre une attaque qui aurait été montée par les troupes du Secteur, il est vraisemblable que son objectif était, tout en s'emparant de quelques armes, de désorganiser pour quelque temps notre surveillance de cette région et préparer la grosse opération de Ba Hien dont je parlerai *in fine*. Les mouvements près du poste de Luang Quoï que j'ai mentionnés plus haut en indiquant que la sentinelle ne les avait pas signalés et, quelques jours plus tard, la prise de ce poste, étaient certainement la partie visible d'un plan d'opérations plus vaste dans le cadre duquel un bataillon V.M. se trouvera près de BaHien, le 30 septembre 1948 et sera intercepté par le commando au cours de la dernière opération que j'ai dirigée en Indochine.

E. Bergot, toujours plein d'imagination, raconte Luang Quoi dans son livre «**Gendarmes au combat**» et affirme que le commando était à proximité du poste. Comme je viens de le montrer il n'en était rien. Bergot déclare que le commando était ce jour là sous les ordres du Lieutenant Xerri et va même, page 135, jusqu'à rapporter un dialogue qui aurait eu lieu entre le Chef de poste et Xerri, à l'arrivée du commando. Or, comme Bergot lui-même l'indique d'ailleurs page 140, Xerri était alors rapatrié sanitaire et ne pouvait, sauf intervention céleste avec dédoublement de la personnalité, ni diriger le commando, ni discuter avec le chef de poste. Bergot a reçu de nombreux prix pour ces récits prétendument «historiques» !!!!

En attendant l'arrivée et l'installation d'une nouvelle garnison le commando est resté à Luang Quoi jusqu'au lendemain, 24 septembre. Nous avons alors été envoyés dans le poste voisin de Ben Mieu afin de contribuer avec ses occupants, commandés par le Lieutenant de Gendarmerie Delavault, un Poitevin, à surveiller la région dans le cas où le V.M. aurait voulu y conduire une autre action. Nous sommes rentrés le 27 septembre au matin à BenTré.

CHAPITRE IV

DE BEN TRE A L'ALGERIE

Section I - Mon dernier combat

L'opération du Secteur dans la région de Mo Cay était tombée dans le vide. Seuls quelques faibles éléments V.M. avaient été rencontrés.

Alors que, de retour de Mo Cay, les forces du Secteur venaient d'arriver à BenTré, le service de renseignements apprenait qu'une bande V.M. de l'effectif d'un bataillon se trouvait dans la région de Ba Hien, au sud de l'île de BenTré. Le V.M. n'ayant sans doute pas, dans cette région, des forces combattantes organisées très supérieures, il devait s'agir, ai-je déjà dit, de l'unité dont un détachement avait donné l'assaut, le 23 septembre, au poste de Louang Quoi, à quelques kilomètres de Ba Hien. L'attaque de ce poste et la dissuasion vers Mo Cay, qui avaient réussi à attirer toutes les forces du Secteur loin de l'île de BenTré, faisaient certainement partie d'un plan stratégique V.M. dont j'ignore l'objectif et dans lequel le bataillon repéré à Ba Hien jouait un rôle. Il est vraisemblable que le V.M. alors qu'il concentrait ses troupes dans le sud de l'île de BenTré avait fait transmettre de faux renseignements pour que le Secteur puisse croire qu'il allait se trouver en force à Mo Cay.

Pour intercepter ce bataillon le Secteur monta donc une opération qui a débuté le 30 septembre.

Je n'ai aucun souvenir de ce que pouvait être la mission du commando ce jour là et je n'ai que quelques souvenirs de sa participation au combat car ma blessure m'a fait oublier de nombreux faits et m'a rendu, pendant plusieurs semaines, incapable d'écrire à Mamette et de lui en raconter, comme j'avais l'habitude de le faire, les principales péripéties. La première partie du récit qui va suivre commence donc au débarquement du commando près de Ba Hien et se termine à mon arrivée, le soir du 30 septembre, sur une table d'opérations à l'hôpital de My Tho. Avant ma blessure, j'ai des souvenirs assez nets, après ma blessure, pour moi tout est flou.

A. Débarquement en zone V.M.

Je ne me souviens plus des ordres qui ont conduit le commando à participer à l'opération du 30 septembre. Je suis incapable de dire quels moyens a utilisé le Secteur pour intercepter ce bataillon, mais il y avait au moins, sur terre, comme le récit qui va suivre le montre, à la fois, le commando, la GVNS et la compagnie de tirailleurs de Plémeur. Par contre, sur l'eau, ni la vedette, ni le Commandant Pimaudan n'étaient là. En ce qui concerne ce dernier bateau je peux faire une telle affirmation car, s'il avait été à proximité, ses canons seraient certainement intervenus pendant le combat. Il est vraisemblable que ces moyens navals, qui venaient d'être utilisés pendant plusieurs jours au cours de l'expédition vers Mo Cay, étaient revenus à leur port d'attache pour se ravitailler. Ce devait être également le cas de l'hydravion, puisqu'il m'a été dit qu'il avait volé à mon secours depuis sa base de My Tho. Si les V.M. avaient cherché à les éloigner de Ba Hien en nous attirant les jours précédents dans l'île de Mo Cay, ils avaient réussi.

Vers 5 heures du matin, le commando a été débarqué quelque part dans le sud de l'île de BenTré. Je ne me souviens plus, ni où, mais ce n'était pas en bord de mer, ni quel type de bateau nous avons emprunté, mais il s'agissait sans doute d'un LCM. La GVNS a été débarquée au même moment à un ou deux kilomètres au nord-ouest du commando. Les tirailleurs ont été déposés par je ne sais quel moyen à une dizaine de kilomètres au nord de notre point de débarquement. Ils avaient vraisemblablement l'ordre de marcher vers nous pour fermer la nasse, mais je n'en suis pas sûr. Pour autant que je me souviens il n'y avait pas de forces françaises à l'est, peut être parce que la mer était très proche. Comme il n'y avait pas d'officier supérieur ayant daigné se déplacer, le commandement de l'ensemble devait appartenir à Plémeur, mais je n'en ai aucun souvenir. La seule coordination ayant existé entre nos unités s'est faite au son. Dans la rizière, celui-là porte très loin si bien que, comme je vais le dire, tirailleurs et commando, de notre propre chef, avons « marché au canon » pour nous porter mutuellement secours. A ma connaissance, la GVNS ne s'est pas manifestée ce jour là.

Le commando a débarqué en bordure d'une zone très épaisse de palétuviers qu'il a fallu traverser pour marcher vers le nord. Vers 7 heures, au lever du jour, pendant que nous patauguions dans cette végétation luxuriante, nous avons été accrochés par quelques Viêts Dans la semi-obscurité de l'aurore qui se lève, un combat au milieu des palétuviers a des aspects dantesques. On ne peut prendre la position du tireur couché car l'eau vient jusqu'à mi-ventre.

La vase qui enserre les jambes interdit les mouvements trop brusques. On ne peut tirer qu'au jugé car l'obscurité qui filtre à travers l'épaisseur de la végétation empêche de voir l'ennemi. Chacun a du mal à distinguer ses camarades et se sent complètement isolé dans le brouillard.

Nous nous sommes facilement débarrassés de ce groupe V.M. qui devait être là en sonnette et je crois que nous n'avons pas eu de blessés à ce moment là. Vers 8h00, en remontant vers le nord, nous sommes arrivés à la lisière des palétuviers, face à la rizière qui s'étendait à perte de vue et devant une piste assez large. Il me semble que la carte mentionnait, à l'est de cette piste, qui était je crois une ancienne route construite bien avant la colonisation, l'emplacement de la tombe d'un prince ou d'une personnalité annamite enterrée là il y avait fort longtemps. A un kilomètre de nous environ cette piste Sud-Nord en coupait une autre traversant, elle, l'île d'est en ouest. A leur carrefour se trouvait une paillote. Par prémonition je l'avais fait prendre en photo quand nous avons patrouillé dans ce même coin, les 12 et 13 août.

B. Ma blessure

Nous nous sommes arrêtés à la lisière des palétuviers pour essayer de déterminer où les Viêts pouvaient bien se trouver. J'ai plusieurs fois étudié à la jumelle le terrain devant nous sans rien voir, si ce n'est, vers le nord, à quelque distance au delà du carrefour, ce qui devait être un cimetière annamite, mais rien ne bougeait. Comme toujours la section de Furbeyre s'était

dispersée à la recherche de je ne sais quoi. S'il y avait eu un V.M. à proximité elle l'aurait certainement débusqué. Tout aurait été parfaitement calme lorsque, vers 9h00, le gendarme, qui ce jour là avait la charge de la radio de la GVNS, s'est mis à lancer des messages de détresse disant qu'il avait été abandonné, qu'il était seul avec son appareil et que celui là était trop lourd pour qu'il le transporte et donc pour qu'il puisse se déplacer. Il pleurait de peur. J'ai pris le micro pour lui dire de patienter et lui promettre que si personne ne venait le recueillir j'enverrais un groupe le récupérer. Je ne sais, ni ce qu'est devenu ce garde, ni ce pour quoi la GVNS l'avait ainsi abandonné. Ce qui est sûr c'est qu'elle n'est pas intervenue ce jour là dans le combat.

Vers 09h30, venant du Nord, le bruit d'une fusillade lointaine, accompagnée d'explosions sourdes, sans doute des éclatements d'obus de mortiers, s'est fait entendre. J'en ai conclu que les tirailleurs devaient être accrochés et j'ai immédiatement donné l'ordre de marcher vers eux en suivant l'ancienne route. Les deux éclaireurs qui, dans notre formation de marche, étaient toujours en tête, ont pénétré les premiers dans le fameux cimetière annamite.

Quelques centaines de V.M. y étaient embusqués. Ils avaient été capables de rester dans les positions qu'ils avaient creusées, totalement immobiles pendant plusieurs heures, sans que nous puissions même apercevoir le reflet du soleil sur une de leurs baïonnettes. Ils ont ouvert le feu, tué les deux éclaireurs, et nous ont ainsi donné l'alerte. Quant à moi, qui marchait plus en arrière, salué par un feu nourri, j'ai dû battre tous les records du monde du cent mètres en me repliant sur le commando. Les balles sifflaient à mes oreilles, mais leur musique ne m'impressionnait pas à l'époque. Aucune ne m'a atteint, mon heure n'était pas encore tout à fait venue.

Profitant de notre surprise les Viêts ont aussitôt donné un premier assaut. Grâce à notre discipline de marche qui plaçait en queue le groupe de Jayet avec ses cambodgiens, véritable roc sur lequel nous pouvions nous rétablir, Broueil avait pu rapidement organiser notre défense derrière des diguettes et nous les avons arrêtés.

Après ce premier assaut une violente fusillade s'est engagée de part et d'autre. A un moment, alors que je discutais avec Broueil, j'ai repéré des V.M. en train de se déplacer vers ma gauche en profitant de chaque trou dans notre feu. Je remarque au passage qu'ils étaient remarquablement bien commandés. Leur mouvement était trahi par le sommet de leurs chapeaux de latanier que je voyais dépassant des diguettes. Ils essayaient manifestement de prendre à revers les partisans de Furbeyre qui, parce qu'il est rassurant au combat de sentir un copain tout près de soi, étaient presque à touche-touche. Je me suis levé pour leur hurler de mieux se déployer. Ce faisant je les regardais et offrait mon côté droit aux tireurs V.M. Ce fut la fin de ma guerre d'Indochine. Une balle explosive m'a atteint près de l'oreille droite, juste au dessous de la tempe.

Il faut dire que nous n'étions guère qu'à une dizaine de mètres des Viêts et il leur était facile de voir qui commandait et donc de l'abattre. Je suppose que j'ai eu l'honneur d'être visé par un tireur d'élite car le V.M. ne possédait sans doute que quelques exemplaires de munitions aussi sophistiquées que la balle qui m'a atteint et, pour qu'elles ne soient pas gaspillées, il devait ne les confier qu'à ses tireurs d'élite. Cette balle, japonaise de fabrication, était formée de deux parties. Celle avant faisait balle et aurait dû me traverser le crâne. A son intérieur se trouvait un dispositif reliant un percuteur, placé en tête de la balle, à une chambre remplie de poudre, partie arrière qui, en explosant dans ma tête, aurait dû me détruire le cerveau. Or cette complexité, faite pour tuer à coup sûr, m'a au contraire sauvé. En effet la balle a explosé dès le contact de mon crâne si bien qu'elle n'a fait que des dégâts, importants certes, mais limités à la base droite du cerveau, au rocher, à l'oreille et à l'apophyse zygomatique. Quelles sont les causes de ce miracle? Différentes hypothèses ont été émises.

L'une d'entre elles est de penser que le percuteur était tellement sensible qu'il a déclenché l'explosion au simple contact d'un os un peu dur. Une autre, non exclusive, est de croire que le canon du fusil utilisé était usé ce qui diminuait la vitesse initiale de la balle et donc la force de son impact. Je remarque au passage que la partie de cette balle qui a été récupérée à Saïgon, par l'hôpital Coste, au cours de l'intervention chirurgicale que j'y ai subie, a été déposée je ne sais où en Indochine pour alimenter le dossier des crimes de guerre du V.M. Comme si la guerre n'était pas un crime!

J'ai ressenti comme un grand boum, puis, immédiatement après, j'ai eu la sensation de flotter dans l'espace en ayant perdu toute notion de pesanteur. Je cherchais où était la terre. Je me souviens également du cri de mes partisans «lieutenant tué, lieutenant tué» qu'ils poussaient en s'enfuyant. Puis, plus rien, si ce n'est de vagues souvenirs, comme celui du passage d'une vague d'assaut V.M. qui m'enjambait avec des baïonnettes me paraissant longues d'un mètre, ou comme celui de mes efforts pour tirer la cuiller d'une de mes grenades afin de me faire sauter pour ne pas être prisonnier. Dieu merci, paralysé par le choc, je n'ai pas réussi. Ma blessure m'ayant défiguré, les viêts ont dû me croire mort. Pas un n'a eu l'idée de m'achever d'un coup de baïonnette. Il faut dire que mes partisans s'étaient ressaisis derrière une autre diguette et avaient commencé à riposter. A un moment, conduits par Broueil, ils ont donné un assaut furieux qui les a amenés jusqu'à moi. Dans une lettre à Mamette envoyée de l'hôpital de Saïgon, je lui dis que les V.M. ont chargé trois fois à la baïonnette. Dans une lettre qu'il m'a adressé bien des années après, Jayet me dit qu'à chacune de ces charges, selon leur habitude, les Viêts levaient leur drapeau rouge avant de se précipiter sur nous en hurlant.

Je croyais que j'allais mourir. J'ai déjà mentionné que ma formation et celle de tous mes camarades saint-cyriens nous amenait à considérer la mort au combat comme une fin normale pour un officier. Un quart de ma promotion est d'ailleurs mort pour la France. L'idée de la mort dans de telles conditions ne me troublait donc pas et mes hommes m'ont dit et écrit que je n'ai rien fait pour leur demander de s'occuper de moi. Ce qui est curieux c'est que, comme mes gradés me l'ont souvent rappelé plus tard, la veille du départ, je les avais surpris en leur indiquant ce qu'ils auraient à faire s'il venait à m'arriver quelque chose. C'était la première fois que je leur faisais de telles recommandations. Etrange prémonition! Dans ma première lettre à Mamette je lui écris que, sur le moment, ce qui me tracassait était de me voir incapable de commander mon commando alors qu'il se trouvait dans une mauvaise posture.

Un peu plus tard, Broueil, qui s'était allongé à côté de moi après avoir conduit la charge m'ayant tiré des mains des V.M., m'entendit lui demander de «s'occuper de mon fils quand il serait de retour en France». Qu'aurait-il pu faire???

La fin du combat m'a été racontée par Broueil.

Alors que le commando commençait à être à court de munitions et que tout semblait perdu, les Viêts se sont retirés en emportant leurs morts et blessés. Il est quasiment certain qu'ils avaient eu de lourdes pertes et que la résistance du commando les avait amenés à penser qu'ils n'en viendraient pas à bout avant que les tirailleurs n'arrivent et les prennent à revers. En effet, Plémour s'était débarrassé de ceux qui l'avaient attaqué au début de la matinée et, «marchant au canon», il commençait à descendre la piste pour venir nous aider en prenant à revers ceux qui nous faisaient face. Nous n'avions pu prévenir Plémour car notre radio était restée sur le terrain lorsque les viêts nous avaient bousculés. Elle a été récupérée quand ils ont reculé. Il m'a été dit que l'un de nos porteurs, pour la dissimuler, l'avait, en mourant, recouverte de sa toile de tente. C'est vraisemblablement la raison pour laquelle les V.M., ne l'avaient pas emportée en se repliant : ils ne l'avaient pas vue. Certes ils l'avaient peut être enjambée, mais une troupe qui mène une attaque à la baïonnette a bien d'autres choses à faire que d'explorer le terrain.

Après le départ des Viêts, sans attendre l'arrivée des tirailleurs, Broueil, qui n'avait pratiquement plus de munitions, a décidé de marcher vers le rash qui se trouvait à deux ou trois kilomètres à l'ouest pour y former un hérisson. Il a demandé à la marine de venir le trouver pour le ravitailler et prendre en charge les blessés.

Il n'est pas sans intérêt de voir comment cette affaire a été résumée,

- d'une part dans la citation de Broueil à l'ordre du Corps d'armée, publiée, le 20 novembre 1948 et que m'a communiquée Madame Broueil:

«Sous-officier d'un courage exemplaire, participant comme adjoint au commandant d'unité à toutes les opérations du 1^o commando vietnamien s'est particulièrement distingué, le 30 septembre 1948, à Ba Hien, province de BenTré -Cochinchine. Son unité étant encerclée par plus de trois cents rebelles puissamment armés, son lieutenant étant grièvement blessé, a réussi, par une manoeuvre habile, à se dégager avec ses hommes en infligeant à l'adversaire de lourdes pertes»,

- d'autre part dans la citation à l'ordre de la division attribuée à Louis Jayet, le 16 juillet 1949, dont il m'a communiqué une copie: *"Chef d'un groupe du commando Vietnamien n°1, depuis plus d'un an, n'a cessé de se distinguer au cours de nombreux accrochages donnant à ses partisans un magnifique exemple de courage et de sangfroid.*

Le 30 septembre à An Thuy (Province de BenTré -Cochinchine,) les groupes de tête étant complètement encerclés, a réussi à les dégager en donnant l'assaut avec son groupe et en repoussant toutes les contre-attaques adverses...»

Cette citation se poursuit en relatant une autre action d'éclat de Jayet qui a eu lieu le 22 Mai 1949 à Cai-Mit (Province de BenTré).

- enfin dans ma nomination comme chevalier de la Légion d'honneur pour «services exceptionnels de guerre», rang du 21 avril 1950, associée à la citation suivante à l'Armée:

«Officier d'un allant remarquable et d'un courage exemplaire. Depuis six mois à la tête du 1^o Commando Vietnamien n'a jamais cessé de donner sa pleine mesure dans toute une série d'opérations bien conçues et parfaitement exécutées. Le 30 septembre 1948, à Ba Hien, province de BenTré, Cochinchine, chargé d'une mission de reconnaissance, a été violemment accroché par plus de trois cents rebelles puissamment armés. Sous le feu violent d'armes automatiques s'est lancé à l'assaut de l'adversaire lui infligeant de lourdes pertes. A été grièvement blessé à la tête au cours de l'action».

Le V.M. lui-même a parlé de cet accrochage dans un communiqué où il disait avoir tué deux officiers; Ce n'était pas tellement exagéré non plus. Je rencontre quelques fois des anciens d'Indochine étonnés de me voir vivant car ils croyaient que j'avais été tué à Ba Hien.

C. Mon transport à l'hôpital

Je ne sais comment, à la fin du combat, j'ai été amené à la paillote dont j'ai parlé tout à l'heure, mais, là, pour pouvoir être transporté par deux partisans, un à chaque extrémité, j'ai été ficelé comme un saucisson le long de bambous pour me transporter vers le fleuve.

Boy marchait à côté et me tenait la tête. Je n'arrêtais pas de vomir sur lui et ce brave homme me disait «vomis, lieutenant, vomis». De temps en temps je sentais que l'on me posait par terre et j'entendais vaguement une fusillade, des Viêts devaient nous harceler.

Je me souviens très peu du long voyage que j'ai fait ensuite à bord d'un LCVP venu me prendre je ne sais où. Pendant ce trajet, voyant que je perdais beaucoup de sang et que je me déshydratais à force de vomir, un des marins m'a donné son sang. Etant donné l'urgence et le manque de moyens, il n'était pas question de s'occuper de catégorie sanguine: tout s'est bien passé puisque je suis là. Je ne sais comment cette transfusion a été faite, mais sur un navire aussi minuscule qu'un LCVP il ne devait pas y avoir d'instruments bien compliqués.

L'équipage m'avait enlevé ma belle paire de souliers avec leurs magnifiques montants qui me protégeaient des sangsues, j'espère qu'ils ont été récupérés par le marin, mon donneur, que je n'ai jamais pu remercier. J'ignore qui il était, mais son geste n'est pas étonnant lorsque l'on sait la solidarité qui existait entre tous les vrais combattants d'Indochine.

En dehors du grand choc causé par l'impact de la balle, je n'ai ressenti aucune douleur physique. Il faut dire que, d'une part, comme je perdais du sang en abondance j'allais d'évanouissement en évanouissement et que, d'autre part, comme nous avions de la morphine, je ne sais qui du commando m'en avait fait plusieurs piqûres... pour être sûr du résultat!!! Il est à noter que personne, dans le commando, n'a jamais utilisé sa dotation de morphine à des fins personnelles. Les problèmes de drogue n'existaient pas à l'époque. Les hommes s'enivraient mais ne se droguaient pas.

En fin d'après-midi, alors que le LVCP sur lequel je me trouvais, en remontant le Mékong pour aller à My Tho, venait d'arriver un peu au nord de la hauteur de BenTré, le commandement a envoyé son hydravion à mon secours. Après avoir améri, il s'est rangé à notre bord. Ses deux seuls sièges étaient placés l'un derrière l'autre et occupés, l'un par le pilote, l'autre par le capitaine Piaud. Il n'y avait donc pas de place pour mettre un blessé mesurant 1 mètre 80. Comme, de plus, j'étais lourd,

pendant mon transbordement l'hydravion s'est incliné dangereusement du côté où l'on était en train de me charger et il s'en est fallu de peu, m'a-t-on dit, que je ne tombe dans le Mékong. Finalement j'ai été glissé dans l'appareil et couché sur le fond, des pieds du pilote aux pieds du passager, le buste légèrement soulevé entre les jambes de ce dernier. Le petit hydravion ainsi surchargé a eu de la peine, tout d'abord à décoller et ensuite à amerrir à My Tho. Il aurait, paraît-il, cassé une aile à l'atterrissage. Dans tous les cas je ne me rappelle absolument pas de ce vol qui fut cependant mon baptême de l'air. L'intervention du Capitaine Piaud et de l'hydravion m'a probablement sauvé car je ne crois pas que j'aurais eu la force de tenir pendant les heures supplémentaires qu'il m'aurait encore fallu passer, à la vitesse du LCVP, pour finir par atteindre un hôpital. Je m'excuse donc de tout le mal que j'ai pu penser et dire de cet officier. En me dépêchant l'unique moyen aérien du Sud de la Cochinchine, le commandement me manifestait un traitement de faveur, mais l'importance des pertes en officiers devait commencer à lui poser des problèmes.

Section II -De l'hôpital de campagne au navire hôpital

Je suis arrivé peu avant la tombée de la nuit à l'hôpital de My Tho. Le Dr Chastenier, en m'accueillant, m'a dit quelque chose comme «Je savais bien qu'unjour tu aurais besoin de mes services». Homme efficace il avait tout préparé pour me «réparer». Il m'a fait faire immédiatement une nouvelle transfusion. Puisque j'avais un très gros trou à droite de la figure il a commencé par croire qu'il s'agissait de la sortie d'une balle normale et a donc cherché où était le trou d'entrée. Pour cela il m'a fait tondre à ras. J'en ai un mauvais souvenir car celui ou celle qui m'a tondu ne savait manifestement pas se servir d'un rasoir. Il n'y avait pas d'autre trou. Ma blessure aurait donc pu avoir été causée par un éclat d'obus de mortier ou de grenade, mais, sa forme excluant cette hypothèse, le docteur Chastenier a deviné qu'il s'agissait d'une balle explosive. Il avait entendu dire que les V.M. utilisaient de telles munitions, mais il n'en avait jamais trouvé chez un blessé.

Les installations de l'hôpital de My Tho étaient très sommaires et, en admettant même qu'elles comprenaient un appareil de radiographie, celui-là n'était pas dans la salle d'opérations. Le chirurgien ne pouvait donc détecter que les éclats les plus apparents.

En ce jour de malchance j'ai eu cependant beaucoup de chances: par un véritable miracle la balle explosive ne m'a pas tué, le V.M. en m'enjambant ne m'a pas achevé et, pendant mon transport du champ de bataille à My Tho, chaque incident qui aurait pu m'être fatal s'est bien terminé, mais, ce qui est assez extraordinaire également, c'est que le blessé de la face que j'étais soit tombé dans les mains d'un spécialiste de chirurgie esthétique, le Dr Chastenier. Celui là avait su me reconstituer un côté droit de la figure tout à fait normal. S'il avait pu voir que le noyau de la balle était fiché dans l'apophyse zygomatique, ce qui a justifié l'opération qui m'a été faite à Saïgon, je n'aurais pratiquement pas de cicatrices apparentes. Mamette a rencontré le Commandant Chastenier après mon retour en France. Elle se souvient de ce qu'il lui a dit: «madame,j'ai fait sur votre mari un véritable travail de couturière».

A la fin de son intervention il m'a demandé en riant si je ne voulais pas, pendant qu'il y était, me faire refaire le nez. Je lui ai répondu que cet appendice avait orné ma figure pendant 25 ans et qu'il continuerait à l'ornier, sans changement, jusqu'à ma mort. J'ai appris depuis que le Dr Chastenier a quitté l'armée pour s'installer comme chirurgien esthétique.

Je n'ai pas souffert pendant cette «réparation», peut être grâce aux piqûres de morphine du matin, peut être grâce à l'effet de choc, peut être grâce à une anesthésie locale qui a dû m'être faite. Cependant je n'ai pas été endormi. Je ne l'ai d'ailleurs jamais été au cours de toutes les opérations affreusement douloureuses que j'ai subies par la suite dans les différents hôpitaux militaires. La raison qui m'en a été donnée, en France, était que le pourcentage de décès d'opérés de la tête après une anesthésie générale était trop grand. Je pense bien plutôt que le militaire étant de la chair à canon il n'y avait pas besoin de prendre avec lui des précautions trop coûteuses. Mais, en Indochine, cela se justifiait par le manque de médecins anesthésistes et sans doute de médicaments ad hoc. D'ailleurs la France n'y envoyait pas ou pratiquement pas de médicaments coûteux, comme, par exemple l'était à l'époque la pénicilline. Les seuls antibiotiques qui m'ont été administrés là-bas étaient des sulfamides. Cela explique, je crois, et que ma blessure se soit infectée ce qui a obligé le chirurgien de Saïgon lorsqu'il m'a arraché un gros éclat planté dans l'apophyse zygomatique à ne pas réfermer l'ouverture qu'il avait dû me pratiquer, annihilant ainsi une partie du beau travail du Dr Chastenier, et la gangrène méningée qui s'est déclenchée quand j'étais sur le navire hôpital.

Je parlerai plus loin de ces deux problèmes.

Le dévouement de tous les membres du service médical que j'ai rencontrés en Indochine était admirable, que ce soit les chirurgiens, j'ai parlé du Dr Chastenier mais je ferai tout à l'heure mention du Commandant Chippaux qui m'a soigné à Saïgon, que ce soit les médecins, les infirmières, les femmes de salle, tous sans exception. Ils travaillaient dans des conditions épouvantables, mais ils avaient toujours le sourire et, la nuit comme le jour, quand vous aviez besoin d'eux, ils se précipitaient auprès de vous et essayaient toujours de diminuer votre souffrance. Une mention particulière concernant le personnel indochinois doit être faite.

C'est ainsi que, le lendemain de mon arrivée à My Tho, je me suis trouvé couvert d'énormes plaques d'urticaire de deux à trois centimètres de diamètre chacune, réaction me fut-il dit aux différentes transfusions de sang. Cela me démangeait épouvantablement. Une petite infirmière annamite a passé plusieurs heures dans la journée à me gratter autour de ces plaques. Je ne sais qui, en France, aurait eu une telle patience. C'est encore ainsi que, le jour de mon départ de My Tho, alors que j'étais déjà sur mon brancard accroché dans l'ambulance, une autre infirmière annamite a couru pour stopper la voiture qui allait partir et me faire boire une tasse de café. Cependant, ni l'une ni l'autre ne pouvait espérer quoi que ce soit d'un grand blessé qu'elles n'avaient jamais vu et qu'elles savaient ne plus jamais revoir. Quel peuple merveilleux que ce peuple annamite! Quel dommage que nos politiques n'aient pas compris son problème et l'aient laissé juguler par les communistes! Que d'occasions perdues! Que de sang versé pour rien!

A ma demande, le samedi 2 octobre, une assistante sociale de My Tho a envoyé à Chantelle où était Mamette un télégramme ainsi rédigé «légèrement blessé ne t'inquiètes pas si sans nouvelles». Il est arrivé le lendemain, dimanche, à la poste de Gannat qui était évidemment fermée, comme d'ailleurs la poste de Chantelle. La maison de mes beaux-parents où séjournait

Mamette n'ayant pas alors le téléphone, peu de particuliers en étaient dotés en 1948, le postier de Gannat n'a pas hésité à téléphoner immédiatement à un hôtel de Chantelle dont le patron est venu aussitôt transmettre la nouvelle. Mon beau père avait souvent vu, pendant la Grande Guerre, utiliser un tel procédé pour annoncer en douceur la mort d'un soldat. Il a donc cru qu'un autre télégramme enlevant tout espoir allait suivre. Mais le télégramme suivant, parti le 4 Octobre de My Tho et arrivé à Chantelle le même jour, déclarait: «balle explosive mâchoire supérieure droite-miracle aucun organe atteint». Je n'étais donc pas mort. Le 3 octobre une infirmière a eu l'amabilité d'écrire sous ma dictée une lettre à Mamette. J'ai pu ajouter un petit gribouillis *in fine*.

J'ai été transféré le 5 octobre au matin à Saïgon. En effet, le Dr Chastenier estimait que je ne pourrais guérir convenablement en Indochine étant donné le climat et que, de toutes les façons, j'étais perdu pour les unités combattantes. Sachant qu'un navire hôpital, le Chantilly, allait quitter bientôt Saïgon pour la France, il m'a fait conduire à Saïgon en recommandant mon rapatriement à bord de ce navire et, à l'appui de cette recommandation, en mentionnant que «si tous les officiers s'étaient battus en Indochine comme je l'avais fait, la guerre serait sans doute terminée». Il m'a lu cette fiche et le Dr Chippaux, à Saïgon, l'a lue devant moi à un jeune médecin qui estimait que je pouvais attendre avant d'être renvoyé en France car je n'avais que quatre mois de séjour.

De My Tho à Saïgon j'ai été transporté en ambulance avec un légionnaire que le Dr Chastenier désirait voir embarqué lui aussi sur le Chantilly. Quand on l'embarquait dans l'ambulance quelqu'un m'a dit que son état était si grave qu'il n'atteindrait certainement pas Marseille. Or, grâce sans doute à l'air marin et surtout à la pénicilline dont ce bateau possédait quelques doses, il est arrivé en France dans la meilleure forme permise par son état. Ce parcours en ambulance de 80 kilomètres de route, sans armes, sans faire partie d'un convoi, avec comme seule protection une croix rouge peinte sur les côtés, ce dont je savais que les Viêts se moquaient éperdument, cela tout en étant paralysé sur un brancard à côté d'un légionnaire moribond, avait de quoi donner quelques frissons. Pour la première fois en Indochine j'ai eu vraiment peur. Dieu merci, la chance était encore avec moi et il ne s'est pas trouvé un seul V.M., car un seul aurait suffi, pour nous arrêter.

Je n'ai aucun souvenir de mon arrivée à l'hôpital Coste à Saïgon qui était installé, paraît-il, dans un ancien lycée. Je m'étais probablement évanoui en cours de route. Il est certain que l'on a dû me faire aussitôt une radio et découvrir l'énorme éclat fiché dans mon apophyse zygomatique. Mon premier souvenir est celui d'une grande salle avec, au centre, une file longue d'une vingtaine de brancards sur chacun desquels était un blessé. J'étais sur l'un d'eux. Une bonne soeur européenne passait distribuer quelques bonbons et prodiguer de bonnes paroles. Elle n'arrêtait pas de répéter «mais pourquoi sont-ils devenus si méchants???». La file aboutissait à une petite porte, celle de la salle d'opérations. Elle s'ouvrait de temps en temps pour laisser passer un brancard et toute la file avançait alors d'un cran. Mais sa longueur ne diminuait pas. Dès le lever du jour, au fur et à mesure de l'arrivée des convois et ambulances venant de tous les coins de Cochinchine, les brancards des blessés ayant besoin de subir d'urgence une intervention chirurgicale prenaient place à la queue de la rangée. Et le mouvement de translation vers la petite porte continuait. Alors que pour les Français de France il n'y avait pas de guerre d'Indochine, en ce début d'octobre, dans cette région que le haut commandement considérait comme pacifiée, les blessés graves affluaient chaque jour à l'hôpital Coste.

Après avoir, à mon tour, franchi sur mon brancard la petite porte, j'ai eu la chance de me retrouver dans les mains du Commandant Chippaux, un Professeur agrégé de médecine, excellent chirurgien qui avait perdu un oeil pendant la campagne d'Italie et savait donc ce qu'était que d'être blessé de guerre¹⁹ ("). A mon arrivée à Coste on venait de détecter, fichée dans le haut de ma mâchoire, la partie faisant balle du projectile qui m'avait atteint. Une anesthésie locale m'a été faite, mais sur des chairs blessées elle n'a eu aucune action. Cela m'a semblé pire que si l'on m'arrachait une dent sans m'insensibiliser, car une dent a un logement naturel dans la mâchoire alors que la balle n'en avait évidemment pas. Pendant l'opération je n'arrêtais pas de dire que je regrettais de ne pas avoir été achevé par les V.M. car au moins je n'aurais pas eu à souffrir comme je souffrais. Je ne sais combien de temps ce supplice a duré, mais cela m'a semblé très long.

Les chirurgiens, Dr Chippaux en tête, opéraient du lever du jour, quand arrivaient les premiers blessés amenés par les premiers convois, jusque longtemps après la tombée de la nuit, tant que, derrière la petite porte, restait un blessé sur son brancard. Ils n'avaient guère le temps de souffler ou de prendre quelque repos. Ils passaient d'une tête à une jambe, ou à une poitrine, ou à n'importe quelle autre partie du corps, cela dans des conditions épouvantables, chaleur, manque d'anesthésiques. Ils étaient admirables. Je crois avoir lu quelque part que, longtemps après, le Dr Chippaux a été nommé médecin général. Si quelqu'un avait mérité une telle promotion c'était bien lui.

A la fin de mon opération j'ai été conduit dans une grande salle. Le lendemain, une infirmière a regardé la plaque que j'avais au poignet. Mamette y avait fait graver mon nom et mon grade. J'ai alors été transporté dans une petite pièce où je me suis retrouvé avec un lieutenant de la Légion Etrangère qui, lui, pouvait marcher. Je ne pouvais pas uriner et j'avais l'impression que ma vessie allait éclater. Le lieutenant de la Légion est allé chercher le médecin de garde. Il voulait me faire un sondage, mais le Dr Chippaux, prévenu, a dit qu'une piqûre de strychnine ferait l'affaire. Dès le début de la piqûre tout est sorti et j'ai inondé mon lit. Tout le monde a ri, l'ambiance n'était vraiment pas celle des hôpitaux militaires de France avec leurs infirmières grincheuses.

Le 9 octobre, une assistante sociale a, depuis Saïgon, envoyé une lettre à Mamette lui donnant de mes nouvelles. Puis j'ai pu moi même, avec beaucoup de peine, lui écrire une lettre évidemment difficile à lire. Je ne l'ai pas datée je ne sais donc pas quel jour j'ai été capable d'un tel exploit.

¹⁹ A sa retraite il sera plus tard nommé président de l'Association des gueules Cassées

Pendant mon séjour à Coste, le Lieutenant France, un camarade de promotion de Gendarmerie, est venu me voir presque tous les jours. Mes commandos m'ont envoyé du champagne. Chez le photographe de BenTré, le 18 septembre 1948, peu avant ma blessure, je m'étais fait prendre en photo. Mes commandos sont allés chercher cette photo et me l'ont fait transmettre à l'hôpital Coste. Tous ces gestes du commando montrent la solidarité qui existait entre nous. Ils m'ont fait infiniment plaisir et leur souvenir me fait chaud au coeur. Par contre, ni le Colonel Sérignan, commandant la Gendarmerie en Indochine, ni un seul officier de son état-major dont le siège n'était cependant qu'à quelques centaines de mètres de l'hôpital Coste, n'a trouvé le temps de se déplacer. J'ai été d'autant plus peiné que, le jour où j'ai appris que le Colonel Daubigny, de passage à Saïgon, n'était pas venu me voir, le Colonel commandant la Légion Etrangère rendait visite au lieutenant qui partageait ma chambre. Je reconnais que les colonels Daubigny et Sérignan se sont excusés en invoquant dans leur lettre de vœux de fin d'année le fait que j'avais quitté l'Indochine « d'une façon précipitée ».

Section III - Mon rapatriement

Je ne me souviens pas du tout de mon transport sur le Chantilly. J'ai reçu, à bord, alors que ce navire était encore à quai, la visite d'adieu de mon camarade France.

A. A bord du navire hôpital le Chantilly

Le Chantilly était un vieux rafiote à charbon. Le charbonnage avait lieu toutes les semaines environ dans les principaux ports situés sur notre trajet. Pendant le charbonnage, pour réduire la pénétration de la poussière de charbon, tous les ponts étaient préalablement fermés par des toiles et tous les hublots devaient être maintenus soigneusement clos ce qui donnait une curieuse impression.

Le Chantilly a quitté Saïgon, le 18 octobre 1948, pour la France. Il y a peu à dire sur la traversée. J'étais dans une cabine à quatre que je partageais avec un lieutenant de tirailleurs marocains, un lieutenant de tirailleurs tunisiens et un lieutenant français. Je ne me souviens que du nom du marocain. Il s'appelait Moulay, nom qui, paraît-il, est un signe d'appartenance à la famille royale. Il avait été capturé au Tonkin je ne sais plus dans quelles circonstances.

Après l'avoir attaché à un poteau le V.M. avait commencé à le supplicier en le découpant. Il lui en restait de profondes cicatrices sur tout le corps. Il avait été sauvé par l'arrivée de renforts. Les deux autres lieutenants étaient rapatriés comme malades. Le français avait trouvé le moyen, avant le départ du bateau, de descendre dans un bordel de Saïgon et d'y attraper une blennorrhagie. Nous n'arrêtons pas de nous moquer de lui. Les deux nord-africains étaient mariés à des françaises. Moulay rêvait de voir la France accorder l'indépendance à son pays.

Je me souviens de ce que le Chantilly avait une salle d'opérations gyroskopée, c'est à dire que le sol en était toujours horizontal, quel que soit l'état de la mer. Elle était également climatisée si bien qu'il était agréable de s'y faire soigner. Peu après avoir quitté Saïgon, le médecin du bord m'y a fait amener d'urgence. Après m'avoir couché sur le billard il m'a demandé si j'allais bien. Très étonné je lui ai répondu que tout allait pour le mieux. Il a alors ordonné que l'on me fasse immédiatement un traitement à base de fortes injections de pénicilline, ce médicament que la France n'envoyait qu'au compte goutte aux troupes d'E.O., mais dont il existait quelques doses à bord du Chantilly. En arrivant à Marseille il m'en a donné la raison. Il avait reçu un message de l'hôpital de Saïgon lui indiquant que je commençais à développer une gangrène méningée. Je ne sais si c'était ou non une erreur, mais je ne me suis aperçu de rien et, grâce à la pénicilline, mon état s'est amélioré rapidement.

Après une quinzaine de jours j'ai pu marcher les genoux pliés. Certes je n'arrivais pas à me mettre complètement debout et je tombais dès que je n'avais pas quelque chose où me retenir, mais je me déplaçais seul!

Cela m'a permis d'assister à un événement bien triste qui m'a laissé un profond souvenir.

A bord du Chantilly avait été embarquée une AFAT²⁰, atteinte de je ne sais quelle maladie.

Elle est morte peu avant notre arrivée en Mer Rouge. Son corps a été immergé. Cette cérémonie poignante s'est déroulée à l'arrière du bateau en présence de l'aumônier, du commandant de bord et des quelques blessés ou malades pouvant se déplacer. Une grue a soulevé le cercueil. Il était percé de trous pour faciliter la pénétration de l'eau et, quand il est passé au dessus de nos têtes, il était possible de distinguer le cadavre. La grue a amené le cercueil à l'arrière plus loin que la verticale des hélices, puis, après une dernière bénédiction de l'aumônier, elle l'a laissé tomber. Je frémis encore en revoyant la gerbe d'eau soulevée, dernière manifestation visible en ce monde de cette malheureuse.

Le manque de confort sur le navire-hôpital est un avant-goût de ce qui attend à Marseille les blessés d'Indochine.,

A mon arrivée à Marseille la CGT était là au grand complet mais il n'y avait pas un gendarme sur le quai. Pendant que l'on nous débarquera, la foule communiste nous insultera et jettera sur nos brancards tout et n'importe quoi.

S'il n'avait pas été fait appel à la Légion Etrangère je ne sais pas qui ce serait passé. Le gouvernement ne pouvait pas ne pas savoir.

B. L'arrivée en France

Nous sommes donc arrivés à Marseille le 17 novembre 1948.

Les blessés ou malades appartenant à des unités stationnées en Afrique du Nord ont quitté le bateau en dernier. Je ne sais, ni dans quelles conditions ils ont été débarqués, ni ce qu'ils sont devenus. Ils ont vraisemblablement été hospitalisés dans des

²⁰ Auxiliaire féminine de l'armée de Terre

hôpitaux marseillais. Il me semble que les femmes des deux lieutenants de tirailleurs avaient réussi à monter à bord pour voir leurs maris.

Par contre rien n'effacera jamais de ma mémoire le débarquement des autres passagers du Chantilly, ceux dont je faisais partie. Les communistes avaient déclenché une grève générale en France et tout était désorganisé. Personne ne nous attendait sur le quai, pas la moindre trace d'un officiel quelconque. Je ne me souviens pas non plus avoir vu des gendarmes. Mais la CGT était là. Elle avait interdit que nous soyons débarqués du bateau. Il a fallu aller chercher la Légion Etrangère pour nous transporter jusqu'au train sanitaire sous les huées et les quolibets des communistes qui, massés en bas de la passerelle, nous jetaient toute sorte de cochonneries.

Alors que nous avions tous donné une partie de notre vie pour la France, nous avons touché le sol de notre patrie dans l'indifférence générale des autorités qui, comme les lettres de Mamette que j'ai citées plus haut le montraient, auraient dû prévoir de telles manifestations hostiles puisqu'il s'en était déjà produit. Il est clair que, pour le gouvernement, nous étions des gêneurs et, comme je vais le montrer, cette impression ne fera que se fortifier, au cours de notre voyage vers les hôpitaux parisiens et au moment de l'arrivée dans ces hôpitaux. Quand je vois des films américains montrant qu'à leur retour du Vietnam les G.I. étaient accueillis avec fanfare, drapeaux et applaudis par la population, je ne peux m'empêcher d'en concevoir une profonde amertume. Il fallait vraiment que le gouvernement de la France soit composé de pignoufs pour envoyer ainsi ses soldats combattre au loin, se faire tuer ou blesser en exécutant ses ordres, cela pour les abandonner ensuite à la populace quand, blessés, ils revenaient en France. Il est vrai que De Gaulle a fait encore pire avec nos harkis qu'il a pratiquement livrés au FLN.

Pendant tout le voyage en train sanitaire vers Paris, qui a duré 24 heures, il a fallu garder tirés les rideaux des compartiments. Aucune raison ne nous en a été donnée par le personnel médical du train qui ne semblait, pas plus que nous, comprendre cette nécessité. Mamette qui, comme je le dirai, avait réussi à venir à la gare du Nord, se souvient avoir été étonnée de voir notre train arriver avec tous ses rideaux tirés. Certains ont émis l'hypothèse qu'il ne fallait pas montrer à la population française qu'il y avait des blessés en Indochine, donc une guerre. A l'appui de cette thèse je citerai Le Figaro du 19 ou 20 novembre 1948 dans lequel était dit que, depuis le début du conflit, il n'y avait eu que 400 blessés en Indochine, le double du nombre de ceux qui se trouvaient en ce seul voyage à bord du Chantilly: sous-évaluation flagrante. D'autres hypothèses ont circulé dont une était qu'il s'agissait de nous protéger de la population qui, comme à Marseille, aurait voulu abattre les affreux colonialistes que nous étions (envoyés combattre au loin par un gouvernement de gauche dont faisait partie, je crois, une personnalité qui sera Président de la République).

Il nous avait été impossible de prévenir nos familles car, à Marseille, nous n'avions évidemment pu ni téléphoner, ni envoyer un télégramme. Mais Mamette, sachant que j'étais à bord du Chantilly s'était renseignée pour en connaître la date d'arrivée. Alors, elle s'était mise, le 18 novembre, en sentinelle devant l'hôpital militaire du Val de Grâce. Bien lui en a pris. En effet, alors que notre arrivée aurait dû avoir lieu à la Gare de Lyon, le train a fait un grand tour de Paris pour nous débarquer à la gare du Nord où, sans doute, nous risquions moins soit d'être attendus par la CGT, soit hypothèse moins pessimiste, découverts par des journalistes trop curieux. A un certain moment Mamette qui s'était placée devant le portail du Val de Grâce a vu un convoi d'ambulances quitter cet hôpital. Un des soldats conducteurs a bien voulu lui dire qu'il partait pour la Gare du Nord. Il lui a fait jurer de ne pas en parler car il était interdit de donner cette information. Elle s'est donc rendue à la gare du Nord. Notre train y est arrivé quelque temps après, vers 18 heures.

En dehors des soldats ambulanciers et d'une cuisine roulante avec deux cuistots, il n'y avait personne: pas d'officiels, pas d'officiers, personne, sauf Mamette et deux mères de soldats rapatriés qui, elles aussi, avaient réussi à découvrir que le train arriverait à la gare du Nord. Malheureusement, le fils de l'une d'entre elles, rapatrié pour raison psychiatrique, avait été interné à Marseille, mais cette mère ne l'a appris que sur le quai de la gare du Nord!!! Les blessés et malades qui ne pouvaient se déplacer par eux mêmes ont été débarqués sur leurs brancards. Mamette et moi nous souvenons de l'alignement sinistre de ces brancards, le long du quai, en cette soirée glaciale de novembre. La plupart d'entre nous étions en short et chemisette. Il est évident que du champ de bataille au navire hôpital, aucun blessé n'avait pu aller dans son cantonnement récupérer des affaires d'hiver, pour autant d'ailleurs qu'il en ait eu en Indochine. La négligence des autorités était telle que rien n'avait été prévu pour nous fournir des vêtements chauds à notre arrivée en France.

Etant donné qu'il n'y avait personne pour distribuer la «soupe» chaude, les ambulanciers, aidés des trois femmes, ont accepté de le faire. Mais un problème se posait pour les quelques blessés des bras. Les trois femmes se sont dévouées pour faire manger ces pauvres soldats complètement abandonnés à leur triste sort.

La suite est digne de Kafka. Nous avons été mis au hasard dans les ambulances et répartis dans les différents hôpitaux militaires en fonction du lieu d'origine de l'ambulance dans laquelle nous avons pu monter et non pas en raison de notre blessure. C'est ainsi que je me suis trouvé dans une ambulance qui allait au Val de Grâce. Personne dans le monde des médecins militaires résidant en France ne semblait avoir entendu dire qu'un convoi de blessés arrivait à Paris. Alors que nous avions quitté l'Indochine depuis un mois et qu'il aurait donc été facile de se renseigner sur la liste des blessés et malades de ce convoi et sur les catégories d'handicaps ayant conduit à leurs rapatriements, personne n'avait eu l'idée de prévoir et décider, avant notre arrivée, de la répartition des blessés et malades dans les hôpitaux parisiens.

Quand l'ambulance dans laquelle je me trouvais est arrivée au Val de Grâce il était tard.

Un aspirant, vraisemblablement un élève médecin faisant là son service militaire, était, pour la nuit, au poste de garde. Ce jeune aspirant a demandé à chacun des arrivants quelle était sa blessure et nous a répartis au petit bonheur, en fonction des lits disponibles, entre les différents services. J'aurais dû être placé chez les crâniens, mais il n'y avait pas de place, c'est pourquoi, puisque ma blessure m'avait rendu sourd et qu'il y avait de la place en ORL, dans le service du Professeur Turpin, je me suis retrouvé en ORL. Donc, je le dis bien, au Val de Grâce il n'y avait pas même un médecin pour nous accueillir. Alors que le personnel médical d'Indochine, médecins et infirmières, était d'un dévouement sans limite passant des nuits et des jours pour

soigner les blessés dans des conditions souvent épouvantables, tout en risquant fréquemment leur vie, les médecins militaires du Val de Grâce avaient, eux, d'autres choses à faire que de se déplacer, le soir, dans leur service, pour accueillir des blessés d'Indochine parmi lesquels il n'y avait que des soldats et au maximum quelques capitaines, menu fretin pour de telles personnalités.

C. Mon séjour à l'hôpital du Val de Grâce

Mon séjour dans le service du Professeur Turpin est digne également d'être conté.

Il est délicieux de savoir que le dit professeur agrégé m'a gardé dans son service plus de huit mois sans jamais me faire faire une radio du crâne, alors qu'il était mentionné partout que j'avais reçu une balle explosive à la base du crâne. Une radio aurait pourtant révélé bien des choses et, notamment, la moins grave, que j'avais de nombreux éclats dans l'os du crâne et dans la tête (heureusement pas dans le cerveau). Quelques uns de ceux qui n'étaient pas trop profondément installés sont sortis d'eux mêmes pendant le séjour que j'ai fait ensuite en Algérie. C'était très impressionnant car cela arrivait en général quand j'élevais la voix. Mon interlocuteur voyait ma figure ou ma tête se mettre à saigner laissant apparaître un petit morceau de cuivre. Il est vrai que, au Val de Grâce, pour me faire faire une radio du crâne, il aurait fallu m'envoyer dans un autre département dirigé par un autre professeur agrégé et qu'il ne pouvait être question de faire appel ainsi à une autre compétence. Je ne sais toujours pas si je n'ai pas d'autres éclats quelque part dans la tête. Un fait est là, s'il en existe ils sont certainement enkystés et je ne risque plus rien.

Mais pour montrer encore mieux quel était le sérieux du Pr Turpin il me faut dire que, quelques jours après mon arrivée, ma température s'est mise à faire plusieurs fois tout le thermomètre. Ce Professeur agrégé de médecine, sans hésiter sur le diagnostic, m'a fait supprimer les visites. Il n'a pas eu une minute l'idée, qui serait venue à l'esprit de n'importe quel caporal d'infanterie, qu'un ancien des commandos d'Indochine pouvait avoir du paludisme. Il a fallu que j'arrive en Algérie pour que le premier médecin militaire venu me soigne à grands coups de quinacrine.

Pendant les 8 mois qu'il m'a gardé dans son service, le Pr Turpin a fait sur moi toute une série d'interventions dans mon oreille interne, dont la première fut une opération dite de la fenestration. Je crois avoir été un des dix premiers opérés de cette façon en France. Mais moi je n'ai pas été endormi. Turpin m'a fait une simple anesthésie locale, évidemment sans effet sur une région blessée. Attaché par les bras et les jambes sur la table d'opérations j'ai souffert le martyr pendant plus de trois heures. Or cette torture était inutile. La fenestration qui consistait à creuser un canal pour que l'oreille interne communique directement avec l'extérieur réussissait, paraît-il, sur des femmes atteintes d'ostéospongiose, mais sur un individu dont l'intérieur de l'oreille avait été déchiré par l'explosion d'un véritable petit obus cela ne pouvait donner de résultats. J'ai cependant entendu de l'oreille droite pendant un ou deux jours. Cette période passée je suis redevenu aussi sourd de cette oreille qu'avant. Turpin m'a fait revenir à l'hôpital et m'a réopéré pour me placer un laminaire dans ce fameux canal qui s'était rebouché: nouvelle séance de torture. Un laminaire est une algue, je crois, qui se gonfle sous l'effet de l'humidité et devrait donc éviter au conduit auriculaire de se refermer.

C'est un supplice épouvantable d'avoir à l'intérieur de l'oreille cette chose qui, en se dilatant, vous fait souffrir à hurler. J'ai gardé ce laminaire pendant plus de huit jours. A l'époque j'étais très dur au mal, mais depuis ces tortures inutiles je suis devenu sensible à l'extrême. Quand le laminaire m'a été enlevé j'ai de nouveau entendu pendant deux ou trois jours et puis plus rien. Le Pr Turpin m'a fait revenir pour me réopérer une fois de plus, mais au bout de quelques jours le résultat était toujours le même. Entre deux opérations un mois de congé m'était octroyé pour me remettre. Cet acharnement chirurgical, ce supplice, n'a servi qu'à permettre à un Professeur agrégé de médecine militaire de faire des expériences. Il a eu l'audace ensuite de ne me proposer que pour une invalidité de 10% et le pire est que les spécialistes ORL me disent aujourd'hui que les vertiges et les affreux maux de tête dont je souffre encore, de moins en moins il est vrai, sont vraisemblablement les conséquences, non pas de ma blessure, mais de ces opérations.

J'avais été magnifiquement soigné en Indochine par un personnel médical ultra compétent et dévoué, qu'il s'agisse des médecins ou des infirmières qui, tous, travaillaient dans des conditions épouvantables ne serait-ce que par le manque de matériel et de médicaments que la France refusait d'envoyer. Je les remercie de tout mon cœur, mais je suis toujours révolté quand je pense à l'incompétence et à la négligence des services hospitaliers militaires de la métropole. Pour eux, bien à l'abri à Paris, ces soldats d'Indochine n'étaient que de vulgaires cobayes sur lesquels ils pouvaient librement se livrer à des expériences douloureuses.

Après dix mois d'opérations suivies de convalescences, j'ai été affecté de nouveau en Algérie, cette fois à l'état-major de la Gendarmerie d'Afrique du Nord que j'ai rejoint en août 1949.

Section IV -La fin du commando.

J'ai connu la fin du commando par les lettres que m'adressait Broueil puis par une correspondance récente de Louis Jayet. Je reprends à peu près les termes de Broueil.

Après ma blessure, dès son retour à BenTré, le Colonel Daubigny a demandé à Broueil de prendre le commandement du commando. Il a «décliné cet honneur». Comme je l'ai déjà dit, aucun des brillants officiers de l'état-major de BenTré ne s'est porté volontaire. Les autres officiers de gendarmerie du Secteur, ou d'ailleurs, ne se précipitant pas non plus, le Secteur a profité de l'arrivée d'un renfort de deux lieutenants de tirailleurs pour donner d'office le commando à l'un d'entre eux. Cette unité d'élite perdait ainsi son caractère d'unité totalement encadrée par la Gendarmerie.

Pour des raisons obscures, ce premier lieutenant de tirailleurs n'est resté qu'un mois dans ce poste. Peut être lui reprochait-on d'avoir fait tuer de nombreux partisans en débarquant, sans précautions, en un lieu où des Viêts cachés dans le haut des

cocotiers avaient laissé tomber sur eux des grenades. Il a été immédiatement remplacé, non pas par un officier de gendarmerie, ils étaient trop utiles dans les endroits où ils se trouvaient, mais par l'autre lieutenant de tirailleurs du renfort. Celui-là a été relevé 15 jours après (il paraît qu'il n'a pas cessé d'être ivre pendant ces quinze jours) et muté à Mo Cay, au centre de l'île de Than Phu que le Secteur était en train de «pacifier».

Cette mutation a été faite «d'une façon éclair qui ressemblait à une bourrasque» m'écrivait Broueil. En effet, le soir même où le lieutenant était muté, à 22 heures, heure inhabituelle m'a écrit Broueil, le Colonel Daubigny l'a appelé pour lui donner le commandement du commando, sans qu'il puisse cette fois protester.

Décidément il ne devait pas être facile de trouver des officiers auxquels confier une telle mission si bien que le commando n'a plus été utilisé en tant qu'unité spéciale. Broueil a gardé ce commandement jusqu'à son rapatriement au début de 1949. Broueil m'a alors écrit que «pour bénéficier du beau ciel d'Orient et de ses clairs de lune» le commando est retourné trois fois, avec lui, à l'endroit où j'avais été blessé et y a couché deux nuits.

Le Secteur avait en effet décidé de faire effort sur cette partie pourrie du Sud de l'île de BenTré, lieu de transit habituel du V.M.. Pour cela, d'une part, il avait créé un poste à An Thuy, au fameux carrefour de pistes près duquel j'avais été blessé et avait chargé des Hoa Hao qui venaient de se rallier aux français²¹; de le construire et de le tenir. D'autre part il avait installé la GVNS à Ba Hien. Dans le cadre de cette nouvelle stratégie, peu après la prise de commandement de Broueil, le commando avait donc été coupé en deux. La Section de Campet avec notre radio avait été envoyée pour relever les Hoa Hao à An Thuy, le reste du commando, une cinquantaine de partisans, avait été envoyé à Giong Trom pour renforcer ce Quartier. Il est triste de remarquer que le dernier jour de l'année, le 31 décembre 1948, à peu près à l'endroit où j'avais été blessé, le garde Receveur est tombé dans une embuscade.

«Comme toujours une vraie fourmilière, m'écrivait Campet qui continuait en disant, nous avons pu récupérer son corps, mais c'est tout ce que nous avons pu faire».

Je n'avais plus entendu parler du commando jusqu'à ce que Jayet me communique les informations suivantes. Après le départ de Broueil, vers mars 1949, un lieutenant de cavalerie, le Lieutenant Périer, est venu prendre le commandement du commando qui à cette occasion avait été totalement regroupé à BenTré. Des changements étaient en effet intervenus dans l'organisation des Légions de Marche en Indochine. Le commandement ayant fini par s'apercevoir qu'il était difficile de commander, depuis BenTré, une Légion dont les unités étaient réparties du Tonkin à la Cochinchine, avait profité du départ du Colonel Daubigny pour regrouper au Tonkin, à partir du 1^{er} mai 1949, la 3^e Légion. Les gendarmes et gardes du commando ont alors été affectés à la 2^e légion de Garde Républicaine de Marche dont l'état-major était à Saïgon. Le Secteur de BenTré a été donné au Chef d'escadron Lacroix. La citation de Jayet de juillet 1949 est signée par cet officier. Or la plupart des livres que je possède et qui parlent de cette période disent que le Secteur de BenTré avait été confié au début 1949 au Colonel Leroy, alors Lieutenant. Cette affirmation est fautive. Leroy, comme il le dit lui-même à la page 170 de son livre «*Fils de la rizière*» publié chez Robert Laffont en 1977, ne s'est vu confié le Secteur de BenTré qu'en Mai 1950. Mais les historiens ou prétendus tels ne prennent pas souvent la précaution de s'informer convenablement.

Le commando existait encore le 19 janvier 1950 car, ce jour-là, les gendarmes Bouchet et Doux qui avaient remplacé Jayet et Furbeyre ont été tués dans une embuscade. Jayet m'a décrit les circonstances de leur mort dans une lettre récente. «Un homme est arrivé au PC du commando et a dit que deux V.M. percevaient de l'argent au bout du pont Binh Chan, près de BenTré. Le commando avait alors un petit bateau appelé "Le Pointu". Bouchet et Doux sont partis en trombe avec leurs partisans à bord du bateau. L'embuscade avait été soigneusement montée. Les Viêts étaient partout, à terre et dans les cocotiers. En quittant le bateau en tête de ses partisans, Bouchet a été mortellement blessé. Doux s'est précipité pour lui porter secours. Il a été lui aussi touché mortellement. Les partisans, bien que privés de leurs chefs, ont réussi à ramener leurs corps et une partie des armes».

Je n'ai aucune autre information sur le commando. La plupart de ceux qui l'ont connu ou ont combattu dans ses rangs sont aujourd'hui disparus. Il me faut donc conclure. Pour cela je citerai deux lettres que j'ai reçues après avoir été rapatrié.

Dans une lettre personnelle, manuscrite, le Colonel Sérignan, Inspecteur de la Gendarmerie en Indochine, m'a écrit «Vous pouvez être fier de la façon magnifique dont vous avez fait votre devoir ici. Elle vous a valu l'estime profonde, à la fois de vos chefs et de vos subordonnés qui ne sont pas près de vous oublier». Le Colonel Daubigny pour sa part m'écrivait «Vous avez laissé ici un souvenir durable, aussi bien parmi vos gars du commando que dans tous les milieux où votre riche personnalité avait été appréciée. Je vous l'écris simplement sans autre intention que de vous autoriser à une légitime fierté».

Je n'étais resté en Indochine que le temps d'une mousson.

21 Les Hoa Hao étaient membres d'une secte religieuse qui s'était ralliée aux français après avoir été utilisée par le V.M. Il me semble, car ces religions extrême-orientales sont difficiles à comprendre, que les Hoa Hao n'adoraient pas les mêmes dieux ou les mêmes saints que les caodarstes.

EN CONCLUSION

J'ai été nommé Chevalier de la Légion d'honneur, rangdu 21 avril 1950, pour Services Exceptionnels de Guerre en Indochine. Cette nomination comportait l'attribution de la Croix de Guerre des TOE avec Palmes pour le motif suivant:

«Officier d'un allant remarquable et d'un courage exemplaire. Depuis six mois à la tête du 1° Commando Vietnamien n'ajamais cessé de donner sa pleine mesure dans toute une série d'opérations bien conçues et parfaitement exécutées. Le 30 septembre 1948, à Ba Hien, province de BenTré, Cochinchine, chargé d'une mission de reconnaissance, a été violemment accroché par plus de trois cents rebelles puissamment armés, sous le feu violent d'armes automatiques s'est lancé à l'assaut de l'adversaire lui infligeant de lourdes pertes. A été grièvement blessé à la tête au cours de l'action».

ANNEXES

LE TEMPS D'UNE MOUSSON

Ephémérides

établies à partir des lettres que j'envoyais presque chaque jour à Mamette ou à mes parents, des principales opérations menées par l'ensemble des éléments du commando de juin à fin septembre 1948.

Les embuscades tendues chaque jour par un groupe ou une Section du commando ne sont pas mentionnées. Elles faisaient partie de sa vie « normale ».

- 6 mai 1948

Embarquement à bord du Maréchal Joffre à Marseille

- 29 Mai

Arrivée Saigon

- 8 Juin

Arrivée à Ben Tré. Le soir, prise de la mitrailleuse Thomson.

- 9 Juin

Départ pour Giong Trom.

- 18 Juin

Embuscade de Giong Trom (voir dans le Chapitre III le rapport Capitaine Gérald).

- 22 Juin

Départ pour Ben Tré.

- 23 Juin

A 8 heures: ma présentation officielle au commando par le Colonel Daubigny.

A 10 heures départ, pour 24 heures, avec tout le commando, en patrouille. Nous prenons une cartoucherie, 6 V.M. sont tués, nous faisons 6 prisonniers, détruisons 12 machines-outils, nous emparons de nombreuses grenades, obus, cartouches, etc.

- 25 Juin

Liaison avec Giong Trom pour fêter la Saint-Jean, prénom du Capitaine Gerald.

Retour à Ben Tré, Broueil nous attend. Il revient de l'hôpital.

Nous allons pouvoir nous relayer pour diriger les petites sorties.

Le soir, départ pour un coup de main avec un LCM. La porte du fond s'ouvre trop tôt une partie du commando tombe dans l'eau.

- 26 Juin

Embuscade sans succès. Peut-être qu'en tombant d'un pont de singe de nuit, j'ai fait trop de bruit dans la nuit et ai donné l'éveil.

- 27 Juin

20 kilomètres en rizières sans rien voir.

- 28 Juin

Visite du Secteur par le Général Alessandri.

Défilé le matin, déjeuner, thé chez le chef de province.

Puis le Gal Alessandri part à Giong Trom. Le commando est appelé en urgence pour assurer la sécurité de son retour.

- 3 au 7 juillet

Opération Than Phu décrite dans le chapitre III.

- samedi 10

Départ à 22h. Léger accrochage. On manque cinq V.M. en embuscade dans le noir complet.

Retour à 01h

- dimanche 11

A 05h, après 4 heures de repos, départ en sampan: 15 km de rizières, une centaine de ponts de singe, sans résultat.

- mardi 13

Opération de la journée, sans résultat. Je me plains de la chaleur.

- mercredi 14

08h: défilé et ensuite incident V.M. (voir « l'armement du commando »).

- Vendredi 16

06h: départ pour une opération sampan au cours de laquelle nous tombons sur une réunion de Tu Vé (voir « le commando de la marine »).

- 18-24 juillet

En opération cible de l'artillerie

- 25 juillet

A 0900h, fatigué de l'opération précédente je dors profondément. Le commandant Dupuy vient au commando me réveiller pour m'envoyer au secours du convoi de My Tho qui a été attaqué. Je n'avais pas entendu la fusillade. Quand nous arrivons tout est fini.

L'après-midi nous assurons la sécurité de la route My Tho-Ben Tré

- 27 juillet

Opération dans le Sud de l'île de Ba Tri. Capture d'un commissaire V.M. de haut rang (voir l'article du Populaire d'Indochine et mes commentaires).

- 28 juillet

Lettre de Thiétard qui était de la maintenance de Mai. Il est à Hué. Le coin est tout à fait tranquille. Il fait venir sa femme. Sa lettre me donne le cafard.

- *Vendredi 6 Août*

Opération de la journée. Jela fais en slip, habillé seulement de maceinture de grenades. Mon «baisenville» me sert de porte-cartes.

Un petit hydravion nous survole à ras de terre. Nous croyons qu'il nous prend pour des V.M. Pas du tout il m'envoie un message dans une boîte de cigarettes en métal entourée d'un chiffon blanc pour que nous puissions la repérer.

- *Dimanche 8 Août*

Visite de la journée au Colonel Leroy avec le Commandant Dupuy et quelques autres officiers du Secteur dans son fief d'An Hoa.

- *12-13 Août*

Patrouille à Ba Hien à l'endroit où je serai blessé un mois et demi plus tard.

- *Dimanche 15*

Fête du commando pour présenter au Colonel la Section d'honneur avec sa nouvelle tenue et les casernements que j'ai fait peindre en blanc. Voir «l'affront fait au commando».

- *16 Août*

Un convoi de Giong Trom tombe dans une embuscade. Nous intervenons. Plusieurs tués dont 2 partisans du commando. J'ai des photos de l'enterrement.

Je n'ai pas retrouvé la lettre décrivant cette action dont je n'ai aucun autre souvenir.

L'intervention du commando est citée dans le communiqué des troupes Sud d'Indochine

- *18 Août*

Fête Viêt-minh. Des milliers, peut-être des centaines de milliers de photos d'Hô Chi Minh placées sur des feuilles de lataniers flottent sur le Mékong. C'est très impressionnant.

- *19-20 Août*

Départ le 19. Vers minuit au cours nous de l'opération sommes encerclés. (Voir «Mort de Thach Ka»).

- *21 Août*

La Section d'honneur du Commando se déplace à My Tho pour enterrer Thach Ka.

- *Dimanche 22*

Visite du Colonel Daubigny accompagné du Colonel Sérignan dit «Chacun sait que les hommes du Commando Moreau sont des durs».

Le soir à 23 heures départ en opération.

- *23 Août*

Lecommando débarque au pas de course en zone V.M. et s'empare d'une cartoucherie On détruit plusieurs machines-outils, 6 V.M. tués, 6 prisonniers. Nous ramenons 30 grenades. Retour à Ben Tré à 22h.

Pas un mot de félicitation mais cette action est citée dans le communiqué du Secteur des troupes d'Indochine-Sud.

- *24 Août*

L'après-midi, départ sur une alerte.. qui rencontre le vide.

- *27 Août*

Opération où nous rencontrons un européen encadrant des V.M. (voir «L'embuscade du 18 Juin 1948»).

- *30 et 31 Août*

En permission pendant 2 jours à Saïgon. Les habitants semblent ignorer la guerre. Tout y est calme, l'on y danse, des équipes de foot se livrent de durs combats sur les stades et, le plus écoeurant c'est ce mot de la femme d'un colonel qui me dit «dans la rizière vous avez de la chance, car il y a de l'air».

(voir ce paragraphe dans un cimetière de nuit)

- *1^{er} et 2 Septembre*

Embuscade

- *2 Septembre*

Les Viêts avaient coupé la route de Giong Trom en y plantant des arbres et en y pratiquant des coupures creusées dans le sol. Le commando est chargé d'aller voir s'il n'y a pas une embuscade dans le coin et de refaire la route. Jeme transforme en officier du génie.

- *9 Septembre*

Opération "du Curé".

- *11 Septembre*

En allant à Giong Trom nous tombons dans une petite embuscade au même endroit que celle qui avait eu lieu le 18 Juin. Pas de perte de notre côté.

- *14 septembre*

Départ le matin pour My Tho en jeep pour une prise de sang. La jeep en panne je suis invité à déjeuner par le médecin major et le Dr Chastenier. Retour à Ben Tré à 15h00.

- *17 septembre*

Départ à 5h30 pour un village au Nord de Mocay. On ramasse des foules de tracts communistes. Opération dans le vide. Retour à 10h 30

L'après-midi patrouille au Nord de Ben Tré. RAS.

- *20/21 septembre*

Nous capturons 6 V.M. «d'une manière curieuse», mais je ne donne pas d'autres détails dans ma lettre.

Départ pour participer une grosse opération dans la région de Mo Cay dans l'île de Than Phu.

- *22 Septembre*

Le matin A/R My Tho pour faire soigner une dent. **L'après-midi à**

- *23 Septembre*

Départ à 05h00 pour secourir le poste de Luang Quo'i. Nuit à Luang Quo T.

- 24/26septembre

Le commando séjourne à Ben Mieu

- 27 septembre

Retour à Ben Tré en fin de matinée.

- 28septembre

Pour aller à My Tho me faire soigner ma dent je rate le départ du convoi. J'arrête un bus et, Lack et Boy couchés sur les garde-boue, nous partons vers My Tho en interdisant au chauffeur de s'arrêter avant le bac. Dans ce bus de construction Japonaise d'avant-guerre ma tête touche le plafond. Je peux à peine m'asseoir,

- 29/30Septembre

Mon dernier combat. Le soir je suis dans les mains du Dr Chastenier à l'hôpital de My Tho.

- 5 Octobre

Transport de My Tho à l'hôpital Coste à Saïgon.

- 18Octobre

Départ de Saïgon à bord du navire hôpital LeChantilly.

- 17 Novembre

Arrivée à Marseille. La France est en grève générale. Les dockers refusent de nous débarquer. La populace nous insulte.

- 21Avril1950

Je suis nommé chevalier de la Légion d'honneur pour services de guerre exceptionnels en Indochine (Voir ma citation à la fin du chapitre)

RETOUR A BEN TRE

Voulant revoir BenTré ,j'y suis revenu le 10 avril 1995. Je n'ai rien reconnu. Il faut dire que la population de l'ex-Indochine française était de 22 millions d'habitants et que celle d'aujourd'hui est officiellement de 73 millions d'habitants. Des habitations, quelques unes en dur, mais la plupart en planches, ont donc poussé de partout. Il n'y a presque plus de paillotes, tout au moins le long des routes.

En 1948, la route Saigon My Tho, exception faite, de-ci, de-là, de quelques postes de garde et des trois ou quatre petits villages qu'elle traversait, était vide d'autres habitants et totalement bordée de rizières et de cocoteraies. Elle est maintenant, sur ses 70 kilomètres, totalement bordée d'habitations et d'industries. Il n'y a que quelques rares endroits non habités et ceux-là sur une longueur qui ne dépasse jamais cent mètres. Tous nos postes fortifiés ont disparu.

Pour aller à BenTré, une fois à My Tho, il faut toujours emprunter un bac, mais il est aujourd'hui assez vaste pour transporter à la fois plusieurs autobus, camions et voitures. Il regorge de passagers, de vélos et autres cyclo-pousse. Il ne traverse plus le Mékong, directement, face à My Tho, comme les petits bacs gérés à l'époque par la Légion Étrangère. Il se dirige en suivant le Mékong vers l'ouest et aborde l'île de BenTré, après un trajet d'une demi-heure à trois quarts d'heure, en un endroit que je n'ai pas reconnu. Il continue son parcours jusqu'à la hauteur de Than Phu qui est une de ses destinations affichées et beaucoup de bus à bord des différents bacs que nous avons aperçus se rendaient à Than Phu.

Pour aller du débarcadère à BenTré, la route rejoint, au nord de BenTré, l'ancienne route Ben Tré-My Tho sur laquelle notre casernement marquait l'extrême limite nord de cette ville. Toute l'île de Ben Tré est surpeuplée aussi, pendant la dizaine de kilomètres séparant le débarcadère de BenTré, la route est constamment bordée de maisons derrière lesquelles disparaissent rizières et cocoteraies.

J'ai eu du mal, en arrivant à Ben Tré, à retrouver l'emplacement des casernements du commando. Tous ont été démolis et un immense stade construit à leur place. Alors qu'ils se trouvaient à l'extrême lisière nord de la ville et que nous tendions des embuscades au V.M. à 100 mètres de ma villa, dans ce qui était alors la pleine brousse, c'est d'ailleurs au cours de l'une d'entre elles que nous avons capturé une mitrailleuse, les habitations touchent maintenant le stade et leur entassement se prolonge le long de la route vers le nord sans solution de continuité. Il est impossible de distinguer depuis la route ce qu'il y a derrière. Le terrain vague qui existait devant nos casernements est transformé en une place sur laquelle un monument imposant représentant je ne sais quoi est en cours de construction. La route se prolonge jusqu'à la rivière. Elle croise près de celle-là une route qui va vers Giong Trom. La poste est à leur carrefour. La route se termine sur le rach par un marché grouillant de monde.

La coquette petite ville de Ben Tré qui avait à l'époque environ 4.000 habitants est devenue une agglomération de plusieurs dizaines de milliers d'habitants, grouillante et sale.

La rivière de Ben Tré, le Rach My Long, est maintenant bordée d'habitations sur ses deux rives. La brousse a donc disparu de la rive faisant face à Ben Tré, celle d'où le V.M. nous avait attaqué le 14 juillet alors que nous dégustions des gâteaux dans une pâtisserie. Une passerelle franchit maintenant ce rach, ce qui interdirait le passage de bateaux de la taille du Commandant Pimaudan. Par contre un assez gros bateau servant de restaurant est ancré du côté de Ben Tré, vers le Som Ham Luong, près de cette passerelle, mais manifestement Ben Tré n'est plus un port recevant des bateaux de taille moyenne. La rive du côté de Ben Tré où accostaient nos bateaux et notamment la vedette de la marine où nous avions marié Cricri, cette rive qui était bordée d'un espace vert puis d'une route où se trouvaient quelques commerces coquets, comme la fameuse pâtisserie, est maintenant occupée par des habitations, souvent en planches, construites au plus près de l'eau. Le marché que je mentionnais tout à l'heure est l'une d'entre elles.

Nous avons suivi pendant quelques kilomètres la route qui va à Giong Trom et à Ba Tri, mais nous avons fait demi-tour car elle est également bordée, sans arrêt, d'habitations qui empêchent de voir de part et d'autre. Je reconnais que j'avais tellement été déçu de ne rien avoir retrouvé de mes souvenirs à Ben Tré que je n'ai pas eu envie d'aller plus loin vers d'autres déceptions. Il faut noter que nous avons rencontré de très nombreux bus, toujours archi-bondés, qui se dirigeaient ou revenaient de Ba Tri. Ce coin pourri de quelques paillotes à notre époque, où nous avons laissé tant des nôtres et pas très loin duquel j'ai été blessé, est maintenant, paraît-il, une ville prospère qui est devenue le marché de la soie du Sud Viêt-Nam.

Pour terminer il me faut dire tout d'abord que je n'ai pas vu un seul pont de singes.

Evidemment la rizière nous était cachée par les habitations, mais les rares franchissements de rachs ou d'arroyos entre des diguettes que nous avons pu apercevoir étaient tous faits de ponts minuscules, certes, mais en dur. Ensuite il m'a semblé étonnant de constater que pratiquement plus personne ne sait un peu de français. Tous nos partisans semblent avoir disparu, d'ailleurs on ne voit aucune vieille personne dans les rues, la durée de vie semble être en moyenne beaucoup plus courte au VietNam qu'en France. La seule langue étrangère connue est l'anglais. Enfin, en dehors de Dien Bien Phu, la guerre française semble très oubliée alors que la guerre américaine est dans tous les esprits. Elle a laissé de mauvais souvenirs au Nord: ses bombardements ont détruit une partie du patrimoine historique du pays, notamment à Hanoi et à Hué, son épandage de produits défoliants a tué d'innombrables civils. Le Sud profond, au contraire, semble regretter la période de son indépendance et l'aide américaine, le Communisme semble ne pas s'y enraciner

Lechant du commando sur un air très connu à l'époque

*Marche, marche, marche, premiercommando
Commando qui marche au fond de la rizière
Marche, marche, marche, premier commando
Commando qui marche au fond des arroyos.*